REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE ET UNIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1917

LA
NUIT PORTE CONSEIL

PROVERBE
EN UN ACTE ET TROIS TABLEAUX

PERSONNAGES

GRAND-ONCLE ASTOLPHE.
GRAND'TANTE ZÉLIE, sa femme.
MARRAINE FLORE.
L'AMI ZÉPHIRIN.
tous très vieux.
LILETTE, dix-sept ans.

. . . .

Et d'autres personnages excessivement importans, mais d'habitude tellement invisibles que nous n'osons les faire figurer sous une rubrique traditionnelle.

La scène est où l'on voudra et quand on voudra, à la campagne, en été et dans des temps anciens, ou, en tout cas, passés.

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

GRAND-ONCLE ASTOLPHE, LILETTE.

Un grand salon éclairé par une lampe rose. De vieux fauteuils, des tableaux, des livres, des meubles chinois, des bouquets dans des potiches. Un secrétaire ouvert, avec des papiers et des livres. Beaucoup de fenêtres et portes-fenêtres, dont les volets et les vitres sont fermés, à l'exception d'une seule, tout au fond de la scène, qui

est entre-bâillée, en face d'une porte. Par cette fenêtre un indiscret rayon de lune passe, vibre et bleuit avec l'air parfumé du jardin. Par cette porte, grand-oncle Astolphe, très beau et très vénérable, vêtu d'étoffes surannées et coiffé de cheveux d'argent, entre en s'appuyant sur Lilette.

ASTOLPHE, avançant à pas lents.

Mon enfant chérie, c'est un grand jour, ou plutôt un grand soir. Je t'aime de toute mon âme, et pourtant je viens de te causer une grande peine : pour la première fois, l'aile du chagrin et le souffle de la raison ont passé sur ce front charmant... Mais la première, à ton âge, s'envole bien vite, et le second, parfois, se transforme en baiser.

LILETTE, soumise, craintive et triste, et dont les petits pas dérangent le rayon de lune.

Oh! grand-oncle Astolphe, le baiser de la raison! Qui donc, à mon âge, s'en soucie?

ASTOLPHE, s'asseyant dans un fauteuil profond.

Ma pauvre enfant chérie! Viens près de moi.

Lilette s'assied à ses pieds sur un coussin et l'écoute d'une oreille, cependant qu'elle regarde le rais de lune et est surtout attentive au bruit mystérieux et léger du vent de juin.

ASTOLPHE, jouant avec les cheveux de la jeune fille.

Depuis le jour où ma nièce, ta charmante mère infortunée, revint mourir ici, épuisée par la maladie et le pénible et long voyage, sans ressources, sans désir de vivre, ayant perdu, aux Iles, avec ton pauvre père si jeune aussi, toute joie, toute fortune et toute espérance, j'ai pris soin de toi, nous avons tous ici pris soin de toi...

LILETTE.

Mon oncle, vous m'avez rendue heureuse...

ASTOLPHE.

Tu as été notre joie. Dans notre maison caduque, tu as rayonné et fleuri. Nous aurions voulu te garder toujours... Nous avons tenté de t'élever dans de saines et morales idées, à

la fois pieusement et librement, simplement, et surtout, surtout, d'écarter de toi cette romanesque atmosphère dont fut victime ta pauvre mère, loin des rêves inutiles, des songeries vaines et de toutes ces choquantes véhémences de l'imagination et du cœur qui ont causé jadis le fol mariage de tes parens, leur départ, leurs malheurs et leur mort prématurée...

LILETTE, tout bas.

Ma pauvre maman ! Elle me ressemblait, sans doute ?

ASTOLPHE, très vivement.

Non pas ! Non pas ! C'est à nous que tu ressembles. A ma sage sœur, ta grand'mère, que tu n'as pas connue, car le départ de ta mère la fit mourir de chagrin ; à moi qui suis aussi raisonnable que le comporte la triste situation humaine et qui ai su m'accommoder de l'existence telle qu'elle est... et elle n'est pas toujours agréable.

LILETTE.

Telle qu'elle est... O cher grand-oncle Astolphe, sommes, nous jamais sûrs de voir les choses et les êtres tels qu'ils sont ? Et puisque nous sommes environnés de mystérieuses influences, pourquoi ne croirions-nous pas que, parmi elles, il y en a d'heureuses, de douces, de favorables ? (Elle pleure un peu.)

ASTOLPHE, ému.

Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit ? Allons, allons, ne pleure pas, ma mignonne. Il n'y a pas de quoi pleurer. Montrez-moi ces yeux-là bien purs et redevenez belle. Vous serez marquise, vous aurez un mari qui, plus âgé que vous, saura vous soigner et vous gâter, — ce qui me rassure beaucoup en vous mariant, — et vous aurez une grande fortune, ce qui vous permettra de libérer de toute hypothèque la terre des Charmillettes qui fut toujours dans notre famille et que mon but le plus cher est de reconquérir et de conserver... d'ailleurs pour vous et vos enfans. Vous ferez bien cela pour votre cher vieil oncle Astolphe.

LILETTE, de nouveau soumise, mais grave.

Mon oncle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois. Et je

vous le prouve en renonçant, pour vous obéir, au plus bel espoir de ma vie.

ASTOLPHE, prisant du tabac.

Hum! Hum! Pfft! Pfft! Brr! Brr! Pschtt! Pschtt!... (Il éternue voluptueusement.) Ah! ma belle, tu l'oublieras bien vite, ton bel espoir. Certes, ce jeune homme fut l'aimable et gai compagnon de ton enfance, et nous fûmes bien imprudens, tout madrés que nous sommes, de n'avoir pas flairé de suite où cette camaraderie vous allait mener! Mais il est trop jeune et n'a pas un sou vaillant, donc est doublement pauvre. Et que deviendriez-vous, Seigneur!

LILETTE, révoltée et misérable.

Doublement pauvres! Avec la jeunesse et l'amour! Mais nous aurions attendu, mon bon oncle, et nous nous serions mariés plus tard, quand Savinien aurait eu une situation... Mais puisque c'est impossible...

ASTOLPHE.

On dit cela! Et puis on n'attend jamais assez longtemps. Et on finit, ma petite fille, par s'épouser avant que la situation ne vous soit venue... Vous vous seriez mariés toujours trop tôt, et l'histoire de ta pauvre maman aurait recommencé.

LILETTE.

Pourquoi, mon oncle?

ASTOLPHE

Parce que nous t'aurions refusé notre bénédiction, notre consentement, notre appui, et notre héritage, comme cela fut infligé à ta mère, comme ce doit l'être aux enfans rebelles, et, par la suite, les tristes aventures seraient arrivées trop promptement. Mais, ma fille, nous t'aimons trop pour te vouloir pareille destinée, et, Dieu soit loué, je t'ai raisonnée et convaincue. Tu écriras ce soir une aimable lettre d'adieu définitif à l'amoureux absent, et demain j'annoncerai à mon vieux marquis que tu consens à devenir sa femme.

SCÈNE II

LES MÊMES, ZÉLIE, FLORE ET ZÉPHIRIN, qui sont entrés pendant la dernière phrase. Ils sont couverts de mantes, de foulards, de capuchons.

TANTE ZÉLIE, qui tient un petit panier.

Astolphe, nous sommes allés jusqu'au potager, croyant la nuit belle. Mais l'humidité vous glace... Ce petit panier est plein de limaces que nous avons ramassées... Les salades peuvent dormir en paix.

MARRAINE FLORE, riant et toussotant.

J'ai eu tort de vous accompagner... Ces nuits d'été sont perfides ; le serein tombe ; et je sens que j'ai, par cette promenade imprudente, réveillé mon catarrhe. (Elle tousse, minaude et crachote.)

ASTOLPHE.

Lilette, vite! Prépare une boisson bien chaude.

Lilette se lève, et, près d'une table servie, agite bouilloires, tasses et cuillers.

L'AMI ZÉPHIRIN, vêtu comme un vieux chasseur qui jamais ne chasse.

Oui, la rosée était abondante dans l'herbe. Zélie, n'avez-vous pas les pieds mouillés?

ZÉLIE.

Un tout petit peu... Mais que voulez-vous? Je sais depuis longtemps que tout n'est pas rose. Et puis, je me vas aller coucher, car il est tard. Eh bien, Astolphe ? Eh bien, Lilette ? Êtes-vous toujours d'accord et satisfaits de vos décisions ?

ASTOLPHE, étendant la main sur le front de Lilette qui est revenue s'asseoir à ses pieds.

Cette enfant est la consolation de notre vieillesse. Elle accepte tout ce que nous voulions d'elle et sa raison est si tendre et si sage qu'elle nous comprend, nous approuve et trouve déjà en elle-même, à nous obéir, une joie douce qui se transformera vite en bonheur.

ZÉLIE, rondement.

Il ne lui siérait guère de faire la renchérie, car elle a bien de la chance. Étant donné surtout que sur cette pauvre terre on n'est pas créé et mis au monde pour s'amuser. Quelle belle dame tu seras, Lilette! Que de robes! Que de bijoux! Que de parures! Tu me donneras une palatine de petit-gris... Nous irons passer l'hiver à Paris dans ton hôtel, et ta voiture nous sera bien commode pour faire nos visites, car nos jambes ne valent plus rien. N'est-ce pas, Astolphe?

ASTOLPHE.

Parlez des vôtres... Pour les miennes, elles me portent encore fort bien.

FLORE vient prendre Lilette par les mains, la force à se lever et la contemple.

Elle n'est pas si gaie que cela! Mais elle se rattrapera plus tard... Rien n'est plus triste que se marier... Mais, par la suite, on s'arrange.

ZÉPHIRIN, mélancoliquement.

Pauvre Lilette!

ASTOLPHE, très mécontent.

Et que vous prend-il, ami Zéphirin, et de quoi plaignez-vous cette petite fille? N'a-t-elle pas été par nous assez gâtée, aimée et choyée? Est-elle bien à plaindre d'épouser un honnête homme dont l'alliance et la situation comblent d'aise toute notre famille?

ZÉPHIRIN, sautillant de-ci, de-là.

Je ne la plains pas. Mon exclamation involontaire n'était qu'une caresse apitoyée. Je ne voulais pas dire : pauvre Lilette! mais : pauvres dix-sept ans, pauvre jeunesse des belles filles tendres, pauvre heure inexorable où l'on doit renoncer à son premier songe, pauvre instant où d'un geste triste on s'essaye à bannir l'amour!... (Très gai.) Je ne voulais dire que cela. Hi! Hi! Ah! Ah! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Ensuite on est très content; tout allégé; tout satisfait. Et si vous êtes

encore fâché, croyez que le clair de lune me porte à la tête, et que c'est beaucoup plus grave qu'un coup de soleil.

Lilette est allée pendant ce temps appuyer son front à la fenêtre entre-bâillée et respirer l'odeur de ce jardin qu'on ne voit pas.

ZÉLIE, qui, à la lueur de la lampe, range et compte amoureusement dans le panier ses limaces d'un doigt expert et sans dégoût.

Quel beau déjeuner pour mes poules!... L'amour? Que de bêtises ne commet-on pas en son nom! L'amour? On ne le voit jamais ailleurs que dans les romans ou dans les faits-divers des gazettes... J'espère bien que ma petite-nièce, si bien élevée, n'avait pas osé faire la connaissance d'un aussi vilain personsage que cet amour... Et je n'appelle pas ainsi ce petit attrait qu'elle a pu ressentir un instant pour un jeune homme aimable et de son âge... L'amour?... J'ai là quarante-neuf limaces... Qu'en pensez-vous, Astolphe?

ASTOLPHE.

Je pense que vous devriez nous honorer de votre silence... Viens ici, Lilette... Que vois-tu donc dans ce jardin?

LILETTE, timidement.

Rien, mon oncle... qu'une vapeur irréelle et bleue où peut-être s'enfuyait, en se cachant honteusement, cet amour dont tante Zélie parle si mal... (Elle s'assied près de la lampe et prend sa broderie.)

ASTOLPHE, à part.

Quand elle parle ainsi, elle m'intimide. (Haut.) Ma chérie, n'écoute pas tante Zélie, mais crois ton vieil oncle et son expérience si longue. Ta mère a payé de sa vie la folie d'un instant d'amour. La plupart des êtres humains achètent cette funeste ivresse au prix de leur sang, de leur repos, de leur joie, de leur honnêteté paisible et pure. L'amour est une illusion vite envolée, un mirage que dissipe cruellement la réalité... Et malheur à ceux-là, assez présomptueux pour vouloir lui permettre de bâtir leur vie sur un songe et un mensonge!... Le mariage, le devoir, la maternité, les succès permis de la beauté et de la richesse, les soins de la maison... voilà le seul bonheur d'une femme.

LILETTE, tout bas.

Hélas! Et si l'amour était, lui, le seul, le premier devoir!

FLORE.

Ah! qu'Astolphe parle bien... et judicieusement et comme c'est bien la voix de la famille! Car la famille refuse toujours âprement que l'amour lui soit présenté...

ZÉPHIRIN, bas.

C'est pourquoi il est toujours forcé, le pauvre sournois, d'entrer par la fenêtre...

ASTOLPHE.

Voyons, Zéphirin? Quand elle aura notre âge, ne nous donnera-t-elle pas pleinement raison?

ZÉPHIRIN, bourrant sa pipe.

Évidemment... évidemment... Cela demande un certain temps... Mais alors, elle le saura bien, tout comme nous... Oui, oui. L'amour est une farce, un leurre, une coquinerie qui n'en est une que parce qu'elle ne peut durer toujours; un des plus mauvais tours que puisse nous jouer la destinée perverse. Ah! pauvre amour! tu n'es pas aimé, je t'en réponds. Mauvais garçon, terreur des parens judicieux, inavouable ami, ne viens pas rôder par ici, car, avec un vieux fusil, je t'abattrai comme un pauvre petit faon; oui, sans pitié; laisse-nous à jamais en paix et ne reparais plus avant la consommation des siècles. Ainsi soit-il. Êtes-vous content, Astolphe?

ASTOLPHE, haussant les épaules.

Oui, vieux fantaisiste. Allons, il se fait tard, il faut se retirer. Mais auparavant, petite Lilette, j'aimerais que nous composions à nous deux cette lettre à Savinien que tu m'as promis d'écrire dès ce soir.

LILETTE, doucement et douloureusement.

Mon bon oncle, je vous en supplie, laissez-moi l'écrire toute seule : je vous la remettrai demain matin, et c'est vous qui l'expédierez.

ASTOLPHE.

Soit. J'y consens, puisque j'ai ta parole et que toutes choses sont conclues... Montes-tu dans ta chambre, ou préfères-tu écrire ici? Il y a tout ce qu'il faut.

Il vérifie soigneusement, sur la tablette du secrétaire, l'encre, les plumes, le papier.

LILETTE.

Si vous le voulez bien, j'écrirai ici.

ZÉPHIRIN.

Bonsoir, Lilette! Bonsoir, enfant charmante! Profite de ton dernier soir. Rêve tout à ton aise... Bientôt, tu seras une vieille madame, et adieu les songes de jeune fille...

LILETTE.

Bonsoir, ami Zéphirin.

ASTOLPHE, le poussant plaisamment.

Voulez-vous bien vous en aller, vieux fou... vieux cueilleur de chimères...

ZÉPHIRIN.

Que voulez-vous? Chacun son goût. Tout le monde ne peut à la fois ramasser les limaces du potager. Lilette, ma petite, une dernière nuit! Puisse-t-elle te porter conseil, aimable fille, puisses-tu...

ASTOLPHE, le poussant derrière la porte.

Allons, bonsoir! Taisez-vous un peu. Vous nous empêchez de parler sérieusement. Vous êtes né et vous mourrez fol.

FLORE, dans une grande révérence.

Bonsoir, madame la marquise.

ZÉLIE, emportant son panier.

Bonsoir, ma petite. Écris une gentille lettre... pas trop gentille cependant... afin de supprimer les regrets inutiles. Tu

aurais dû laisser Astolphe te faire le brouillon : il écrit à ravir...

ZÉPHIRIN, derrière la porte.

Oui, à ravir... à ravir même un amant au désespoir-

ASTOLPHE.

Lilette ! Je compte sur toi. — Mais, (il l'attire à lui, l'embrasse et voit dans ses yeux, des larmes) je vois que tu pleures, mon enfant. Sèche tes larmes. Bientôt tu n'en verseras plus et un doux contentement t'habitera. Plus d'hésitations, plus de trouble, ni de tourment... Demain seulement je préviendrai le marquis. Je veux qu'il puisse être certain de trouver à son arrivée bon et charmant visage. Ma chérie, que cette nuit te donne la paix du cœur, te démontre définitivement toute la sagesse de nos résolutions et toute la folie de tes anciens projets. Demain matin, tu m'apporteras ta lettre et ton sort sera fixé. Bonne nuit, ma petite. Ne pleure pas. Je te jure que tu seras heureuse. (Solennellement.) N'êtes-vous pas trop jolie pour la médiocrité ? Trop faible pour l'infortune ? Trop enfantine pour la passion ? Croyez-moi, acceptez l'abri somptueux et sûr que vous a préparé votre vieil oncle. Ma chérie, la vie est longue et un instant de déchirement est vite oublié... Embrasse-moi et comprends combien je t'aime.

Il la serre contre lui, l'embrasse et s'en va doucement et majestueusement.

On entend, derrière la porte, de vieilles voix toutes falotes qui s'éloignent avec les pas alourdis.

... C'est mon bougeoir... Mais non, c'est le mien... Prenez donc garde : vous allez mettre le feu à mon bonnet... Ah ! ce clair de lune, comme il fait un faux jour sur les marches de l'escalier !... C'est à se rompre le cou... Tenez la rampe, ma chère... Aïe ! mon vieux genou... Bonsoir... Bonsoir... A demain... Qu'en pensez-vous ? Nous donnerons au marquis la chambre orange...

Puis tout se tait. Silence.

Lilette vient s'asseoir près du bureau ouvert et rêve en regardant les papiers épars, le front dans sa main.

DEUXIÈME TABLEAU

LILETTE, AUTRES PERSONNAGES.

LILETTE, seule.

O mon amour! que vous dirai-je, que vous écrirai-je? Mon cher amour, vous dormez peut-être ce soir, confiant en ma parole donnée, en ma tendresse, en ma ferveur! Et je suis prête à vous trahir! Mon ami chéri, frère de mon enfance, qui sembliez devoir être, vous seul, l'amant et l'époux de ma jeunesse fidèle et bienheureuse, un étrange, un affreux devoir m'arrache à vous! Car ces êtres cruels, qui vous repoussent aujourd'hui et nous séparent, m'ont jadis recueillie et bercée. Ma mère, en mourant, m'a confiée à eux... Cette famille qui l'avait laissée partir durement et ne la reconnaissait qu'au seuil de la mort, cette famille m'a protégée, nourrie, aimée, gâtée; c'est entre ses mains justes et sévères que ma mère m'a remise à son retour au foyer qu'elle avait quitté... Hélas! hélas! je dois obéir. Me déchirer le cœur, je le veux bien par reconnaissance, par devoir, par obéissance envers eux. Mais vous, mon seul bonheur, en quel nom dois-je vous combattre et vous tuer? Vous, mon ami, en vertu de quelle vertu ai-je le devoir ou le droit de trahir votre amour, de manquer à mes promesses et de vous combler de désespoir? Ah! Savinien, Savinien, que je suis malheureuse! Est-ce que je ne suis pas trop jeune et trop petite encore pour être aussi malheureuse que je le suis ce soir? (Elle pleure, puis tout à coup relève la tête et écoute. Et elle sourit dans ses larmes.) Les grillons! Comme ils chantent et crissent, ce soir! Ils font un bruit! Ah! je vais ouvrir toutes ces portes et ces fenêtres. On étouffe ici... Et tout y est si séculaire et si compassé que je ne suis pas bien sûre de n'avoir pas cent ans depuis tout ce chagrin...

Tout en parlant, elle pousse rapidement battans et volets, et tout le clair de lune immense et bleu s'empare du vieux salon triste et fèeriquement le transforme; les doux bruits nocturnes, mille petites voix mystérieuses se mélangent à la lueur pâle, aux parfums ténébreux, aux brises balancées dans les feuillages noirs...

LILETTE, les mains jointes, extasiée.

Oh! la belle nuit! la douce nuit! la nuit charmante! Par

une nuit si belle, comment peut-on faire pleurer une enfant telle que moi? Comment peut-on n'être pas jeune, amoureux, confiant et fou?

Les grillons crissent de plus en plus fort et, très distinctement, on entend leurs mille petites voix qui chuchotent très vite dans les herbes.

LES GRILLONS.

Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... i, i, i.

LILETTE, attentive.

Il me semble que leurs voix ont un sens et qu'ils me disent quelque chose...

LES GRILLONS.

Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... i, i, i.

LILETTE, charmée.

« Ne dis pas oui... » Voilà ce qu'ils paraissent me conseiller fort clairement... Petits grillons, je vous adore.

Et à la belle pelouse bleue, toute frémissante de voix invisibles, elle envoie un grand baiser.

LA BRISE, voluptueusement, de feuille en feuille.

Nous ne voulons pas... Nous ne voulons... Nous ne voulons pas que tu veuilles...

LILETTE.

Ah! le vent m'a parlé...

LES PETITES GRENOUILLES dans les douves ET LES CRAPAUDS cristallins.

Ne l'épouse pas, ne l'épouse pas... pas... pas... pas.

LILETTE.

Je deviens tout à fait folle! Oncle Astolphe m'a tant parlé, il a si fort malmené mon pauvre cœur et ma pauvre tête, avec ses vieux discours et ses conseils qui sont des ordres si durs, que maintenant je crois entendre de tous côtés des avis contraires

aux siens et qui, en revanche, sont tout à fait l'écho de mes désirs secrets...

Autour de la lampe, des phalènes tournent et après trois tourbillons les voilà qui grandissent, grandissent, deviennent presque humaines sans cesser d'être papillons et qui dansent comme des femmes éperdues.

LES PHALÈNES.

O lumière! Amour resplendissant, nous t'adorons! Nous venons danser à ta flamme... Nous avons vu nos sœurs brûler leurs ailes veloutées à ta splendeur cruelle, mais à notre tour, malgré tout, nous venons à toi. Consume-nous, détruis-nous, donne-nous cette mort ardente que nous souhaitons plus que la vie... O feu! Palpitement qui rayonne, illumine nos âmes éphémères et, après, nous voulons bien mourir...

Les phalènes, une à une, se taisent et tombent dans l'ombre, redevenues papillons... Les grillons, les grenouilles, les brises aussi se taisent; mais faiblement les trois notes du rossignol commencent à s'exhaler d'un arbre noir...

LILETTE.

O nuit! Nuit pleine de voix et de mystères, toi qui depuis toujours endors ou ravis le monde et les êtres obscurs, ô nuit d'été toujours pareille à la jeunesse, nuit, sois-moi favorable! Conseille-moi. Vois, ô puissante, combien je suis faible. Nuit éternelle, tu le sais, je suis aussi peu durable que ces papillons consumés et bientôt je disparaîtrai dans tes ombres, petite ombre inconsolable... Parle-moi. Toi qui connais l'Amour et qui es son amie, dis-moi, ô douce ténébreuse, si je dois écouter ce que mes vieux parens m'ont dit... Mais comment jugeraient-ils l'Amour mieux qu'ils ne te jugent, toi, ô parfumée; ils ne savent plus jouir de ton charme et de ton délice, et quand la première étoile brille à ton front encore clair, vite ils ferment tous les volets et font contre les rhumes malicieux des conjurations magiques. Ils ne sont plus assez sûrs d'exister pour chérir comme moi tous les périls obscurs qui exaltent mon cœur vivace. Nuit! O tendre nuit! Je voudrais mourir. Emporte-moi dans les plis de tes voiles, et si je ne dois pas connaître le bonheur, ah! donne-moi l'oubli, veux-tu? dans une mort qui te ressemble...

Alors un chant merveilleusement ardent et triste, à la fois véhément, bienheureux et désespéré, transperse le silence bleu, comme la voix même de la jeunesse. Et Lilette voit qu'un sombre jeune homme, vêtu de brun, est assis sur le rebord d'une fenêtre et joue d'un violon noir où frémit toute l'âme des amans terrestres. Et Lilette comprend que c'est le rossignol. Et elle devine quelques-uns des mots du chant pieux et doux.

LE ROSSIGNOL.

Tendre sœur des nocturnes roses, imite-les ; verse ton âme tout entière, et à tous les parfums de la nature joins tes parfums. Tu ne t'appartiens pas, enfant, tu es créée pour joindre ton ardeur à la grande lumière et te confondre à l'harmonie des choses dont tu es une note attendue. Ton heure d'amour est venue, ah ! sache la vivre sans en perdre une minute sacrée... C'est cela ton devoir, c'est cela ton destin... Ce que tu deviendras ensuite, que t'importe? T'effeuilleras-tu dans la brise refroidie, ou t'épanouiras-tu par des matins rayonnans? O fille d'une race éphémère, ne le demande pas et, comme l'étoile et la fleur, comme l'insecte et l'oiseau, aime ! Tout être peut mourir s'il a connu l'amour...

Lilette éperdue, écoute, écoute, écoute encore, lorsqu'à une autre fenêtre une voix l'appelle, une voix suave comme une fleur, dans un souffle embaumé.

LA ROSE.

Ah ! ma sœur, comme il chante bien ce soir, et comme je suis émue ! Mon cœur a tellement battu que je me suis épanouie d'un seul coup, de langueur et d'espoir. Demain, le vent du petit matin me trouvera tellement défaite et bouleversée qu'il m'effeuillera distraitement et que, de ce qui fut ce soir une créature de chair et d'odeur, d'amour et de joie, rien ne restera... Mais au jour, une autre corolle s'épanouira à ce même rosier et les amoureuses pourront encore cueillir des roses. Donc, tout est bien et je sens que je pourrai me disperser voluptueusement avec cette générosité résignée des fleurs qui ont accompli leur tâche sur cette terre : j'ai aimé et j'ai vécu, j'ai frémi à toutes les brises chargées de pollen, je me suis penchée sous l'orage, j'ai accueilli l'abeille et le papillon, j'ai bercé la cétoine et supporté le scarabée, connu la clarté de la lune et du soleil, la

fraîcheur de la rosée et de la pluie, la caresse de la brume... et j'ai inlassablement, nuit et jour, à toute heure, donné tout mon arome et tout mon miel... Je puis mourir... Mais que vois-je? Chose inouïe! Je vois marcher le vieux cyprès...

LE VIEUX CYPRÈS.

Petite qui vivez, venez au seuil de la maison, car je suis bien trop grand pour entrer dans la chambre; je suis venu vers vous, à travers la route et le pré, traînant mes racines puissantes où mes pas enchaînés s'entravent. Je suis le vieux cyprès qui rêve au coin du cimetière endormi, et la Nuit, ma mère, m'a dit : « Mon fils, allez de ma part trouver cette enfant et lui prouver que les vieillards ne sont pas tous semblables au grand-oncle Astolphe, et soyez, ô vieil arbre, plus humain pour elle qu'un homme... Arrachez-vous du sol en souffrant, afin de lui porter, vous aussi, une des voix de la nature éternelle... » Petite, venez un peu, car j'ai peur de réveiller tous ceux qui dorment ici et j'ai au contraire l'habitude de veiller sur de noirs repos... Mes branches heurtent le toit... Je ne peux avancer davantage. (Lilette court au seuil de la porte et voit le noir cyprès lui tendre ses grands bras feuillus.) Petite enfant, la vie est brève et seuls sont immortels, dans les espaces que l'esprit humain ignore et ne peut pressentir, ceux et celles qui, pendant les instants de leur vie d'en bas, ne furent vraiment que tendresse et amour... Les autres dorment sombrement, car leurs âmes n'ont pas su quitter la terre. N'écoute pas ceux-là qui veulent te faire exister selon les absurdes règles de leur raison. Tout est passé avant d'avoir compris que tout passe. Un seul instant t'est donné pour choisir... Petite qui vivez, aimez si vous voulez vous survivre...

Et le vieux cyprès s'en va, ayant de nouveau bien sagement serré contre son tronc ses noirs feuillages qu'il avait tendus vers Lilette; il est si grand qu'il semble avoir percé de sa cime un coin du ciel, où, déchirure étincelante, malgré le clair de lune, rêve une étoile.

L'ÉTOILE, qui descend en se balançant et se pose, comme un oiseau de feu, une seule minute, à la pointe du cyprès errant.

Bonsoir! bonsoir! bien-aimée; un seul bonsoir en passant, car la lune est jalouse et ne permet pas aux astres de trop

briller quand elle est là... Sais-tu, ma chère, qui je suis? Je suis le monde où vivent tous les rêves et songes d'amour, car l'amour est si puissant qu'il donne la vie à toutes choses, même à des rêves. Donc, ne le crains pas, ou plutôt crains-le... Ne l'offense pas, et quand il te tend les bras, petite fille, cours bien vite et dis-lui poliment bonjour...

Et riant, brillant, palpitant, l'étoile file... Car au seuil du salon enchanté Madame la Lune et Madame la Nuit se font des mines et des politesses.

LA NUIT.

Entrez, ma chère, et je viendrai quand vous serez partie.

LA LUNE.

Pourquoi donc? Entrez. Vous pouvez occuper toute cette chambre. Je me contenterai très bien de ce miroir et de ce petit coin que j'illuminerai.

LA NUIT.

Point. Entrez la première.

LA LUNE.

Je n'en ferai rien.

Et la grande traîne de sa robe bleuit et argente tout le sol dans les cassures de sa révérence.

LA NUIT.

Entrez, vous dis-je, et puis allez-vous-en tout à fait, car je veux être seule avec cette petite fille.

LA LUNE.

J'obéis donc.

Et elle entre, resplendissante et nacrée. Lilette, étendue dans un grand fauteuil, consciente à demi, attend anxieusement d'autres mirages.

LA LUNE.

Bonsoir, ma mie. Je désirais vous dire aussi mon petit mot d'amitié. J'aurais bien voulu vous voir partir d'ici et vous guider

vers un heureux jour, mais ce rôle ne m'est pas réservé... Je vous montre seulement du bout d'un rayon cette feuille de papier à lettre, sur laquelle vous devez, je crois, écrire quelque chose. Dépêchez-vous, car maintenant les heures sont comptées et bientôt la maison s'éveillera. Soyez heureuse, Lilette, croyez-en ma vieille expérience. Elle est beaucoup plus vieille que celle de grand-oncle Astolphe. J'ai connu beaucoup de choses et pas mal de gens. Eh bien, les amoureux sont vraiment les seuls personnages un peu sympathiques que j'aie vus s'agiter sur cette planète bizarre... Et l'amour dont on vous a dit grand mal est, quand on sait le prendre, un dieu délicieux... Retenez bien cela. Il ne se venge que des orgueilleux qui lui résistent et lui font mauvaise réputation, et joue quelques farces aux gens de méchant caractère... Mais vous, ma chère, ah! comme il vous aimera!... Car vous ressemblez à Psyché... Et tenez! Cela me fait songer que vous allez vous brûler en éteignant cette lampe qui charbonne encore... Je vais vous la faire souffler par une petite brise... Aussi bien, Madame la Nuit veut être seule avec vous... Bonsoir.

La lampe grésille et s'éteint. Le clair de lune s'apaise et paraît se voiler de bleu sombre. La Nuit aux cheveux violets entre mystérieusement.

LA NUIT.

Tu m'as appelée, enfant charmante, à ton secours, et me voici. Toi qui croyais aux choses invisibles, aux présences mystérieuses, aux influences naturelles, je t'ai laissé comprendre un soir quelques-unes des voix sans nombre que les êtres distraits ne savent pas saisir, ne veulent pas écouter... Lilette, va vers ta destinée : le puissant Amour t'aime et veillera sur toi parce que ton cœur est candide et ton âme crédule, et sur celles-là qui ne savent que tout donner les dieux attendris ont veillé toujours...

Elle se penche et donne à Lilette un baiser. La jeune fille tressaille et s'éveille tout à fait.

LA NUIT.

Lune, un instant!

La lune reparaît et éclaire, sur le bureau, l'écritoire.

LILETTE se lève, passe la main sur son front, puis, d'un seul trait, écrit :

« Mes chers parens, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous obéir, mais la nuit m'a porté conseil... Pardonnez-moi... Je pars... Je vais rejoindre Savinien. Adieu. Lilette. »

Et mêlée aux voiles de la nuit, suivant le chemin irréel que lui trace le dernier rais de lune, Lilette s'enfuit.

TROISIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

ASTOLPHE, puis FLORE.

Dans le clair de lune déclinant, le salon garde encore un mystérieux aspect de rêve. La porte s'ouvre et grand-oncle Astolphe en robe de chambre à fleurs et en bonnet de nuit, entre en se cognant aux meubles.

ASTOLPHE.

Quelle étrange nuit! Je ne sais ce que je ressens, mais je n'ai pu dormir. Je n'ai jamais vu de plus beau clair de lune, et je ne sais pourquoi dans cette insomnie argentée j'ai pensé à des heures de ma jeunesse... Un attendrissement m'a serré le cœur. J'ai eu pitié de cette enfant. Pourquoi lui ai-je conseillé ce mariage?... Pourquoi m'a-t-elle écouté?... Je ne suis plus très sûr d'avoir bien fait et je crains d'avoir des remords. Aussi je viens la chercher, lui parler encore. Il faut bien que je lui avoue certaines autres choses... Ah! que lui ai-je dit de l'amour? N'ai-je pas commis là une profanation, un sacrilège? Et qui de nous peut se juger assez sage pour conseiller la sagesse, ou ce qu'on croit la sagesse? En réalité, tout ce qui n'est pas le bonheur n'est-il pas absurde et vain? Et ne serait-il pas mieux que je fusse mort avant d'avoir conduit cette enfant innocente vers je ne sais quoi d'irréparablement raisonnable?... Mais où est-elle? Elle n'est plus là... Je ne l'ai pourtant pas entendue monter à sa chambre...

Pendant qu'il monologue et se cogne aux meubles, marraine Flore est entrée à son tour et il l'entend.

ASTOLPHE.

Est-ce toi, petite Lilette?

FLORE, timidement.

Non, Astolphe, c'est moi... Il faut que vous m'excusiez... Ne me grondez pas. Je m'inquiétais d'elle.

ASTOLPHE.

Comme moi... (Il lui prend la main dans l'ombre). Pourquoi tremblez-vous? Ah! ma pauvre petite Flore, vous avez bien peur du vieil Astolphe, n'est-ce pas?

FLORE, d'une jeune voix.

Oui, j'ai peur de vous depuis que je vous ai tant aimé et que vous m'avez fait tant de peine... J'y repense ce soir, et je ne sais pas pourquoi... Car c'est si loin!... Avez-vous entendu le rossignol? Il m'a semblé que j'avais encore dix-huit ans, et toute ma douleur passée m'est si délicieusement revenue dans l'âme que j'ai pleuré...

ASTOLPHE, ému et pleurant lui-même.

Ah! mon amie, ma petite Flore d'autrefois, comment avons-nous le cœur tous les jours assez éteint, pour ne pas plus souvent pleurer sur nos amours passées? Combien je vous aimais, mon amour!...

FLORE.

Combien je vous aimais!...

ASTOLPHE.

Ma famille s'opposa si violemment à notre mariage, que je dus renoncer à vous et que j'épousai Zélie... Je ne m'en suis jamais consolé, pas plus que de votre peine, et je ne le savais plus... Et puis, Flore, cette enfant... cette nuit d'été... ces parfums, ce clair de lune... (Il pleure.)

FLORE.

Ne pleurez pas, mon ami chéri, ne pleurez pas. Je ne vous en voulus jamais et la preuve en est qu'après mon veuvage je vins vivre non loin de vous, et que notre amitié nous consola de nos tendresses vaines. Et puis, savez-vous bien, Astolphe? Eh bien, la douleur que j'eus par vous, ce chagrin d'amour, ce dernier baiser... c'est... c'est... je peux bien vous le dire aujourd'hui... le plus beau souvenir de ma vie...

ASTOLPHE, la serrant dans ses bras.

Flore! ma petite Flore bien-aimée! ce soir je me souviens, moi, d'un matin où tu cueillais des fleurs dans la rosée... Je t'aimais tant que je sautai dans le jardin, de ma fenêtre, car descendre l'escalier me paraissait vraiment trop long, et je courus dans tes bras si violemment que j'effeuillai toutes tes roses... Eh bien, pour ta bouche et ta fraîcheur et la jeune ivresse de cet instant ensoleillé, ô mon amie, sois bénie à jamais, et pour tout l'amour que j'avais de toi et que je ne sus pas rendre heureux, sois bénie, car rien ensuite, entends-tu, rien au monde ne m'a jamais rendu l'ivresse de cet espoir... de ce bonheur.

Ils s'enlacent tendrement et l'on ne sait plus dans la nuit s'ils sont vieux ou s'ils sont jeunes... Brusquement, un furtif rayon de lune montre la feuille de papier sur le bureau ouvert.

FLORE.

Lilette a écrit... Astolphe, voyez!

A eux deux, sous le rayon qui cligne et qui semble leur dire : « Dépêchez-vous ! » ils déchiffrent le billet et s'écrient ensemble avec joie :

FLORE, ASTOLPHE.

Dieu soit loué! Elle n'a écouté que son cœur! Courons! Préparons-nous! tâchons de la rejoindre et de la conduire à Savinien.

Et comme deux petits fous, se tenant par la main, ils sortent en courant dans la nuit bleue.

SCÈNE II

ZÉPHIRIN, puis ZÉLIE.

A peine sont-il partis que l'ami Zéphirin, coiffé d'un foulard à cornes et tenant un chandelier à la main, paraît. Les pans de sa robe de chambre en velours pensée flottent sur ses jambes maigres. Il est chaussé de pantoufles vertes. Les cornes de son foulard font des ombres fantastiques. La flamme de sa bougie lutte avec le clair de lune finissant et il danse en fredonnant le motif passionné du chant de violon qu'il a dû entendre un peu tout à l'heure, quand le rossignol chantait pour Lilette.

ZÉPHIRIN.

Ah! quelle nuit! D'où vient cette musique ineffable? J'ai vingt ans; les jasmins qui encadrent ma fenêtre chuchotent de si douces choses que j'ai fini par comprendre mon devoir. Je dois parler à Lilette, lui dire... Oui! pourquoi ne l'ai-je pas fait, n'ai-je pas osé? Ce vieil Astolphe empêchait les mots de sortir de ma gorge. Et pourtant, quand nous sommes partis, la laissant seule, si raisonnable, si décidée, si paisible dans sa résolution épouvantable... ah! il m'a semblé que j'avais aidé à commettre un crime... Mais où est-elle, cette enfant? Elle n'est plus là... Et pourtant, elle n'est pas couchée... Pourvu qu'elle ne soit pas allée se jeter dans l'étang! Mon Dieu! mon Dieu!... Mais non! La nuit était trop belle... Quelle nuit! Ah! nuit, vous êtes une nuit d'amour. J'ai beau me savoir tout vieux, tout seul et tout désenchanté, je sens que vous êtes, ô nuit, tout alourdie de promesses, tout embaumée de ferveur, tout alanguie de délices... Amour! seul dieu réel des humains imparfaits, comment permets-tu les blasphèmes? Car ces vieux fous, ce soir, ont mérité ta colère... Fais-la tomber sur nos têtes chenues et non sur le front charmant de la petite Lilette...

A ce moment, tante Zélie, en peignoir rose, en bonnet et en ruches et en dentelles de jadis, entre à pas menus...

ZÉLIE.

Mon Dieu! Que se passe-t-il? J'entends marcher dans tous les couloirs. J'ai rêvé qu'un coiffeur aux doigts bleus et verts

venait me coiffer et me forçait à tourner mes cheveux autour de mes limaces, en guise de bigoudis... Le froid visqueux de ces bêtes sur mon front me réveilla, hérissée d'horreur! Je suis sûre que le clair de lune me donna ce rêve pour se venger de ce que je ne sus pas l'admirer ce soir... de ce que je ne sus pas obliger Astolphe à laisser Lilette libre de dire : « Non » aux propositions du marquis et libre d'épouser Savinien. (Elle soupire.) Ah! les mariages de raison ne sont pas tellement heureux que l'on veuille les multiplier à l'infini... et une folie vaut bien une bêtise... Pourquoi chacun veut-il, à la fin de sa vie, imposer à autrui les sacrifices qu'il dut subir dans son jeune temps? Serait-ce pour se persuader que nul n'échappe à une commune loi de triste malentendu et afin de s'épargner de suprêmes, de déchirans regrets? Ah! cela n'est pas bien! Et je veux dire à cette petite...

ZÉPHIRIN.

Vous parlez bien mieux, quand vous êtes toute seule, Zélie, et je suis tout attendri par ce que je viens d'entendre...

ZÉLIE.

Ah! Zéphirin, vous aussi, vous avez eu la même pensée! Oui, vieil ami! Nous fûmes assez malheureux! Que Lilette au moins soit heureuse!

ZÉPHIRIN, très passionné.

Si vous aviez voulu, Zélie!

ZÉLIE.

Si vous aviez su, Zéphirin!

ZÉPHIRIN.

Si nous avions osé! Ah! Zélie, dans ce temps-là vous ne ramassiez pas les limaces et je ne passais pas pour un vieux fou, je n'étais qu'un jeune imbécile... Nous nous sommes inclinés sous d'autres volontés que les nôtres, et nous avons été bien punis, car la moralité de cette comédie c'est que personne n'a été heureux et que rien dans ce triste monde ne fut amélioré

ni transformé par nos soumissions inutiles. Nos parens nous crurent de bons petits bêtas bien obéissans et ne nous en estimèrent pas davantage... Quant à l'Amour, le seul de nos aïeux auquel notre jeunesse devait obéissance, il ne nous a jamais pardonné...

ZÉLIE.

Hélas!

ZÉPHIRIN.

Hélas!

ZÉLIE.

Au moins, que Lilette soit heureuse...

La bougie grésille dans le chandelier. La lettre apparaît sur le bureau.

ZÉPHIRIN.

Ah! elle a écrit! Voyez! Lisons, Zélie.

Et tous deux, à la flamme expirante lisent à haute voix le billet et s'écrient :

ZÉLIE, ZÉPHIRIN.

Dieu soit loué! Dieu soit loué! Elle n'a rien écouté de tout ce qu'on lui a dit. Comme elle a raison! Comme on l'aime, cette chérie! Puisse-t-elle être heureuse aussi longtemps que nous avons vécu sans bonheur...

Et comme ils prononcent ces souhaits tendres et mélancoliques, la voix du violon mystérieux se fait entendre de nouveau, puissante, adorable et désespérée. Les deux vieux redevenus jeunes dans l'aube qui blanchit le jardin s'en vont, légers comme des ombres, en dansant, par les allées pâlissantes...

SCÈNE III

L'AMOUR, L'AUBE.

La bougie grésille et s'éteint, en faisant éclater la bobêche. Alors, entre les plis d'un rideau, un bruissement d'ailes, et le déploiement sur des pieds lumineux d'une tunique pourprée révèle la présence de : l'Amour. En même temps, par la fenêtre entre : l'Aube. Elle est vêtue de gris et de blanc et joue avec un voile lilas. Elle s'avance avec beaucoup de timidité.

L'AMOUR, souriant et beau.

Bonjour, chère Aube.

L'AUBE.

Que tu es aimable aujourd'hui! D'habitude, tu me maudis et m'appelles importune, méchante, hâtive, et tu me sommes de rester dehors sans montrer mon visage au carreau... Qu'est-il donc arrivé?

L'AMOUR.

J'ai besoin de toi... Je viens de passer une charmante nuit. Je ne me suis pas montré, mais j'étais présent en toutes choses : dans les voix, les chants, les parfums, l'ombre et les rayons, j'étais là... Et une fois de plus j'ai vaincu et j'ai rendu follement amoureuse de moi la plus tendre jeune fille qui jamais...

L'AUBE, l'interrompant.

Tu dis toujours cela... Et pourtant Jupiter sait si depuis Psyché...

L'AMOUR.

Chut! Tais-toi!... Elle est adorable... Ensuite, j'ai fort indulgemment puni les vieux fous qui se sont permis de dire du mal de moi et qui, pour me dérober cette charmante créature, voulaient la marier à un vénérable libertin. Ah! les mariages arrangés par les familles! Qu'en dis-tu?

L'AUBE.

J'en ai toujours pâli.

L'AMOUR.

Donc j'ai rendu à ces vieillards le goût de leurs tendres douleurs...

L'AUBE.

Ah! quelle heureuse peine!... Tu n'es pas toujours aussi bon et doux...

L'AMOUR.

Je me sens très attendri et un peu fatigué... Mais, chère Aube, puisque la Nuit est couchée, il faut que je te confie Lilette et que tu la transportes avant l'aurore, sans lassitude et sans peine, dans un état de rêve bienheureux, jusqu'au seuil de son Savinien. Elle est au pied du cyprès, sur la route, et déjà se repose. Ne la laisse pas se fatiguer et s'attrister... Car ses pieds sont très petits et son âme est enfantine...

L'AUBE.

J'y cours.

L'AMOUR.

Soigne-la bien... Quant à moi, ayant, comme partout et toujours, triomphé, et prouvé aux vaniteux humains que nul n'échappe à ma loi puissante, je vole à d'autres soins. Chère Aube! ma journée est si particulièrement occupée que jamais je n'aurai le temps d'accomplir tout ce que je dois... Je te recommande encore Lilette... Merci... Merci... et adieu...

Et dans le vaste et doux bruit d'un grand essor, l'Amour monte dans le ciel pâle qu'il rougit et dore, soleil levant, cependant que l'Aube, obéissante et timide, s'enfuit...

GÉRARD D'HOUVILLE.

L'ÉNIGME DE CHARLEROI[1]

II

LA MANŒUVRE EN RETRAITE
LES COMBATS DE LA SAMBRE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

V. — RÉSULTATS STRATÉGIQUES ET TACTIQUES DES COMBATS DE LA SAMBRE

Les résultats immédiats des combats de la Sambre sont d'ordre tactique et d'ordre stratégique.

Au point de vue tactique, les Allemands ayant pris l'avantage et surpris les armées alliées, les ont battues successivement dans les fonds de Sambre le 21 août 1914, sur les hauteurs de Sambre le 22 et le 23, et dans la région de Mons le 23 après-midi. Mais l'armée von Hausen, qui avait commencé le passage de la Meuse à Hastière-Onhaye pour couper les communications de la 5e armée, a été rejetée par le 1er corps, le 23 au soir, et, à l'autre aile, les troupes de couverture allemandes, qui tentaient de continuer le grand mouvement tournant vers la mer, ont été arrêtées à Tournai et en avant de Lille.

Le commandant de l'armée britannique et le commandant de la 5e armée française ont donné l'ordre de la retraite, le premier le 23 à cinq heures, l'autre le 23 à neuf heures du soir. La retraite qui s'en est suivie a été marquée par de violens enga-

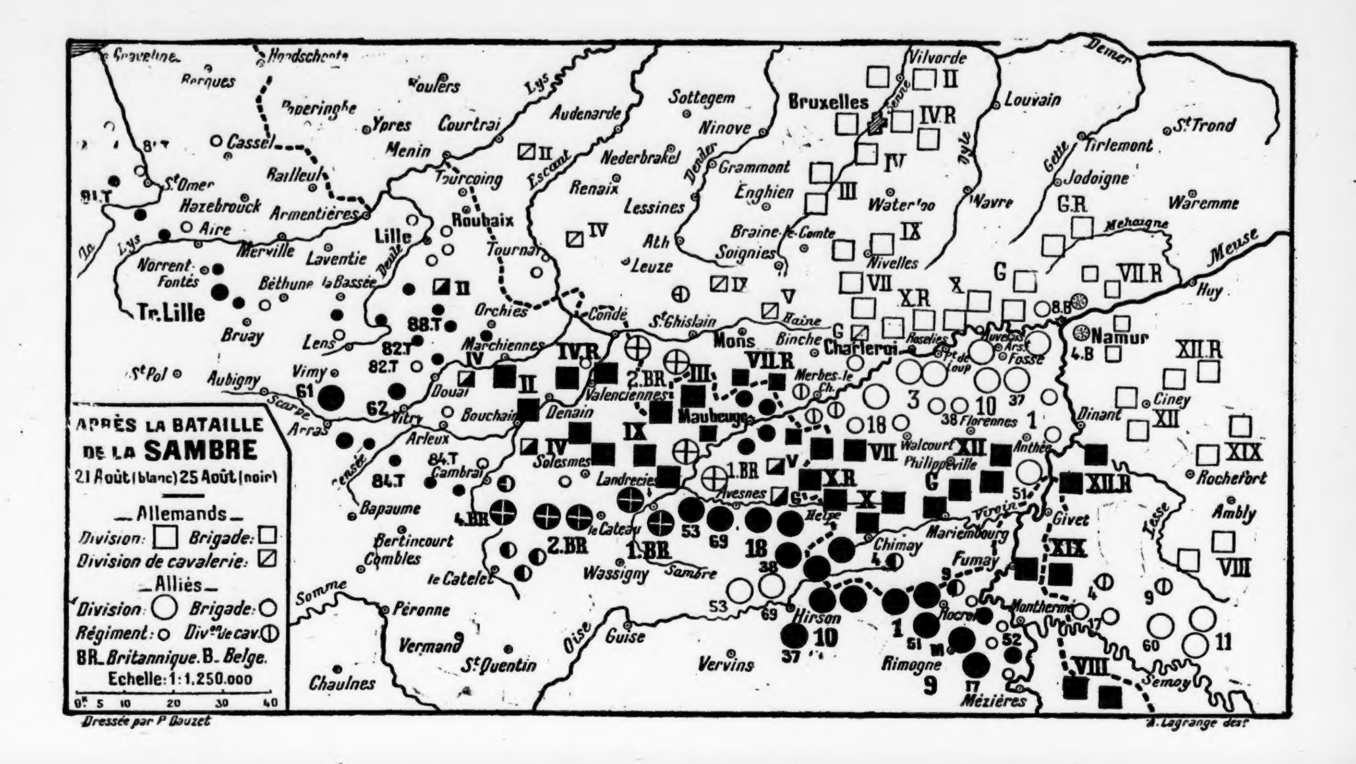
(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1917.

gemens, notamment entre l'armée britannique et l'armée von Kluck. Le 25 août au soir, les corps des armées alliées, par un mouvement général, direction du Sud-Ouest, étaient ramenés sur la frontière française.

Telles sont, au point de vue tactique, les grandes lignes de la « Bataille de Charleroi » ou, plus exactement, des « Combats de la Sambre. » Des trois places fortes qui consolidaient, en quelque sorte, le front de la Sambre, Namur a succombé, Maubeuge est assiégée, Lille, déclarée ville ouverte, est à la merci d'une patrouille de uhlans.

La victoire allemande est incontestable. Les chefs eurent l'impression profonde d'un succès inouï, inespéré. La manœuvre, empruntée aux conceptions de von Schlieffen, la surprise, si adroitement ménagée, avaient donc produit leur effet. Les armées alliées étaient battues ; mises en fuite, elles ne tenaient nulle part. Le résultat était acquis sûrement et brutalement, selon les termes de la prévision de Schlieffen, « comme dans la cour de la caserne, comme à l'école de bataillon. » Certes, les pertes avaient été terribles de part et d'autre, mais qu'importait ? La victoire payait largement le sang des hommes, les risques courus, les années de savante préparation, les sacrifices que l'Allemagne s'était imposés pour devenir une puissance de guerre irrésistible. Et elle l'était, en effet. Au premier choc, la supériorité de sa stratégie, la supériorité de sa tactique, de ses armemens, de ses soldats s'affirmait. Les neutres, les ennemis eux-mêmes n'avaient qu'à s'incliner.

Un enivrement d'orgueil gonfla le cœur des troupes et du commandement lui-même quand fut démontrée et quand se propagea de bouche en bouche la certitude du succès par la manœuvre du grand mouvement tournant. Cette victoire et le retentissement qu'elle eut dans les deux camps donnèrent à l'empereur Guillaume et aux généraux qui avaient joué leur va-tout en Belgique la conviction qu'ils tenaient la maîtrise de la guerre. Napoléon et le vieux Moltke n'eussent pas fait mieux. La bataille de Charleroi était la solution, en quelque sorte mathématique, obtenue par l'opération *géniale* et si *essentiellement allemande*, dont la tradition, venue de Frédéric, s'était transmise par Schlieffen à Guillaume. Audace et brutalité, félonie et ruse, le lion et le renard, c'était tout l'acquis de l'art politique et de l'art militaire résumé en une seule


APRÈS LA BATAILLE
DE LA SAMBRE
21 Août (blanc) 25 Août (noir)
— Allemands —
Division: Brigade:
Division de cavalerie:
— Alliés —
Division: Brigade:
Régiment: Divon de cav.
BR. Britannique. B. Belge.
Echelle: 1:1.250.000
0k 5 10 20 30 40
Dressée par P. Dauzet
A. Lagrange dess.
Bruxelles
Louvain
Vilvorde
Tirlemont
St Trond
Jodoigne
Waremme
Wavre
Waterloo
Nivelles
Namur
Huy
Meuse
Charleroi
Mons
Binche
Maubeuge
Valenciennes
Denain
Douai
Cambrai
Arras
Bapaume
Péronne
St Quentin
Guise
Vervins
Hirson
Chimay
Rocroi
Mézières
Givet
Dinant
Ciney
Rochefort
Philippeville
Florennes
Walcourt
Landrecies
Le Cateau
Avesnes
Wassigny
Le Catelet
Solesmes
Lille
Roubaix
Tourcoing
Tournai
Courtrai
Menin
Ypres
Audenarde
Renaix
Ath
Leuze
Lessines
Soignies
Enghien
Grammont
Ninove
Sottegem
Nederbrakel
Hazebrouck
Armentières
Cassel
Aire
St Omer
Béthune
La Bassée
Lens
Vimy
Bruay
Aubigny
St Pol
Tr. Lille
Sambre
Somme
Oise
Escaut
Lys
Dyle
Semoy
Chaulnes
Vermand
Combles
Bertincourt
Arleux
Vitry
Bouchain
Orchies
Marchiennes
Condé
St Ghislain
Merbes-le-Ch.
Fumay
Mariembourg
Anthée
Fosse
Rimogne
Monthermé
Ambly
Scarpe

formule. Le déploiement soudain par la Belgique et par la rive gauche de la Meuse avait assuré, dès la première rencontre, le succès. L'intelligence allemande tordait à son gré les règles attardées des rapports internationaux et de la morale publique. Les traités ne valaient que pour le temps où l'on avait intérêt à les respecter; une stratégie supérieure ignorait les frontières des petits États. On riait à plein gosier, au Grand Quartier Général allemand, en songeant à la « surprise » de l'Angleterre, de la France et de la Belgique. La préparation et l'exécution étaient magnifiquement agencées, *justes* dans tous les sens du mot, puisqu'elles avaient réussi. La conquête de la Belgique en trois jours, c'était un bénéfice qui, à lui seul, payait la guerre; et puis, les armées françaises en déroute, la poursuite ininterrompue ramassant armes et prisonniers, la France envahie, le *nach Paris*, qui n'était la veille qu'un rêve de soldat, entrant dans les prévisions immédiates des états-majors! Des faits acquis, des suites entrevues une fumée d'orgueil s'éleva qui, du cœur gonflé, gagna jusqu'à l'intelligence.

Même si l'adversaire se replie par ordre, on n'admet pas qu'il puisse se reprendre. Il est battu; il fuit. On n'a qu'à foncer sur ses talons et à l'achever.

Avec plus de sang-froid, les événemens eussent été considérés dans leur véritable caractère et, puisque Schlieffen était le maître respecté, ses propres observations, s'appliquant à des cas semblables, se fussent présentées à l'esprit de ses disciples.

« Les résultats d'une telle manœuvre, avait-il écrit lui-même dans son article *Cannæ*, ne sont que faibles, même dans le cas le plus favorable, *si elle n'aboutit pas à une rupture et à l'encerclement*. Sans doute l'ennemi est repoussé, mais il présentera de nouveau, à quelque temps de là, sur un autre terrain, la résistance à laquelle il a momentanément renoncé. La campagne traîne en longueur... Mais ces guerres-là sont devenues impossibles, à une époque où l'existence de la nation repose sur la marche ininterrompue du commerce et de l'industrie, où il est indispensable qu'une rapide décision remette en mouvement les rouages arrêtés. Il n'est pas possible de faire de la stratégie d'épuisement quand l'entretien de millions d'hommes entraîne des milliards de dépenses. »

Les idées de Schlieffen avaient été appliquées, mais le

résultat qu'il exigeait, *complet*, *immédiat*, n'était pas obtenu.

A la suite de l'extraordinaire effort demandé aux troupes allemandes, malgré le bénéfice de l'initiative et de la surprise, si le succès tactique ne s'était pas refusé, le succès stratégique restait douteux. En fait, les armées alliées n'étaient ni *tournées*, ni *coupées*, ni *détruites*.

Les armées alliées ne sont pas *tournées*. Ni les armées allemandes n'ont atteint, selon leur dessein, Dunkerque et Calais, ni elles n'ont rompu le barrage constitué par l'armée d'Amade. Elles ont manqué d'audace; peut-être à bout de souffle, elles se sont arrêtées devant l'obstacle, imprévu pour elles, qui leur était opposé. La vue si judicieuse du général Joffre — qui, si l'on va au fond des choses, inaugure ainsi, dès le 16 août, la manœuvre de flanc, initiatrice de la bataille de la Marne — a fourni, du tac au tac, une riposte au coup de la surprise et de la trahison. C'est la contre-surprise. Jusqu'à la fin de la bataille des Frontières, elle va contenir von Kluck et même le déborder.

Aux premières heures, l'aveuglement des chefs allemands les empêche de démêler cette sage escrime et de deviner ses suites; mais ils seront bien obligés de l'admettre par la suite. C'est à un écrivain militaire allemand que nous empruntons cette conclusion : « *C'était, sans nul doute, l'intention de von Kluck, de couper French du côté de la côte et de rejeter ses troupes sur Maubeuge. Si la retraite de French a pu s'accomplir dans un certain ordre, les Anglais le doivent au général d'Amade qui, avec la 61e et la 62e divisions de réserve (ajoutez les quatre divisions territoriales), se tenait près d'Arras et menaçait le flanc droit de l'armée allemande.* » (Kircheisen, fasc. 20.)

« Menaçait le flanc droit de l'armée allemande... » tout est là : l'enveloppement est reconnu. D'ailleurs, les faits parlent. Que von Kluck fût ou non exactement renseigné sur les forces que ses avant-gardes rencontrent à Tournai et qui protègent Lille, Dunkerque, Calais, son état-major constate la présence d'une armée sur son flanc droit; il suspend sa course vers l'Ouest et se rabat, à la suite des armées alliées, vers le Sud. Il manque Lille, Dunkerque, Calais, la mer; il manque le débouché prescrit sur Amiens et sur la vallée de la Seine à l'Ouest de Paris. Le grand mouvement avorte. Plus tard, il est vrai, on retrouvera Lille et Douai; mais Dunkerque, Calais, le Havre, on ne les aura pas.

L'armée alliée n'est pas tournée ; et elle n'est pas *coupée*. Tel était cependant le plan, subsidiaire peut-être, mais non moins soigneusement combiné, du grand état-major allemand.

Dans la préparation du piège, les armées allemandes avaient été, ainsi que nous l'avons indiqué, gardées le plus longtemps possible dans le Luxembourg belge et le duché du Luxembourg, et comme cachées dans les forêts des Ardennes. Puis le mouvement tournant s'était déclenché, et les 2e et 1re armées s'étaient mises en marche. Cependant une armée, un peu moins importante en nombre, était restée pour ainsi dire au nid : c'était l'armée saxonne, l'armée von Hausen. Le projet de l'état-major allemand était de la détendre comme un ressort à l'heure opportune en la dardant sur la Meuse à la jonction de notre 4e armée (de Langle de Cary) et de notre 5e armée (Lanrezac). Là, elle devait passer la Meuse vers Dinant, Hastière, Monthermé, rompre la ligne française et se jeter sur les communications de la 5e armée, tandis que celle-ci serait encore engagée dans les combats de front contre Bülow et Kluck. Projet conçu avec une sagacité redoutable et si soigneusement exécuté que notre haut commandement ne connut l'existence de l'armée von Hausen que quand elle eut débouché.

Mais, de ce côté encore, le général Joffre, dès le début, avait paré. Son sentiment formel était qu'il ne fallait, à aucun prix, laisser se produire un vide quelconque entre sa 5e et sa 4e armée. Aussi, avec une insistance remarquable et qui forme le trait principal de ses instructions réitérées, il s'était refusé toujours à laisser la 5e armée s'éloigner vers l'Ouest ou remonter trop au Nord et il avait confié le soin de garder ces contacts à ce que ses armées comptaient de plus solide, le 1er corps de la 5e armée et le 9e corps de la 4e armée, renforcés par la 52e et la 51e divisions de réserve.

Si bien que, quand l'armée von Hausen se présente, elle trouve à qui parler. Les faits exposés dans l'*Histoire de la guerre de 1914* établissent que le 9e corps (général Dubois) contient l'armée von Hausen vers le Sud, que la 52e division de réserve (général Coquet) l'empêche de déboucher au centre et que, comme cette armée a franchi la Meuse, le 23, en refoulant la 51e division de réserve, à Hastière-Onhaye, le 1er corps (général Franchet d'Espérey) se retourne vers elle d'un superbe mouvement et jette l'avant-garde du XIIe corps saxon à

la rivière. Si l'armée allemande eût passé, tout était compromis : mais elle ne passe pas. Désormais, le 9e corps, puis d'autres unités qui vont former la 9e armée Foch, se sont accrochés à ses flancs, et, jusqu'à la bataille de la Marne, ils ne la lâcheront pas.

Ici encore, nous avons l'aveu des Allemands : l'erreur de von Hausen, qui le fit bientôt écarter des cadres de l'armée, est appréciée en ces termes : « *Ce n'est que le 23 août que la Meuse fut franchie. Si l'état-major de la IIIe armée (armée saxonne von Hausen) avait pris de meilleures dispositions, le passage de la Meuse aurait pu être effectué bien plus vite. Ce retard a, sans aucun doute, contribué aux insuccès de l'armée allemande au commencement de septembre et les forces allemandes marchant sur Paris ont dû être groupées différemment.* » (Kircheisen.)

Enfin, l'armée alliée n'avait pas été *détruite;* c'était le véritable résultat que se promettait la manœuvre : découvrir Paris, faire le chemin libre à l'armée allemande de l'Ouest marchant au-devant de l'armée allemande de l'Est, celle-ci débouchant par la Trouée de Charmes.

Or, ce but plus général était aussi manqué. L'armée britannique et l'armée Lanrezac se retiraient par ordre ; on ramenait même la garnison de Namur. La plupart des corps de l'armée alliée étaient intacts. Le 1er corps ne s'était engagé que dans le combat, considérable au point de vue stratégique, mais insignifiant au point de vue tactique, d'Hastière-Onhaye ; les corps qui avaient été le plus éprouvés, le 10e et le 3e corps, avaient, sauf un moment de désarroi au 3e corps, conservé un moral excellent et une confiance inébranlée. Le 18e corps ne s'était trouvé engagé que le 23 et il était resté sur l'impression d'un succès. Les deux divisions de réserve du général Valabrègue n'avaient pas donné. Si le corps de cavalerie était fatigué par sa grande randonnée et les engagemens soutenus en Belgique, il était déjà remis par deux jours de repos et les services qu'il allait rendre pendant la retraite prouveront qu'il n'était rien moins qu'anéanti. L'armée britannique avait combattu quelques heures, le 23, au Sud de Mons, et elle avait pris très rapidement le parti de la retraite. Si les premières journées de cette retraite avaient été assez dures, l'armée du maréchal French, qui n'avait eu qu'un peu plus de 2000 hommes hors de combat et se trouvait renforcée, le 25, par des troupes nouvelles, était encore

un adversaire redoutable pour le jour où elle se retournerait. L'armée d'Amade recevait continuellement des renforts et des armes; ses troupes s'habituaient au feu; d'ores et déjà, elle était une grande gêne pour l'extrême droite allemande.

Non, ce n'était pas une armée anéantie : les soldats pensaient que les premiers engagemens ne prouvaient rien et que c'était une affaire à reprendre. Tous disaient, écrivaient : « Nous n'y comprenons rien : nous reculons et nous ne sommes pas battus. » Dans ce sens, les témoignages abondent. Nous en citerons quelques-uns ; car il importe d'établir cette vérité, qui, seule, explique les événemens ultérieurs :

Un spectateur assiste à la retraite du 1er corps :

Des pas nombreux, le bruit d'une troupe en marche. En longue colonne, les 8e et 110e pénètrent dans le village, *marquant la cadence, l'arme sur l'épaule*. Ils ont encore fière mine, ces beaux régimens, si éprouvés en Belgique ; cependant, la fatigue des nuits sans sommeil à la belle étoile, des rudes journées de combat, est peinte sur les traits des soldats ; elle y accuse des rides profondes. (Le Mesnil, 25 août.)

Autre témoignage venant d'un étranger faisant partie des services de santé :

Nous marchons toute la journée, arrêtés souvent par des régimens français *qui défilent en bon ordre*. (Route de Couvin-Cendron, 25 août.)

Autre témoignage, provenant d'un civil français appartenant à une des municipalités de la frontière :

C'est la retraite qui commence ; l'artillerie venant de Macquenoise forme son parc au pied du fort ; l'infanterie cantonne dans les quartiers entre la gare et la mairie. A l'état-major, on travaille sans relâche. Beaucoup de maisons sont fermées et cela rend difficile le logement des officiers. Arrivent à 11 heures du soir les logemens des régimens de zouaves ; les fourriers harassés sont assis sur les marches de la mairie. On perçoit chez eux un sentiment de sourde colère d'une lutte inégale, du mécontentement, mais aussi *une ferme résolution de prendre leur revanche*. Vers minuit, les régimens arrivent un peu décousus. On devine des troupes qui ont eu à retraiter en pleine action. (Hirson, 25 août.)

L'armée reste en possession d'elle-même. Ses chefs pourront obtenir d'elle tout ce qu'ils lui demanderont. Loin de se

sentir diminuée, elle s'offrira plus aguerrie, plus expérimentée, animée de cette *ferme résolution de prendre sa revanche.*

C'est ce que le haut commandement allemand veut ignorer, et ce que le haut commandement français n'a qu'à constater; et c'est pourquoi celui-ci ne considère pas la partie comme perdue et, comptant sur ses troupes, s'applique à leur rendre l'initiative.

VI. — LA MANŒUVRE EN RETRAITE. — LE GÉNÉRAL JOFFRE PREND SES DISPOSITIONS POUR LA FUTURE BATAILLE DE LA MARNE. INSTRUCTIONS DU 24-25 AOUT.

Le général Joffre a son quartier général à Vitry-le-François.

Le temps est passé où un capitaine se portait à cheval sur une colline, braquait sa lunette sur les accidens du terrain et les mouvemens des deux armées, faisait mouvoir le centre ou les ailes et produisait l'*événement* par un ordre qui couronnait une manœuvre ou dénouait une situation. Le chef de guerre, aujourd'hui, est dans son cabinet. Autour de lui, son état-major travaille. Recevant, par un flot continu, les dépêches et les télégrammes, attentif aux coups de téléphone, les yeux fixés sur les cartes aux traits accusés, le laboratoire de guerre écoute, sans voir, le formidable arroi qui couvre, de son tumulte lointain, les immenses régions où se déploie la bataille. Car la bataille ne trouve son unité que là, entre les quatre murs d'un état-major. Le chef est le seul témoin *total*. Il comprend, ordonne, parle de loin. L'événement se produit en lui, à la seconde où sa prévision devient vision, où une succession rapide d'images, d'idées et de réflexions détermine sa volonté, et sa volonté l'action.

A la date du 23 août, où se produisaient les événemens de la Sambre, Joffre était peu connu des troupes et du pays. On le savait un homme judicieux; on connaissait sa belle carrière militaire et ses nobles facultés; on pensait qu'il appliquait un plan non pas sorti uniquement de son cerveau, mais fruit du labeur persévérant des états-majors; on ne savait rien de plus. Son automobile passe à peu près inaperçue dans l'intense circulation des généraux et des états-majors. Il est le chef anonyme et sans visage. Dans les communiqués ou dans les journaux, son nom n'est jamais prononcé. Il circule, délibère avec

le gouvernement, visite les quartiers généraux, les chefs d'armée, écoute et interroge les officiers de liaison.

Son refuge est le grand quartier général de Vitry-le-François. Là, vers les bâtimens du collège où il est installé, tous les fils convergent. Le général occupe le cabinet du proviseur. L'état-major, ayant pour chef le général Belin, travaille dans une grande salle où, sur des tables de bois noir, les cartes sont étalées; de-ci, de-là, des bureaux ; dans un coin, le lit de camp où s'étend, quand l'énorme labeur le lui permet, le général Berthelot.

C'est là que, du 21 au 24 août, arrive coup sur coup la série des mauvaises nouvelles : la 2e et la 1re armées battues à Morhange et à Sarrebourg, en retraite sur la Mortagne et sur la Moselle; la 3e et la 4e armées, battues dans les Ardennes et forcées de se replier sur la Meuse ; la 5e armée et l'armée britannique battues dans la région de la Sambre et en retraite sur la frontière française.

Comment, sous ces atteintes successives, va réagir le commandant en chef des armées françaises?

Jusqu'à cette heure, Joffre n'a pas eu le contact immédiat avec la volonté des adversaires : il a développé son plan; mais les obstacles ne s'étaient pas dressés devant lui. On peut dire qu'il n'avait pas encore pris conscience de lui-même : car la valeur individuelle ne se réalise que dans la difficulté. Voici donc que surgit la volonté adverse : elle se manifeste par le grand plan en tenaille, par le mouvement tournant, par les trois batailles de l'Est, des Ardennes, de Charleroi qui, toutes trois, sont malheureuses pour nos armes. Ces résultats écrasent, pour ainsi dire, le plan français sous le plan allemand et le brisent en trois jours...

Des témoins ont raconté qu'à ces heures d'angoisse secrète, quand, seul, il pouvait connaître la grandeur du péril, le général Joffre resta pareil à lui-même, attentif, appliqué, laborieux, *confiant*. Son souci n'apparaît qu'à son application plus grande. L'œil mi-clos, il tend son esprit, et les avis qui viennent vers lui le trouvent silencieux.

Les vertus de Joffre sont, dans l'ordre moral, le calme et, dans l'ordre intellectuel, l'équilibre. Telle est sa nature, où la réflexion seconde l'instinct : quand il ne se sent pas d'aplomb, il cherche. Chaque modification qui se produit dans la balance

des forces, il la sent, et se portant, en quelque sorte, de lui-même au contrepoids, il refait ses calculs, redresse les lignes et n'est satisfait que quand il a restauré la stabilité.

Dans la terrible conjoncture où il se trouve, l'opération adverse ayant porté soudainement à l'Ouest des forces plus lourdes que celles qu'il a pu leur opposer, son premier mouvement est de chercher, sur ces données nouvelles, un équilibre nouveau. Avant même que les faits soient entièrement accomplis, il intervient. Pas une minute, il ne s'attarde à refaire une trame défaite, à rapiécer une situation déchirée : il taille pour recoudre.

Combien de chefs se fussent entêtés! La lutte pied à pied est une ressource qui tente les soldats, ne fût-ce que par son caractère héroïque. Mais Joffre comprend qu'arrêter ses armées, même pour lutter, c'est risquer leur destruction : avant tout, échapper pour reprendre. Donc, il voit et, en même temps, il agit. Netteté et promptitude. Joffre se révèle à lui-même et au pays dans l'adversité. Sa figure apparaît telle qu'elle restera dans l'histoire : grave, forte et résolue. La France a trouvé un homme, un chef, un capitaine.

Pour les armées de l'Ouest, le premier ordre qui part, dès le 24, du grand quartier général, établit clairement que le général en chef est décidé désormais, malgré l'échec que ses armées de l'Ouest viennent de subir, à leur confier le sort de la France et à leur transférer désormais la manœuvre, c'est-à-dire l'offensive.

Jusqu'à cette date, il avait manœuvré par l'Est. Mais il se sent tranquille de ce côté : ses dispositions sont prises et, d'ailleurs, la bataille de la Trouée de Charmes va le rassurer tout à fait. Ce sont donc les armées de l'Ouest qui absorbent toute son attention : et, de ces armées disloquées, il fait son arme principale.

Ce parti étant pris, il ne songe qu'à les consolider pour tirer d'elles tout ce qu'elles peuvent rendre et leur demander un effort dont l'ennemi certainement les croit incapables. La magnifique opération intellectuelle est là : changer d'objectif en marche. Joffre a considéré, sans trouble, à la fois le présent dans sa réalité et l'avenir tel que sa volonté entend le créer.

Dès le 24 août, alors que la bataille de Charleroi est à peine terminée et que la retraite commence dans les conditions les plus pénibles, Joffre dicte son plan nouveau : « *La 5e armée a pour mission de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront l'ennemi.* »

Directive générale qui oppose aussitôt la lumière et la confiance au trouble et au désarroi.

Une directive subsidiaire précise l'application : elle ordonne de maintenir la liaison entre toutes nos armées de l'Ouest ; et notamment entre la 5e armée et l'armée britannique *qui ne doit, à aucun prix, être abandonnée à elle-même.*

En un mot : ne pas être coupé, ne pas être tourné. Voici l'ordre daté du 24 août : « *La 5e armée battra en retraite en prenant son point d'appui sur Maubeuge et en appuyant sa droite sur le massif boisé des Ardennes, en liaison avec la 4e armée qui replie sa gauche derrière la Meuse et avec l'armée anglaise dont la ligne de repli pourrait être en direction générale de Cambrai.* »

Et cet ordre est transporté aussitôt sur le terrain : dès le 24 au soir, sous l'inspiration du haut commandement, le général de Langle de Cary ordonne au 9e corps de se tenir prêt *à diriger la division marocaine sur Rimogne pour continuer, avec la 9e division de cavalerie, à assurer la liaison avec la droite de la 5e armée*. La 4e division de cavalerie *passe à la 5e armée* pour assurer cette liaison. Et le 25, l'ordre général est donné : « *La 4e armée s'établira demain sur la rive gauche de la Meuse, pour résister en restant liée à la gauche de la 5e armée.* »

Ainsi, les forces alliées, 4e armée, 5e armée, armée britannique, etc., coopèrent en un tout fortement lié; le mouvement général se fait, d'abord, dans une direction franchement Sud-Ouest, dont il est facile de comprendre les avantages : les armées en retraite s'appuient, toutes ensemble, sur des obstacles naturels, la Meuse et l'Oise; elles protègent Paris; elles maintiennent les contacts avec l'armée d'Amade et surtout, calant toutes nos forces de l'Ouest sur elles-mêmes, elles les ramènent vers leurs ressources et vers leurs renforts.

Ces premières décisions prises en vue des situations immédiates, le commandant en chef porte les yeux sur les événemens plus lointains et, en pleine défaite, il trace les grandes lignes de la reprise qui bientôt se transformera en victoire.

C'est en ces heures d'émotion que furent rédigées, avec un calme et une précision incomparables, les deux instructions qui eurent pour effet d'arracher l'initiative à l'ennemi et qui changèrent ainsi la face de la guerre.

Par les faits eux-mêmes, l'attention du général Joffre est attirée sur les deux ordres d'idées qui sont les deux faces de l'art militaire : la tactique et la stratégie. Certainement les défaillances tactiques ont contribué à la perte des premières batailles. C'est donc là qu'il faut, d'abord, dans la mesure du possible, guérir le mal et prescrire le remède.

Dès le 24, la leçon, l'*enseignement* de cette nouvelle guerre est dégagé par le chef pour tout le monde, généraux et soldats. Le doigt est mis sur la plaie : infanterie, artillerie, cavalerie reçoivent, en quelques lignes, les directives nouvelles qui doivent désormais régler leur action commune :

NOTE POUR TOUTES LES ARMÉES

Au Grand Quartier Général, le 24 août 1914.

Il résulte des renseignemens recueillis par les combats livrés jusqu'à ce jour que les attaques ne sont pas exécutées par une combinaison intime de l'infanterie et de l'artillerie : toute opération d'ensemble comporte une série d'actions de détail visant à la conquête des points d'appui. (N'est-ce pas toute une philosophie tactique?)

Chaque fois que l'on veut conquérir un point d'appui, il faut préparer l'attaque avec l'artillerie, retenir l'infanterie et ne la lancer à l'assaut qu'à une distance où on est certain de pouvoir atteindre l'objectif. (Il ne se fera plus désormais d'attaque sans préparation d'artillerie.)

Toutes les fois que l'on a voulu lancer l'infanterie à l'attaque de trop loin, avant que l'artillerie ait fait sentir son action, l'infanterie est tombée sous le feu des mitrailleuses et a subi des pertes qu'on aurait pu éviter. (Critique mesurée de la plus grave des erreurs qui ont amené les premiers échecs. C'est la « liaison des armes » et leur subordination au but qu'on se propose, non à des théories plus ou moins systématiques.)

Quand un point d'appui est conquis, il faut l'organiser immédiatement, se retrancher, y amener de l'artillerie pour empêcher

tout retour offensif de l'ennemi. (Utilisation des retranchemens, emploi de l'artillerie pour l'organisation du terrain : la guerre des tranchées apparaît.)

L'infanterie semble ignorer la nécessité de s'organiser au combat POUR LA DURÉE. (L'idée d'une tactique de longue haleine et même d'une campagne *de durée* se substitue à la conception première de la guerre, la guerre de mouvement et d'offensive enthousiaste. Joffre apparaît tel qu'il est : c'est un génie de stabilité.)

Jetant, de suite, en ligne des unités nombreuses et denses, elle les expose immédiatement au feu de l'adversaire qui les décime, arrête ainsi, net, leur offensive et les laisse souvent à la merci d'une contre-attaque. (Voici, maintenant, la grave préoccupation de la contre-attaque. Or, la contre-attaque, ainsi que l'avenir le démontrera, c'est toute cette guerre.)

C'est au moyen d'une ligne de tirailleurs suffisamment espacés et entretenue continuellement (que de choses en deux mots!) *que l'infanterie, soutenue par l'artillerie, doit mener le combat, le faisant ainsi durer jusqu'au moment où l'assaut peut être judicieusement donné.* (Rappel de la plus belle qualité française, le jugement, la *judiciaire.*)

Les divisions de cavalerie allemande agissent toujours précédées de quelques bataillons transportés en automobile. Jusqu'ici, les gros de cavalerie ne se sont jamais laissé approcher par notre cavalerie. Ils progressent derrière leur infanterie et de là lancent les élémens de cavalerie (patrouilles et reconnaissances) qui viennent chercher appui auprès de leur infanterie aussitôt qu'ils sont attaqués. Notre cavalerie poursuit ces élémens et vient se heurter à des barrages solidement tenus. (Tableau tout à fait exact de la tactique inaugurée par la cavalerie allemande; mais l'exposé est en même temps une leçon.) *Il importe que nos divisions de cavalerie aient toujours des soutiens d'infanterie pour les appuyer et pour augmenter leurs qualités offensives.*

Il faut aussi laisser aux chevaux le temps de manger et de dormir. Faute de quoi, la cavalerie est usée prématurément avant d'avoir été employée.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF.
J. JOFFRE.

P. A. LE GÉNÉRAL, MAJOR GÉNÉRAL.
BELIN.

On le voit, les erreurs sont reconnues, les fautes relevées et surtout les prescriptions les plus précises tracées d'une main ferme. Artillerie, cavalerie, infanterie sont immédiatement dirigées sur les voies de la nouvelle guerre. En trois jours, les perspectives futures, même encore éloignées, sont dégagées.

Il n'est pas un officier ou un homme ayant assisté aux journées ultérieures qui n'ait reconnu le profond changement qui se produit, notamment dans l'emploi de l'artillerie et sa liaison avec l'infanterie. Le canon de 75 prend, soudain, toute sa valeur. L'armée est, pour ainsi dire, remise en selle.

Cependant les troupes sont encore dans le moment le plus critique de leur retraite vers le territoire français. Que dis-je? le territoire français est violé en Lorraine jusqu'à Lunéville et au delà, dans la région des Ardennes jusqu'à la Meuse, dans le Nord jusque vers Le Cateau et Rocroi. Sans que l'ordre général soit compromis, c'est le désarroi qui accompagne inévitablement ces flux et reflux d'armées immenses reculant soudain par les routes où elles avançaient la veille ; sauf dans l'Est, où s'organise la première résistance pour la défense de la Trouée de Charmes, les choses, sur l'ensemble du front, restent confuses. Où va-t-on? Que doit-on faire?

De partout, on attend la parole qui apportera la lumière, donnera aux événemens un sens, la volonté qui créera un ordre nouveau, et, pour employer le terme technique, qui ressaisira L'INITIATIVE STRATÉGIQUE.

Cette parole ne se fait pas attendre.

Le 25 août 1914, à 22 heures, part du Grand Quartier Général, « l'Instruction générale n° 2, » adressée par le commandant en chef aux commandans d'armées, et qui va saisir et modeler cet état de choses presque désespéré pour lui donner à bref délai l'aspect et la figure de la victoire...

Un des généraux qui commanda certaines des journées les plus glorieuses de cette guerre a raconté ceci : il avait reçu l'ordre de se rendre rapidement d'un point à un autre du front pour exercer un nouveau commandement. Accompagné d'un seul officier, il gagne à toute vitesse le poste qui lui était assigné. Au lieu dit, il voit passer une troupe confuse de soldats de toutes armes, accablés de chaleur et de fatigue, marchant sans ordre et sans tenue sur les routes de la retraite. Or, il lit,

sur les uniformes, les numéros des régimens dont il venait prendre le commandement. L'émotion lui serrait la gorge ; il se demandait et il demandait autour de lui comment il ramènerait ces troupes au combat. A ce moment précis, un ordre arrive ; ce sont les extraits de l'Instruction générale du 25 qui lui sont communiqués pour son instruction particulière. A peine a-t-il jeté les yeux sur le document officiel que la lumière et l'espoir renaissent en lui : il se met à la besogne et retrouve, parmi le désordre apparent, l'ordre réel qui subsistait et n'attendait que d'être rappelé à lui-même : « Nous reprîmes confiance, a-t-il dit, parce que nous nous sentîmes commandés. »

INSTRUCTION GÉNÉRALE DU 25 AOUT
DÉBUT DE LA MANŒUVRE DE LA MARNE

Pour aider à la lecture de cet important document, je crois devoir dire, d'abord, qu'il présente la conception et le plan d'une deuxième bataille *générale* devant avoir lieu non plus au delà, mais en deçà de la frontière française, approximativement le 2 septembre. C'est l'application de la vigoureuse conception qui s'est fixée, dès la première heure, dans l'esprit du général en chef : « La 5e armée a pour mission de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront l'ennemi. »

LE COMMANDANT EN CHEF AUX COMMANDANS D'ARMÉE

Au Grand Quartier Général
le 25 août 1914, 22 heures.

1° *La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche, par la jonction des 4e et 5e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est,* UNE MASSE CAPABLE DE REPRENDRE L'OFFENSIVE *pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi.*

(Ce premier paragraphe expose toute la pensée de la nouvelle manœuvre. Le dessin est d'une pureté parfaite. L'opération offensive qui a échoué en Belgique est reprise, en arrière, avec une méthode plus forte et une ligne plus correcte.

On trace sur le sol, qui, malheureusement, est maintenant le sol de la France, une figure en forme d'angle ouvert, s'appuyant d'une part sur la mer et d'autre part sur Verdun, le sommet de cet angle étant La Fère-Laon ; dans la région ainsi délimitée on laissera l'ennemi s'engager en direction de Paris, de façon à l'entourer et à l'enserrer à l'heure opportune par les deux côtés du dispositif. Mais c'est le côté gauche qui accomplira la manœuvre principale par une attaque de flanc, prolongée au Nord par une tentative d'enveloppement. Supposez une première « bataille de la Marne », qui lutterait pour sauver le massif de Saint-Gobain au lieu de le laisser à l'ennemi.

La date et les conditions prochaines de la bataille résultent de ces mots : « par des forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est. » Ils indiquent le travail d'équilibre qui s'accomplit dans la pensée du chef. Cet extraordinaire « roquage » qui — du moment où la Trouée de Charmes est barrée — fait passer les troupes de l'Est à l'Ouest en présence de l'ennemi, va tromper celui-ci sur les emplacemens exacts de nos armées et causer chez lui une surprise inverse de celle qu'il nous a ménagée en Belgique.

Manœuvre à la fois extrêmement simple et extrêmement hardie. Elle consiste à porter le maximum de forces au point où l'on veut obtenir le maximum de résultats. Double avantage : déplacer l'axe de la bataille et, par conséquent, reprendre l'initiative ; surprendre l'ennemi en lui opposant des formations qu'il n'a pas prévues et sur lesquelles il sera mal renseigné. La manœuvre rappelle celle de Frédéric II à Lissa, mais dans les proportions de la guerre moderne. Il faut supposer une confiance vraiment inouïe dans la stratégie des voies ferrées pour poser un tel problème en pleine bataille et surtout pour le résoudre. Les trains vont devenir l'arme principale du grand chef sorti de l'arme du génie (1).

Le temps nécessaire pour exécuter cette manœuvre sans précédent dans l'histoire militaire est calculé exactement, et c'est

(1) Il serait injuste de ne pas mentionner ici les services rendus, notamment dans toutes les questions d'organisation et de chemins de fer, par le général Belin, major général. Ces services sont reconnus par la citation suivante : « Comme major général, a fait preuve des plus remarquables qualités d'intelligence et de caractère et a été pour le Commandant en Chef le plus précieux collaborateur dans la préparation des opérations couronnées par les victoires de la Marne et de l'Yser. »

pourquoi l'Instruction générale indique, comme nous allons le voir, l'éventualité de la bataille pour le 2 septembre.)

2° *Dans son mouvement de repli, chacune des 3e, 4e, 5e armées tiendra compte des mouvemens des armées voisines avec lesquelles elle devra rester en liaison. Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi ou tout au moins la retarder.*

(L'idée maîtresse étant donnée dans le premier paragraphe, l'instruction trace les voies et moyens de l'exécution. D'abord, la retraite en elle-même. Quelle sera-t-elle? Elle doit présenter à l'ennemi une cohésion suffisante, un front assez solide pour lui donner l'impression que ce n'est pas fini et qu'il a encore affaire à forte partie ; pour cela, des contre-attaques, mais jamais à fond et laissant toujours la possibilité de se décrocher, — « courtes et violentes, » — arrêteront la marche de l'ennemi ; car il faut donner au grand mouvement prévu le temps de s'accomplir. Mais ces contre-attaques, ces combats d'arrière-gardes sur des positions choisies, devront d'ores et déjà ménager le sang des troupes; « leur élément principal sera l'artillerie. »)

Maintenant, les détails de l'exécution, armée par armée : le grand plan est si clair que la situation assignée aux armées suffit pour indiquer le rôle réservé à chacune d'elles. Un enfant comprendrait :

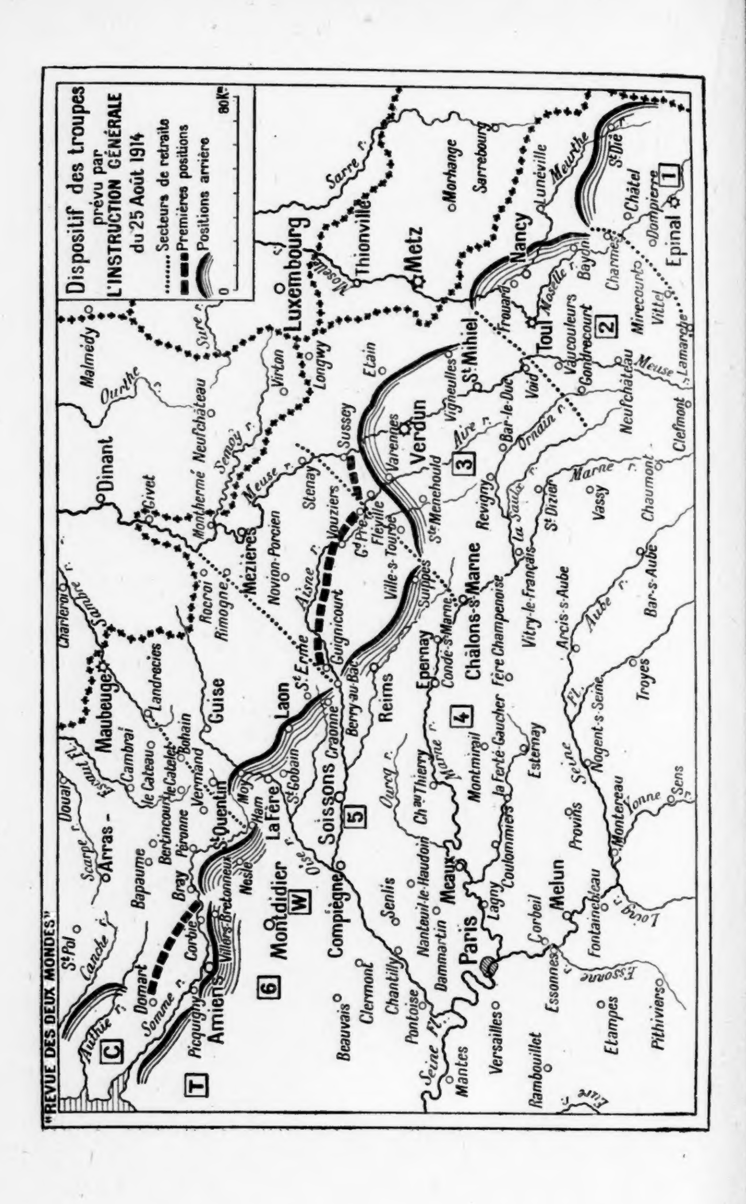
3° LIMITE DES ZONES D'ACTION ENTRE LES DIFFÉRENTES ARMÉES :

Armée W (armée britannique). — Au Nord-Ouest de la ligne : Le Cateau-Vermand et Nesle incluse.

4e et 5e armées. — Entre cette dernière ligne exclue à l'Ouest et la ligne Stenay-Grandpré-Suippes-Condé-sur-Marne à l'Est (incluse).

3e armée, y compris l'armée de Lorraine (c'est-à-dire l'armée que commandait le général Maunoury à Étain). — *Entre la ligne Sassey-Fléville-Ville-sur-Tourbe-Vitry-le-François (incluse) à l'Ouest, et la ligne Vigneulles-Void-Gondrecourt (incluse) à l'Est.*

(Reportez ces lignes sur la carte : elles indiquent la forme


"REVUE DES DEUX MONDES"
Dispositif des troupes
prévu par
L'INSTRUCTION GÉNÉRALE
du 25 Août 1914
Secteurs de retraite
Premières positions
Positions arrière
80 K^m
Malmédy
Ourthe
Dinant
Givet
Charleroi
Sambre r.
Maubeuge
Landrecies
Cambrai
le Cateau
le Catelet
Bohain
Guise
Arras
Douai
Scarpe r.
Bapaume
Bertincourt
Péronne
Vermand
St Quentin
Moy
Ham
Nesle
La Fère
St Gobain
Laon
St Erme
Craonne
Berry au Bac
Reims
Soissons
Compiègne
Montdidier
Villers Bretonneux
Corbie
Bray
Amiens
Picquigny
Domart
Somme r.
Authie r.
Canche r.
St Pol
Beauvais
Clermont
Senlis
Chantilly
Pontoise
Mantes
Versailles
Rambouillet
Paris
Dammartin
Nanteuil-le-Haudoin
Meaux
Lagny
Coulommiers
Corbeil
Melun
Essonnes
Étampes
Pithiviers
Fontainebleau
Montereau
Provins
Nogent-s-Seine
Troyes
Sens
Yonne r.
Loing r.
Seine Fl.
Marne r.
Ourcq r.
Ch^au Thierry
Montmirail
La Ferté-Gaucher
Esternay
Épernay
Condé-s-Marne
Châlons-s-Marne
Fère Champenoise
Vitry-le-François
Arcis-s-Aube
Aube r.
Bar-s-Aube
Chaumont
Vassy
St Dizier
Revigny
St Menehould
Suippes
Ville-s-Tourbe
Fléville
G^d Pré
Vouziers
Aisne r.
Guignicourt
Rethel
Novion-Porcien
Rimogne
Rocroi
Mézières
Monthermé
Neufchâteau
Semoy r.
Meuse r.
Stenay
Sussey
Virton
Longwy
Luxembourg
Thionville
Metz
Sarre r.
Morhange
Sarrebourg
Lunéville
Nancy
Meurthe
St Dié
Châtel
Dompierre
Epinal
Bayon
Charmes
Mirecourt
Vittel
Lamarche
Toul
Frouard
Moselle r.
Vaucouleurs
Gondrecourt
Void
Neufchâteau
Meuse r.
Clefmont
Bar-le-Duc
Ornain r.
Aire r.
Vigneulles
St Mihiel
Verdun
Varennes
Étain
1
2
3
4
5
6
W
C
T

chère au général Joffre : un front sensiblement en ligne droite de La Fère à Vouziers-Verdun ; et, en retour d'angle, sur l'Oise et l'Escaut, une force de manœuvre destinée à prendre l'ennemi de flanc.)

D'ailleurs, voici la manœuvre elle-même : elle éclaire, à son tour, les positions sur le terrain.

4° *A l'extrême-gauche : entre Picquigny et la mer, un barrage sera tenu sur la Somme par les divisions territoriales du Nord ayant comme réserve la 61e et la 62e divisions de réserve.*

(Ces troupes surveillent l'ennemi : on ne leur demande pas autre chose. Il est de toute évidence qu'on les garde pour les circonstances ultérieures, puisqu'on met en arrière les deux élémens les plus robustes, la 61e et la 62e divisions de réserve. Nous allons voir pourquoi on les garde.)

5° *Le corps de cavalerie sur l'Authie, prêt à suivre le mouvement en avant de l'extrême-gauche.*

(Ceci, c'est la manœuvre proprement dite, en un mot, le mouvement. Le corps de cavalerie, comme c'est son rôle, y prendra part, mais seulement quand tout sera prêt ; et c'est pourquoi on le tient en réserve, je dirai presque : on le cache, sur l'Authie.)

6° *En avant d'Amiens, entre Domart-en-Ponthieu et Corbie ou, en arrière de la Somme, entre Picquigny et Villers-Bretonneux,* UN NOUVEAU GROUPEMENT DE FORCES *constitué par des élémens transportés en chemin de fer (7e corps, 4 divisions de réserve et peut-être un autre corps d'armée actif), est groupé du 27 août au 2 septembre.*

Ce groupement sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume.

(Nous tenons la clef de toute la combinaison. Voici donc pourquoi on masse des troupes dans l'attente et un peu loin de l'ennemi jusque derrière l'Authie ; voici donc la raison de cette attente de cinq jours, et de cet échelonnement de nos forces du Nord le long des routes par où descend l'armée allemande ; voici le pourquoi de ces contre-attaques « courtes et violentes » : l'objet de cet ensemble de mesures est d'attirer l'ennemi et de le faire glisser dans le piège. Car cette manœuvre n'est pas sans analogie avec celle de la Trouée de Charmes. Elle vient de la même inspiration classique : une bataille de front s'accompagnant d'une surprise de flanc. Et ce qui est le plus singulier, c'est que, précisément à cause de cette simplicité

classique, les Allemands, pas plus à l'Ouest qu'à l'Est, ne comprendront et ne se méfieront.

Un « groupement nouveau » sera donc constitué, soit en avant d'Amiens, soit, plus au Sud, derrière la Somme, et ce groupement sera l'arme de manœuvre du général Joffre. Il aura pour mission précise de tomber sur le flanc de l'ennemi en marche pour amorcer la grande bataille qui devra être livrée dans cette région, toutes forces réunies.

Or, le groupement ainsi constitué est celui dont le général Maunoury prend le commandement : c'est LA 6e ARMÉE. La manœuvre de flanc qui lui est prescrite dans le Nord est précisément celle qu'elle accomplira, un peu plus tard, sur l'Ourcq.

Remarquez la souplesse de la dernière indication : « l'offensive se fera *soit* sur la ligne Arras-Bapaume » (si l'ennemi s'est engagé plus au Sud) « *soit* sur la ligne Saint-Pol-Arras » (s'il a calé ses forces et s'est consolidé avant de reprendre la marche sur Paris). On ne pouvait croire qu'il serait assez fou pour se précipiter dans la nasse sans laisser le moindre répit à ses troupes : il était sage de prévoir l'éventualité d'une attaque plus au Nord si l'ennemi ne se trouvait pas encore engagé trop loin vers le Sud.

Tout le plan repose, comme on le voit, sur la constitution d'une nouvelle armée de l'Ouest.

Quels élémens composeront cette nouvelle armée ? D'ores et déjà, ils sont énumérés : c'est *le 7e corps*, à savoir celui qui jusqu'ici a opéré à Mulhouse : cette mesure amène forcément la dislocation de l'armée d'Alsace. D'ailleurs, le plan d'offensive par l'Alsace n'est plus applicable : pourquoi s'entêter à garder, dans cette région, de gros effectifs quand des troupes moins nombreuses suffisent? Douloureux sacrifice, certes! Mais les nécessités stratégiques priment tout. Joffre ne voit que le but qu'il s'est proposé pour le bien du pays.

Quatre divisions de réserve : deux d'entre elles viennent, avec le 7e corps, de Belfort et du front d'Alsace.

Les deux autres, nous les connaissons : ce sont celles qui viennent de l'armée de Lorraine, commandée jusqu'au 25 août par le général Maunoury, *la 55e et la 56e divisions de réserve :* celles-là il faut les arracher à leur beau succès d'Étain, dans la Woëvre. Autre sacrifice ! L'armée de Lorraine, ayant mis en fuite l'aile gauche de l'armée du Kronprinz dans les journées du

24 et du 25 août, ne demandait qu'à continuer... Mais, *dans la nuit du 25 au 26*, le général Maunoury reçoit l'ordre de rompre le combat et de se rendre, toutes affaires cessantes, avec son état-major à Montdidier; il est nommé au commandement de la nouvelle armée en formation sur la Somme et qui s'appellera la 6e armée (1)!

Un autre corps actif est désigné également. Il arrivera pour la bataille de l'Ourcq : c'est le 4e corps (général Boëlle).

A peine besoin d'insister : le dessin de la bataille de la Marne est fixé dès lors : le chef et les troupes se rendent sur le terrain.)

Les quatre paragraphes qui suivent sont liés : ils déterminent le rôle des armées qui ont été engagées sur la Sambre et qui, tout en battant en retraite, doivent tenir tête à l'ennemi et se préparer à recevoir la nouvelle armée pour reprendre avec elle l'offensive :

7° *L'armée W (britannique) en arrière de la Somme, de Bray-sur-Somme à Ham, prête à se porter soit vers le Nord sur Bertincourt, soit vers l'Est sur Le Catelet.*

(L'armée britannique sera, comme on le voit, appuyée et encadrée par les 5e et 6e armées. C'est la position qu'elle gardera jusqu'au 5 septembre, époque à laquelle elle se sentira assez reconstituée pour rentrer en ligne.)

8° *La 5e armée aura le gros de ses forces dans la région Vermand-Saint-Quentin-Moy (front offensif)* POUR DÉBOUCHER EN DIRECTION GÉNÉRALE DE BOHAIN; *sa droite tenant la ligne La Fère-Laon-Craonne-Saint-Erme.*

(Ce paragraphe précise le lieu de la future bataille de front qui sera complétée par la manœuvre de flanc prescrite ci-dessus; l'objectif général est Bohain. Elle s'adosse sur une position géographique de la plus haute importance, à savoir : le massif de Laon-Saint-Gobain.

La 5e armée, à peine entamée par la bataille de Charleroi, aura la mission, en s'appuyant sur ce massif, de mener l'offensive droit au Nord, tandis que le « nouveau groupement » rabattra les forces allemandes en marchant dans la direction de l'Est ou du Nord-Est avec objectif général soit Saint-Pol-Arras, soit Arras-Bapaume. Le terrain ainsi choisi présenterait un double avantage : défendre une position qui apparaîtra de plus en plus,

(1) Voir *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, t. V, p. 204.

dans la suite, comme la clef de la guerre et, en empêchant l'ennemi d'y pénétrer, protéger Paris. Car le massif de Saint-Gobain est, comme toute notre histoire le prouve, le boulevard de la capitale.)

Le reste de la bataille se développera, pour ainsi dire, autour de ce gond.

9° *4e armée : en arrière de l'Aisne, sur le front Guignicourt-Vouziers ou, en cas d'impossibilité, sur le front Berry-au-Bac-Reims-Montagne-de-Reims, en se réservant toujours les moyens de prendre l'offensive face au Nord.*

10° *3e armée : appuyant sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould.*

(Ainsi se trouve établi, dans ses lignes définitives, le dispositif en angle ouvert, qui, — à proximité encore de la frontière Nord-Ouest, mais avec la ressource d'un recul nouveau en cas de nécessité absolue, — doit rendre toute son élasticité offensive à l'armée française.

Depuis de longues années, les études du grand état-major ont porté sur cette région de l'Aisne-Coucy-Saint-Gobain. Il n'est pas un des recoins de cette « petite Suisse » qui n'ait été reconnu et fouillé. Chaque année, les chefs qualifiés répétaient, jusqu'à la satiété, la bataille de Craonne ou la bataille de Laon de l'empereur Napoléon, ou bien les batailles qui, pendant l'invasion de 1814, avaient défendu le sol national, soit sur la ligne de l'Aisne, soit sur la ligne de la Marne, soit même sur la ligne de la Seine. L'heure est venue d'appliquer ces leçons.

Deux manœuvres sont laissées à l'initiative des commandemens particuliers, selon l'enchaînement des circonstances : ou la ligne frontale se relèvera jusqu'à Guignicourt-Vouziers-Stenay s'appuyant en arrière sur Verdun, ou bien, l'ennemi ayant pénétré plus avant, elle s'appuiera sur Reims-Montagne-de-Reims-Sainte-Menehould : on voit comme la bataille oscille déjà, dans la pensée du chef, entre l'Aisne et la Marne. Cependant, le 25 août, le commandement français n'a pas encore admis comme inéluctable la seconde hypothèse; il n'a pas encore « réalisé, » dans son esprit, une si cruelle nécessité.)

11° *Toutes les positions indiquées devront être organisées avec le plus grand soin de manière à pouvoir offrir le maximum de résistance à l'ennemi.*

ON PARTIRA DE CETTE SITUATION POUR LE MOUVEMENT OFFENSIF.

(L'offensive, telle est donc la pensée suprême. Le haut commandement le répète avec force avant de conclure.

Une organisation solide des positions d'arrêt est nécessaire pour caler l'armée tandis qu'elle prépare son élan. C'est le ressort qui se ramasse avant de se détendre.

Ce paragraphe résume et confirme l'ensemble de cette belle conception militaire conçue et élaborée en quelques heures, dans l'émotion des instans les plus terribles qu'ait jamais subis peut-être un chef d'armée.)

Cependant, les autres armées, les armées de l'Est, ont aussi un rôle à jouer dans cette vigoureuse reprise. Ce rôle est déterminé en ces termes dans la dépêche initiale du 24 : «... tandis que les autres armées contiendront l'ennemi; » il prend la forme d'un ordre militaire dans les trois paragraphes qui terminent l'Instruction générale :

12° *Les 1re et 2e armées continueront à maintenir les forces ennemies qui leur sont opposées. En cas de repli forcé, elles auront comme zone d'action :*

2e armée : Entre la route Frouard-Toul-Vaucouleurs (inclus) et la route Bayon-Charmes-Mirecourt-Vittel-Clefmont (inclus).

1re armée : Au sud de la route Chatel-Dompaire-Lamarche-Montigny-le-Roi (inclus).

LE GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF,
Signé : JOFFRE.

Pour ampliation,

LE MAJOR GÉNÉRAL,
Signé : BELIN.

(Ces derniers paragraphes comportent un retour vers les armées de l'Est.

Le 25 à vingt-deux heures, on n'est pas encore assuré du succès au seuil de la Trouée de Charmes. Quoi qu'il arrive de ce côté, on prévoit tout, même la défaite, on accepte tout, même le recul, pourvu qu'on tienne. Ce recul, s'il doit se produire, on le détermine dans ses lignes générales, de telle sorte que toutes les armées de la France se rassemblent et fassent bloc,

les armées de l'Est venant caler les armées de l'Ouest pour s'établir, *en dernière extrémité*, l'une, la 2e armée, sur la haute Meuse au sud de Vaucouleurs, l'autre, la 1re armée, venant s'adosser contre le plateau de Langres.

Mais, maintenant, de toutes façons, c'est à l'Ouest que la partie se joue. La bataille qu'il faut gagner pour le salut de la France, c'est celle que prépare l'Instruction générale du 25 août. Elle résultera de la manœuvre qui dispose nos armées en une figure articulée et qui surprendra l'ennemi à la fois par une offensive de front et par une action imprévue des lignes extérieures.)

L'ensemble des mesures et des décisions édictées dans la « Note aux armées » du 24 août et « l'Instruction générale » du 25, l'une d'ordre tactique et l'autre d'ordre stratégique, fait un tout qui se tient solidement.

L'interprétation que nous avons essayé d'en donner en les appliquant simplement à la réalité, suffit pour indiquer leurs caractères : décision, fermeté, lumière, bon sens! Ces deux ordres sont marqués au sceau des qualités françaises; la méthode est purement cartésienne. Une trame forte et robuste, une forme élégante et claire, la belle ordonnance qui préside à la construction et au moindre détail, cette pensée qui éclaire les points les plus mystérieux de la situation présente et qui illumine les perspectives de l'avenir, cette puissance d'intuition qui pénètre et qui crée, je ne sais quelle modération et quelle modestie au moment où il s'agit d'ébranler des masses aussi formidables, tout contribue à élever ces deux pièces, et la seconde surtout, au niveau des plus beaux morceaux de l'art. Si le génie militaire est, comme on l'a dit, l'expression suprême de la civilisation d'un peuple, rien ne prouve mieux la pénétration, la rectitude et l'autorité du génie français.

Résumons en deux mots leur sens profond : la bataille de Charleroi étant perdue et la retraite ayant commencé, cette retraite se transforme, par la volonté du chef, en une manœuvre qui s'achemine vers la bataille de la Marne.

VII. — LA BATAILLE DE CHARLEROI DANS SES RAPPORTS AVEC LA BATAILLE DES FRONTIÈRES.

Nous ne devons pas achever cet exposé succinct, sans essayer d'indiquer dans quelles conditions les combats de la Sambre se rattachent à la première phase de la Bataille des Frontières.

Selon le plan français, cette première phase avait pour objet une offensive générale et combinée de toutes nos armées pour pénétrer, le plus tôt possible, en territoire allemand. L'opération principale, qui débouchait par l'Alsace et la Lorraine, la droite au Rhin, devait être secondée par une manœuvre d'appui à travers les Ardennes. En cas de succès, on s'assurait, dès l'abord, le gage des provinces annexées; on entravait le mouvement des armées allemandes par la Belgique en menaçant leurs derrières; de toutes façons, on protégeait Nancy et on s'opposait à la menace d'enveloppement ennemi par la Trouée de Charmes.

En tant qu'offensive, cette conception a échoué; en tant que défensive, elle a réussi.

Toute l'histoire militaire le prouve, la Lorraine est un mauvais terrain pour une attaque se portant de France en Allemagne. Si le commandement français débouchait par là, c'est qu'il ne pouvait pas faire autrement : résolu qu'il était à ne pas violer la neutralité belge, il n'avait pas d'autre porte d'entrée sur le territoire ennemi.

Les Allemands, grâce à leur préparation formidable, nous repoussèrent à Morhange et à Sarrebourg. Mais ils furent arrêtés, à leur tour, à la Trouée de Charmes, sur la Mortagne et au Grand Couronné. Le résultat stratégique, dans l'Est, fut en quelque sorte « partie nulle ; » ce front se stabilisa promptement.

Quelle est, d'autre part, la conception allemande, en considérant l'ensemble du front occidental? Ouvrir, sur nos frontières, une tenaille immense comportant : 1° une branche gauche menaçant Nancy et la Trouée de Charmes; 2° une branche droite plus puissante et de plus longue portée, traversant la Belgique pour atteindre la mer et se rabattre sur la Marne et la Seine ; 3° une articulation, formée par les armées du Centre et des Ardennes, ayant pour mission d'assener le coup décisif en débouchant sur Verdun. On sait toute l'importance

qui, dans ce plan, est attribuée à la branche de la tenaille qui opère en Belgique. Mais il faut reconnaître que, si elle est la partie la plus solide, c'est elle qui court les plus grands risques. Un succès des armées françaises dans les Ardennes et dans l'Est la scinderait par la base.

Or, voici ce qui se passe entre le 20 et le 25 août. Les armées allemandes de l'Est, victorieuses en Lorraine, sont arrêtées devant la Trouée de Charmes; les armées allemandes refoulent dans les Ardennes les armées françaises, mais sont dans la nécessité de livrer une seconde bataille sur la Meuse; les armées allemandes sont victorieuses dans la région de la Sambre, mais elles ne peuvent pas mener à bien le grand mouvement tournant : malgré la puissance de la droite allemande, elle n'a su ni détruire ni couper, ni envelopper les armées qui lui sont opposées. Son incontestable victoire n'est pas décisive.

Dans ces conditions, et étant donnée la situation de l'armée française et de l'armée allemande, quelles résolutions avaient-elles à prendre l'une et l'autre?

L'armée française luttait désormais pour la défense du territoire. Mais Joffre, en raison du besoin d'équilibre qui était dans sa nature, prenait aussitôt le parti de transporter ses forces de l'Est, dont il n'avait plus le même besoin en Lorraine, pour les opposer aux forces allemandes le menaçant à l'Ouest. Puisque la première épreuve ne répondait pas à ses espérances, *il modifiait son plan comme il modifiait sa tactique* et, avec une souplesse remarquable, il tirait immédiatement de la guerre la leçon qu'elle venait de lui donner si rudement.

Les Allemands devaient-ils agir de même, avaient-ils à persévérer dans la tactique des attaques brusquées et dans la stratégie de la tenaille? Ils avaient réussi : avaient-ils suffisamment réussi?

Nous emprunterons la réponse à un document allemand du plus haut intérêt et que nous avons déjà cité : c'est un voyage d'état-major allemand remontant à 1906, mais corrigé et mis au point en 1911 par de Moltke le jeune, et consacré à l'étude d'une guerre contre la France, comportant à la fois une manœuvre de gauche par la Lorraine et une manœuvre de droite par la Belgique : les conditions offrent donc une très grande analogie avec celles qui se sont produites en août 1914. Or,

l'opinion émise par le rédacteur de ce *Kriegspiel* (sans doute Moltke lui-même) est la suivante : en raison de la difficulté du terrain, les batailles livrées sur la frontière lorraine aboutiront probablement à une sorte de partie nulle. S'il en est ainsi, le critique du *Kriegspiel* exprime l'avis formel que le commandement allemand ne doit pas hésiter à renoncer immédiatement à son offensive par la Belgique, pour ramener ses forces en Lorraine et briser, à tout prix, la résistance française dans cette région. Voici le texte : « Le résultat des opérations dans l'Est n'étant pas décisif, et l'anéantissement de forces ennemies importantes n'étant obtenu d'aucun côté, la possibilité d'y arriver existe pour les Allemands, *d'une seule façon :* une fois *l'offensive française au Sud-Est de Metz reconnue,* — ce qui se produit assez tôt, — il serait très facile d'attaquer cette armée principale en enveloppant *son aile gauche* et de la battre complètement. Mais, pour cela, *il faut renoncer à la conversion excentrique par la Belgique* et concentrer toutes les forces dans la direction du Sud-Ouest (c'est-à-dire de la Lorraine, Sud-Ouest pour l'Allemagne). Il est vrai qu'il est difficile de se débarrasser d'une idée, une fois qu'elle est adoptée, et de jeter par-dessus bord tout un plan d'opérations quand on voit que les prévisions sur lesquelles il était conçu ne se réalisent pas... » Donc, Moltke conseille de renoncer au mouvement tournant par la Belgique, si la manœuvre de la tenaille par l'Est ne réussit pas du premier coup.

La raison de cet avis saute aux yeux. Notre force de l'Est, si elle n'est pas écrasée, est une menace constante pour les communications allemandes. Verdun est, comme nous l'avons dit, une dent enfoncée dans les chairs d'une invasion allemande en Belgique et en France. Un jour ou l'autre, pour réussir, il faudrait arracher cette dent : le plus tôt est le meilleur. Les Allemands se décideront à y revenir un jour, mais ce sera trop tard.

Tel était le sage conseil que de Moltke se donnait à lui-même, comme critique d'un thème de manœuvre. Mais, dans la réalité et quand il fut au fait et au prendre, il ne sut ou ne put le suivre. S'il ne le fit pas, s'il ne renonça pas immédiatement à « la conversion excentrique par la Belgique, » ce n'est pas seulement « parce qu'il est difficile de jeter par-dessus bord tout un plan d'opérations en cours d'exécution, » c'est aussi et

c'est surtout parce que les choses étaient engagées de telle sorte que les armées allemandes, lancées à la poursuite des armées alliées, ne pouvaient plus « se décrocher. »

Ceci nous ramène à la manœuvre française préparant la bataille de Charleroi et à la manœuvre en retraite qui suit la bataille de Charleroi. On voit, maintenant, comment elles s'agencent et se combinent dans le grand drame militaire de la Bataille des Frontières.

Au début, Joffre, soucieux de maintenir intacte sa force de l'Est, autant pour seconder sa propre manœuvre en Alsace et en Lorraine que pour protéger le territoire national, attend jusqu'au 15 août pour apprendre, par les faits, de quel côté débouchera la principale offensive allemande. Dès le 15, l'affaire de Dinant le met en éveil et, quoique le mouvement allemand ait attendu le 19 pour se produire, il renforce son aile gauche et la porte résolument sur la Sambre. Le grand mouvement s'étant produit le 19, il jette ses armées du centre et ses armées de l'Est sur le flanc de l'adversaire. Par suite du retard de certains de ses élémens, sa manœuvre est un peu courte. D'ailleurs, elle se heurte à la prodigieuse préparation allemande. L'ennemi saisit l'initiative et gagne la victoire dans la région de la Sambre.

Cependant, les armées allemandes, happées en pleine marche, sont arrêtées ; elles n'atteignent pas la mer ; elles ne réussissent pas l'enveloppement ; elles sont entraînées dans le couloir où le commandement français les surveille et les escorte jusqu'au jour où il les écrasera par l'intervention des lignes extérieures.

En plus, l'effort de nos armées dans l'Est n'a pas été inutile : la bataille de la Trouée de Charmes a arrêté l'autre branche de la tenaille. Enfin, dans les Ardennes, les deux armées du kronprinz et du duc de Würtemberg, d'abord victorieuses, seront obligées de livrer, les 27 et 28 août, la bataille de la Meuse qui leur enlèvera le principal bénéfice de leur premier succès. Partout les forces allemandes sont contenues et, malgré les apparences, la victoire reste en suspens.

Du côté allemand, trois grandes batailles gagnées ont donné l'illusion d'une réussite complète. Les conceptions de Schlieffen triomphent. Cependant un frottement très sensible altère déjà

le jeu du puissant mécanisme : le mouvement par l'aile gauche est manqué, le centre n'a pas donné tout ce qu'on attendait de lui et, tandis que la branche droite de la tenaille s'avance pour l'encerclement, elle s'agite dans le vide, puisque la branche gauche s'est arrêtée, impuissante, aux approches de la Trouée de Charmes.

Ainsi se réalisent, même dans la victoire, les prévisions de Moltke lui-même et, ajoutons, celles de la plupart des écrivains militaires qui avaient étudié les conséquences probables des nouvelles méthodes allemandes.

L'heure n'est pas venue d'aborder cette étude à la lumière des faits. Cependant, pour que mon jugement ne paraisse pas aventuré, je crois devoir rappeler qu'il n'est pas isolé et que la plupart des écrivains militaires compétens avaient prévu ce qui s'est produit en 1914.

Le général Lanrezac, au cours de l'article *Stratégie* du *Dictionnaire militaire*, envisage les conséquences d'une large manœuvre d'enveloppement conçue d'après les idées ayant cours en Allemagne. Il dit :

La manœuvre stratégique qui mettra en œuvre, de part et d'autre, plusieurs centaines de mille hommes aura-t-elle pour fin une bataille gigantesque à laquelle participeront la grande majorité des troupes actives des deux adversaires, ou bien les forces opposées, en raison même de leur grandeur, se fractionneront-elles en groupes stratégiques distincts? En un mot, la décision sera-t-elle obtenue par une bataille unique, gigantesque, livrée sous l'impulsion immédiate du commandant en chef, ou, au contraire, sera-t-elle la résultante d'une série de batailles partielles livrées par des groupes d'opérations reliés stratégiquement mais non tactiquement? (C'est évidemment vers le premier système qu'à la suite de Schlieffen s'était engagé l'état-major allemand.)

En fait, continue l'écrivain militaire, l'assaillant sera toujours entraîné à étendre beaucoup son front par le désir d'envelopper une des ailes du défenseur; il s'efforcera de réaliser l'enveloppement stratégique qui promet une victoire plus fructueuse, attendu qu'on domine, même avant la bataille, une partie des routes de retraite de l'adversaire et qu'on prépare, en outre, l'enveloppement tactique. L'assaillant s'étendant pour envelopper, le défenseur fera de même pour échapper à l'enveloppement et contraindra, par suite, l'assaillant à s'étendre davantage encore. Mais, à prendre ainsi un front très

étendu, *l'assaillant s'expose à voir ses dispositions ruinées de fond en comble, bouleversées par une contre-attaque adverse énergique...*

Le colonel Repington, qui suit les manœuvres allemandes de 1911, y reconnaît, immédiatement, l'application des idées de Schlieffen et il en fait la critique dans un passage d'une grande objectivité :

Il faut bien avouer que le maréchal von der Goltz (qui commandait) nous stupéfia en étendant aussi démesurément qu'il le fit le front de son armée. On s'étonnait déjà de voir sa division de couverture dispersée sur une ligne de 35 à 45 kilomètres; mais on fut plus surpris encore lorsque l'armée bleue, composée de deux corps d'armée et d'une division de cavalerie, accepta la bataille sur un front de 40 kilomètres et *essaya d'envelopper à la fois les deux ailes d'un ennemi presque d'égale force.* Heureusement pour von der Goltz, il ne se trouvait pas de Napoléon en face de lui... Sur la frontière française, longue de 250 kilomètres seulement, on ne pourrait déployer que six corps d'armée. On revient alors à ce dilemme : ou la tactique (Repington prend ce mot dans son sens le plus large) employée aux manœuvres ne sera pas appliquée dans une guerre contre la France, ou le front de déploiement des armées allemandes *empiétera sur le territoire des neutres.*

On voit que les idées de Schlieffen étaient du domaine courant avant la guerre par suite de l'application qu'en faisait, d'ores et déjà, dans les manœuvres, le commandement allemand.

Mais il devient également évident que l'on connaissait aussi le défaut de la cuirasse et que les esprits avertis avaient prévu la parade.

Le capitaine Sorb écrit :

Les régions d'attaque les plus probables sont, pour les Allemands, celle qui s'étend au nord de Verdun et celle qui, simultanément, se développe entre Toul et Épinal. Au nord de Verdun, *ils tenteront* un mouvement enveloppant auquel ils n'ont renoncé en aucune manière; entre Toul et Épinal, *ils prépareront* une attaque destinée à rompre notre front.

L'attaque d'aile sera, comme par le passé, montée d'avance. Même, on en augmentera l'envergure de manière à agir vite en escomptant certains facteurs moraux... Comme la place de Verdun augmente, dans des proportions considérables, la capacité de résis-

tance de l'aile gauche française, en lui procurant un point d'appui de premier ordre, on tournera cet obstacle en faisant passer au Nord (c'est-à-dire par la Belgique) et tout à fait en dehors du rayon d'action du camp retranché, la masse de manœuvre précédée d'une force importante de cavaliers.

Si l'opération réussit, la victoire complète et la désorganisation de l'ennemi en seront les conséquences... Et si les deux attaques réussissent simultanément, on obtiendra un véritable encerclement de l'adversaire qui subira, de ce fait, un désastre total...

Mais *il faut penser tout de suite à la défectuosité du système; on va courir deux lièvres à la fois; on va étendre le front; on a, en quelque sorte, deux idées préconçues au lieu d'une seule.* La théorie de Bernhardi (c'est-à-dire du mouvement tournant par une seule aile) semble plus nette, moins dangereuse dans sa brutale simplicité...

Voilà des jugemens clairs et marqués au coin du bon sens. Confirmés par l'appréciation de de Moltke lui-même, ils jugent préventivement la conception *géniale* dont la révélation avait poussé l'empereur Guillaume à déclarer la guerre et à commencer par l'attentat contre la Belgique. Ces critiques ont prévu les faits; les faits s'y sont exactement conformés. Les conceptions de Schlieffen, par leur immense envergure, ont permis à l'adversaire de s'échapper et aboutiront fatalement à une « contre-attaque » qui sera la bataille de la Marne.

Joffre la décide et la prépare dès le 25 août.

La première partie de la Bataille des Frontières, si elle a ruiné son plan offensif, lui a révélé celui de l'ennemi. Il ne s'entête pas à raccommoder son propre système; il prend ses dispositions pour tirer parti des défectuosités de l'autre. L'ennemi avait tous les avantages : préparation, armement, initiative, surprise. Joffre les lui arrache par ses nouvelles instructions tactiques et stratégiques, dictées en pleine bataille. Schlieffen avait dit : « Une manœuvre d'enveloppement et d'écrasement est nécessaire pour en finir d'un seul coup et afin d'éviter la guerre d'épuisement. » Bernhardi avait dit : « Les armées modernes trouveront leur tombeau dans les tranchées. » Or, Joffre a échappé à la destruction soudaine; et, après avoir battu les armées allemandes, il les jettera dans les tranchées. En un mot, il prend l'avantage sur l'ennemi par une sage exploitation des fautes de celui-ci. Une fois sur le terrain, l'intelligence française, le caractère français, montrent ce qu'ils sont.

Deux méthodes sont en présence. Le commandement allemand se complaît dans les magnifiques hypothèses; le commandement français s'attache aux réalités. Le commandement allemand prétend briser toutes les résistances, même celles de la nature, de la morale, de la raison; le commandement français prend son point d'appui sur la droiture, le bon sens, l'expérience. Le commandement allemand voit grand; le commandement français voit juste.

Ainsi s'opposent, dès les premiers engagemens de la grande guerre, dès le premier acte de la Bataille des Frontières, deux natures d'esprit, deux tempéramens, deux races. Chez l'Allemand, l'imagination énorme, emphatique et dépouillée de scrupules; chez le Français, la pondération mesurée et réglée, se surveillant et se corrigeant elle-même. Deux hommes représentent les deux types : l'empereur Guillaume et le général Joffre.

Que Guillaume se réjouisse! La bataille de Charleroi lui livre la Belgique et lui ouvre les portes de la France. Mais qu'il prenne garde! elle lui assure l'inimitié implacable de l'Angleterre et ameutera contre lui la haine et le mépris de l'univers. La Bataille de Charleroi recueille les fruits d'une longue préparation et d'une atroce perfidie; cette fortune est assurée aux armes allemandes dès le 25 août. Mais elles trouvent, dans cette même journée, leur borne; car, dès le 25 août, Joffre a dicté la double et admirable instruction qui prépare le « rétablissement » des armées françaises et le retour de la fortune dans le camp où l'honneur et la sagesse se sont réfugiés.

Ainsi se dégage, dès la première heure, la philosophie de la guerre, la philosophie de toutes les guerres et de toutes les actions humaines. La force matérielle n'obtient que des succès éphémères; ils s'épuisent comme elle. Seules les forces morales ont l'âme et le souffle : elles ont l'haleine longue et la vie dure. L'Allemagne est victorieuse, — mais sa défaite prochaine est incluse dans sa victoire : tel est le résultat et telle est la leçon de la « Bataille de Charleroi. »

G. Hanotaux.

LA BELLE FRANCE

PORTRAITS DE CHEZ NOUS

Nous avons tous le souvenir de certains panoramas montagneux particulièrement exaltans par la multitude de leurs cimes, comme de certaines nuits plus éblouissantes que les autres par le fourmillement de leurs étoiles. C'est un peu une vision de cette sorte que nous donnent, depuis trois ans, les citations à l'Ordre de l'Armée. C'est comme un firmament de gloire et un panorama d'héroïsme, et rien n'y est plus caractéristique que l'infinie diversité des grades, des rangs, des âges et des qualités sociales. Le grand chef et le petit soldat, l'homme du peuple et l'homme du monde, le prêtre et l'instituteur, la religieuse et l'infirmière, le savant et l'illettré, le noble et le paysan, l'artiste et l'ouvrier, le vieux qui est déjà presque un vieillard et le jeune homme qui est encore presque un enfant, s'y mêlent dans une immense communion. Rien aussi n'émeut et ne force l'admiration comme les miracles d'audace, de grandeur ou de sacrifice, de tous les exploits cités, ou comme leur sublime monotonie. C'est le trompette blessé qui sonne sous la mitraille jusqu'à ce qu'elle lui arrache le bras, le général qui tombe en allant encourager la troupe dans la fournaise ou qui continue à dicter ses ordres en apprenant la mort de son fils, le sergent qui abat à lui seul toute une petite troupe de uhlans, le colonel qui va chercher de ses mains les mitrailleuses abandonnées par ses hommes, le soldat qui reste en observation dans

un arbre jusqu'à ce qu'il soit trop criblé de balles pour pouvoir continuer à s'y cramponner, le cavalier tout couvert de blessures et qui livre encore des combats singuliers aux cavaliers ennemis à sa poursuite! Tous ces blessés, officiers ou soldats, qui oublient ainsi que leur sang coule tant qu'ils en ont encore à perdre, sont l'ordinaire et comme la banalité dans cette sublime multitude. Des milliers d'images et de récits ont popularisé le cri fameux : *Debout les morts!* Inoubliable cri de légende qui paraît être sorti de milliers de bouches pour se répercuter, d'un bout de la guerre à l'autre, dans les milliers de cœurs qu'il fait battre!

Je n'ai nullement l'intention de choisir entre tant de héros, ni surtout de les classer et de leur assigner des rangs, mais simplement de présenter quelques-unes des figures qu'il m'a été plus spécialement possible d'étudier, et qui m'ont paru en résumer d'autres par la physionomie de leur vaillance ou de leurs milieux. C'est la belle France et la France immortelle, la France héroïque, la vraie et la bonne France, qui passe dans ces légions de preux et de martyrs dont la vision nous exalte, et c'est un peu d'elle que j'essaie de montrer dans la vie et la mort de quelques-uns d'entre eux!

LE COMTE DE PELLEPORT

Dans les premiers jours du mois d'août 1914, il y avait à Autun, à la 8e compagnie du 29e régiment d'infanterie, un soldat de seconde classe dont la popularité était l'événement de la ville. En même temps que simple fantassin dans sa compagnie, il était aussi, il est vrai, l'un des hommes les plus considérables de la région. Grand propriétaire en Nivernais, apparenté aux plus nobles familles du pays et porteur lui-même d'un beau nom, sa candidature à la Chambre, comme candidat conservateur et catholique, avait déjà révolutionné, une quinzaine d'années plus tôt, l'arrondissement de Château-Chinon, et sa personne elle-même ne pouvait guère passer inaperçue. Il avait une de ces figures de race, à la fois affinées et énergiques, qui attireront toujours l'attention, et au caractère aristocratique de laquelle ajoutait encore une imposante barbe blanche, comme celle d'un personnage de Rembrandt. C'était le comte de Pelleport. Il avait cinquante-neuf ans.

Wladimir de la Fite, marquis de Pelleport, plus habituellement appelé comte de Pelleport, restera comme l'une des figures les plus symboliquement héroïques de cette extraordinaire époque. Il conservait avec piété, après les avoir recherchées en fidèle de sa famille autant qu'en érudit, les preuves authentiques de sa noblesse, et la maison de la Fite de Pelleport, de vieille chevalerie de Guyenne, avait toujours été, pendant plus de sept cents ans, exclusivement et passionnément militaire. Arnaud-Guillaume de la Fite se croisait dès le milieu du XIIe siècle, Raymond de la Fite en 1198, et Bernard de la Fite en 1213. Des nombreuses branches formées par cette maison de la Fite, celle de Pelleport avait seule survécu. Tirant son nom de la terre de Pelleport restée pendant sept siècles entre ses mains, elle avait été, durant presque tout le XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe, propriétaire de deux régimens, Pelleport-infanterie et Pelleport-cavalerie. Devenu plus tard le 5e cuirassiers, Pelleport-cavalerie avait été presque entièrement détruit en Espagne sous Louis XIV, et le marquis de Pelleport du temps, lieutenant général des armées du Roi, s'était à peu près ruiné à le reconstituer. Mais les Pelleport n'en étaient pas moins toujours restés soldats dans le sang et, à plus d'un siècle de là, le petit-fils du lieutenant général, Louis-Joseph de la Fite de Pelleport, ancien lieutenant au régiment d'Artois, avait encore servi sous Napoléon, après avoir émigré. Fait prisonnier par les Russes au siège de Dantzig, puis interné en Courlande, il s'y était marié, y était mort, et son fils Wladimir de Pelleport était alors rentré en France, pour s'y engager dans les lanciers, qu'il quittait à la fin de son engagement. Il devait être le père du vieux soldat à barbe blanche dont la présence à Autun, au début de ce tragique mois d'août 1914, causait une si profonde émotion, et sous la simple capote duquel revivaient, à ce moment de réveil et d'exaltation, sept cents ans de noblesse militaire.

Descendant de cette lignée illustre mais dont les derniers représentans, dispersés et ruinés par la Révolution, avaient connu tous les revers, le comte de Pelleport, une quarantaine d'années auparavant, était entré dans le monde par la porte douloureuse. Fort lettré, mais pauvre, son père, après son passage aux lanciers, avait suivi la carrière littéraire à laquelle l'appelait un sérieux talent d'écrivain, et toute son

existence, dans les lettres comme dans l'armée, n'avait guère été qu'une lutte des plus dures contre les difficultés de la vie. Il mourait en 1870, et son fils, âgé seulement alors de treize ans, rappelait lui-même plus tard ces mélancoliques et chères années de son enfance dans une lettre admirable de culte filial pour la mémoire malheureuse mais aimée et vénérée de ses parens. Sa mère était Écossaise et, profondément tendre, avait en même temps une virilité et une élévation de sentimens dignes des héroïnes des vieilles ballades celtiques. Il faisait ses études au lycée de Versailles, et son père, les jours de congé, l'emmenait faire de grandes promenades dans les bois, lui apprenant à en admirer la beauté, et lui parlant de la nature, de Dieu, d'honneur, de gloire, de mille choses grandioses ou sublimes. Jamais l'enfant n'avait oublié ces leçons, données avec cette tendresse, par ce père malheureux, dans le cadre de ces forêts. Elles lui étaient pour toujours restées dans le cœur, et n'avaient pas peu contribué à faire de lui l'homme chevaleresque et religieux qu'il devait être, fier de sa race, comprenant la beauté du travail et du sacrifice, et n'hésitant jamais devant ce qu'ordonnait le devoir ou ce que lui imposait son nom. Resté seul à treize ans avec sa mère, et sans fortune, il s'adaptait tout de suite à sa position, travaillait, et, reçu dans un bon rang à l'École centrale, partait à dix-neuf ans pour l'Égypte, où il allait remplir un emploi d'ingénieur et devait bientôt trouver une fortune inespérée.

D'une intelligence et d'une information remarquablement appropriées à son poste, et parlant toutes les langues, y compris l'arabe, il devenait très vite ingénieur en chef des domaines de l'État égyptien et, pendant plus de dix ans, occupait là-bas, en cette qualité, une situation des plus hautes. Tous les personnages de marque, diplomates ou militaires, résidant alors au Caire, savaient de quelle autorité y jouissait M. de la Fite. Car il n'avait encore voulu s'appeler que M. de la Fite, ne se regardant toujours que comme un cadet gagnant sa vie, et ne se considérant pas comme suffisamment autorisé à porter son titre. Puis, en 1887, pendant un de ses congés passés en France, il avait épousé Mlle de Ruffi de Pontevès Gévaudan, fille du colonel de Pontevès, et quitté l'Égypte quatre ans après, pour venir s'installer dans le pays de sa femme, en Nivernais, au château de Champlevrier. Vivant alors dans ses domaines, et

désormais indépendant, il n'avait plus aperçu d'objections à s'appeler le comte de Pelleport, et c'était là que, vingt-quatre ans plus tard, la guerre de 1914 le retrouvait père et grand-père, ayant un fils officier d'avenir et déjà marié, une fille mariée également, et deux jeunes filles. Fier de ses enfans, aimé d'eux, résidant toute l'année dans son château, et heureux de sa vie rurale, il n'y connaissait toujours pour guides, à la veille de ses soixante ans, que le devoir et l'honneur du nom !

A proximité de Chiddes, petit bourg de l'arrondissement de Château-Chinon, Champlevrier est un ancien castel féodal entouré d'ombrages et de pièces d'eau et, le soir du 1er août, M. et Mme de Pelleport s'y disposaient à aller dîner chez des parens avec leur fille aînée, Mme de Quérézieux, en ce moment chez eux, et leurs deux jeunes filles, quand ils entendaient sonner le tocsin. Il était six heures, la journée avait été très chaude, toutes les fenêtres étaient ouvertes, et les tintemens, venus d'abord de l'église neuve du village, puis du vieux clocher où l'on ne sonnait pourtant plus depuis des années, semblaient même encore arriver d'autres églises plus lointaines. Les nouvelles, toute la semaine, avaient été si alarmantes, et toutes ces sonneries étaient si étranges, qu'on pouvait se demander si elles n'annonçaient pas la guerre, mais M. de Pelleport ne voulait pas y croire, et disait à sa femme et à ses filles :

— L'omnibus est attelé, et nous ne pouvons plus attendre... Partez... Je vous rejoindrai en route... Je vais aller savoir pourquoi on sonne...

Mme de Pelleport recommandait alors au cocher d'aller au pas, pour donner le temps à son mari de revenir, mais on était à peine à mi-chemin de l'avenue qu'il reparaissait en hâte à l'autre bout, faisait signe à l'omnibus d'arrêter, et disait en arrivant :

— Eh bien! c'est la guerre... Nous ne sortirons pas... On va rentrer à la maison...

En même temps, il prenait les chevaux par la bride, et leur faisait faire lui-même demi-tour pour les reconduire au château.

M. de Pelleport n'avait jamais caché son intention de partir, en cas de guerre, et ses idées, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, avaient toujours été très arrêtées. Il estimait que, dans certaines grandes circonstances, les hommes de sa condition

ne faisaient pas leur devoir lorsqu'ils ne faisaient pas davantage, et annonçait, le soir même, à Mme de Pelleport, qu'il irait, dès le lendemain, s'engager à Autun. Elle essayait alors, tout en admirant sa résolution, de lui rappeler qu'il n'était pas bien portant et qu'elle allait être bien seule pour administrer leurs propriétés, mais il ne se rendait pas à ces raisons, et lui répondait simplement :

— C'est vrai, mais nous devons donner l'exemple... Les gens de notre rang ont des obligations qui ne sont pas celles de tout le monde, et je dois partir... J'irai dès demain à Autun...

Le lendemain, les trains chargés de soldats ne prenaient plus de voyageurs, mais cette difficulté ne l'arrêtait pas. Il empruntait l'automobile d'un ami, revenait le même jour avec son engagement au 29e d'infanterie, et rapportait en même temps tout ce qu'il fallait pour s'équiper. Il était de retour à quatre heures, et sa fille aînée, Mme de Quérézieux, en l'apercevant de loin à côté du chauffeur, disait tout de suite à sa mère :

— Papa a réussi, vois comme il a l'air heureux!

En effet, il rayonnait, et commençait immédiatement ses préparatifs de départ. C'était un dimanche, il devait rejoindre son régiment le surlendemain, et de bonne heure, le lundi, il assistait d'abord à la messe en uniforme avec sa famille, communiait, employait sa journée à mettre ses affaires en ordre, passait une dernière soirée au milieu des siens, et le mardi, dès le matin, faisait ses adieux à tous. Il embrassait sa femme et ses filles, les chargeait d'embrasser pour lui sa belle-fille et son petit-fils, et serrait la main à ses domestiques. Puis, très calme, silencieux, pendant que chacun évitait également de parler pour ne pas laisser éclater son émotion, il montait dans l'auto qui l'emportait.

Dans le pays et les environs, il n'était bruit, cependant, que de son engagement, et son arrivée à Autun, où chacun l'avait tout de suite reconnu, provoquait l'enthousiasme général. Il écrivait chaque jour à sa femme et à ses filles, « à ses chéries, » comme il aime à les appeler dans ses lettres, et n'y revient pas de surprise à toutes les ovations dont il est l'objet. D'abord, il se rendait à la tannerie dont on avait fait la caserne, et ne rencontrait déjà partout que des chapeaux et des mains qui s'agitaient en son honneur. Ensuite, il allait déjeuner à l'hôtel de la Poste, et tous les officiers, dans les cafés, se levaient sur son passage ne

faisant le salut militaire. A l'hôtel même, il venait à peine de prendre sa place que son colonel et tout l'état-major entraient s'installer à la table près de la sienne, et le fêtaient aussi de toutes les manières. Son repas terminé, il allait prendre le café dans un autre établissement, mais retombait, là encore, au milieu de jeunes officiers qui venaient tous défiler devant lui en touchant respectueusement leur képi et en demandant à lui serrer la main. Il écrivait alors à Mme de Pelleport qu'il était « honteux » mais heureux, car il sentait qu'il « faisait du bien, » et le sentait surtout à la caserne où il voyait de jeunes soldats le regarder furtivement « avec des larmes dans les yeux... » Enfin, il avait passé sa première nuit à la tannerie, couché sur la paille avec la troupe, et s'était levé à trois heures et demie du matin, pour assister à la messe à la cathédrale. Il y avait là plus de six cents soldats, tout le corps d'officiers, colonel en tête, et une communion générale couronnait la cérémonie. Puis, toute la matinée, partout où il se montrait, les manifestations recommençaient encore, et l'une d'elles, dans l'après-midi, les dépassait toutes. Sa compagnie avait été désignée pour aller chercher le drapeau chez le colonel, et il défilait au premier rang, sac au dos et fusil sur l'épaule, quand un grand gaillard de civil s'était tout à coup élancé vers lui et l'avait embrassé à l'étouffer, en tâchant de le faire sortir du peloton, pour le présenter à la foule qui éclatait en acclamations.

Vingt-quatre heures plus tard, le 29e était en route pour le front, et M. de Pelleport, dès la première étape, télégraphiait à sa femme : « Santé excellente, moral général et particulier parfait. » Le lendemain, d'un autre village où il disposait d'un peu plus de temps et de papier, il lui écrivait que le cuisinier de la compagnie pouvait faire concurrence à leur cuisinière de Champlevrier, tant la nourriture était bonne ! On marchait cependant à marches forcées, par une température torride, et beaucoup d'hommes tombaient de chaleur ou d'épuisement, mais il résistait et supportait toutes les fatigues avec une endurance merveilleuse. A peine avait-on le temps, aux haltes, de faire et de boire le café, ou de se baigner et de nettoyer son linge quand on était près d'une rivière. Un coup de sifflet, brusquement, ordonnait le rassemblement, et il fallait repartir à la seconde, renverser les gamelles, ramasser sa chemise et son caleçon tout trempés. Mais M. de Pelleport ne s'en plaignait pas, sa bonne

humeur n'en était pas altérée, et toutes ces alertes l'amusaient. Il voyait sans le moindre chagrin le café s'en aller au vent, et se rhabillait gaiement, malgré ses cinquante-neuf ans et sa barbe blanche, avec ses effets mouillés. A l'occasion, pourtant, il n'échappait pas sans plaisir à la promiscuité du bivouac, et rendait grâces à la Providence lorsqu'elle lui procurait un lit. Un soir, il en trouvait un chez une vieille demoiselle et lui en gardait une profonde reconnaissance. Un autre soir, c'était au presbytère d'un village, et le bon curé, le lendemain matin, lui remplissait même sa gourde, au moment du départ, « d'une exquise eau-de-vie de poires sauvages, » dont il ne peut s'empêcher de parler dans une lettre à sa famille.

Mais on entrait bientôt en Meurthe-et-Moselle, et le 12 août, à Fontenoy-la-Joute, où la division s'était arrêtée, le général, en voyant passer le soldat Pelleport, lui faisait signe d'approcher pour le féliciter, le faisait rester à côté de lui pendant la lecture d'une proclamation pour laquelle on venait de battre le rappel, et disait ensuite au colonel :

— Colonel, aussitôt après le premier combat, vous nommerez Pelleport premier soldat... C'est le premier grade, et le plus beau!

Puis, il lui touchait la poitrine :

— Et après, ce sera la croix!

Le surlendemain, on avait franchi la frontière, le canon tonnait, et à Douesvres, vers midi, en débouchant devant un bois, la 8e compagnie était reçue par une grêle de balles.

— En avant! criait M. de Pelleport sous la fusillade, en voyant tomber raide mort son voisin de gauche, le premier tireur de la section.

Et il se précipitait à l'attaque, suivi par toute la compagnie.

Les Allemands prenaient la fuite, on les poursuivait jusqu'au village, et M. de Pelleport, toujours en avant, sous les balles qui continuaient à pleuvoir, arrivait le premier avec son capitaine sur le mur crénelé du cimetière. Il n'avait même pas ralenti son élan, et revenait seulement ensuite sur ses pas, pour panser un homme tombé par terre et qu'il entendait se plaindre derrière lui... Le soir, il était nommé premier soldat!

« Je t'écris de chez le maire de Richeval, annonçait-il le jour suivant à Mme de Pelleport... Nous avons passé la frontière

hier soir à dix-sept heures, et arraché le poteau aux couleurs allemandes. Il pleuvait à torrens, j'ai cherché à t'envoyer un télégramme pour souhaiter la fête à toutes nos chéries... Impossible!... J'ai reçu le baptême du feu, et je crois m'être conduit en vrai Pelleport... On commande sac au dos, au revoir. » Et, d'Aspach : « Quelle joie pour moi, ce matin! j'ai reçu trois lettres de toi et un billet de Guillemette. Je suis si heureux de vous savoir tous bien portans!... Un régiment allemand entier s'est rendu, le 109e, colonel en tête. Nous avons pris dix-neuf camions automobiles superbes, une auto de luxe avec quatre officiers allemands... Nous marchons sans arrêt, absolument comme les anciennes légions de César... »

Le lendemain, à Sarrebourg, on se battait encore, mais on n'y retrouvait plus la même chance. Des bataillons entiers y succombaient, et c'était seulement cinq jours après le combat que le premier soldat Pelleport pouvait écrire à sa femme : « *25 août 1914, 10 heures du matin.* — J'ai été blessé à la cuisse droite, le 20... J'ai été ramassé par les Allemands qui me traitent bien... je suis à Saaraltrof... Embrasse Poucette, Zizi, Lili, Gaston, Loulou, Pierre et Guillemette... » Puis, le même jour encore : « *25 août, Saaraltrof, 1914, je crois 13 heures.* — Je t'ai écrit deux cartes postales ce matin. Je te disais que j'avais été blessé le jeudi, à la deuxième journée de la bataille de Sarrebourg... Vers midi et demi, notre compagnie, la 8e, avait été désignée avec la 7e pour aller remplacer notre troisième bataillon qui avait dû reculer, écrasé par l'artillerie ennemie. Nous sommes partis vers vingt-trois heures et nous nous sommes glissés en silence, malgré les projecteurs allemands, tout à fait en première ligne, le long des bords de la Sarre. Nous avons assisté là au feu le plus infernal qui se puisse concevoir, de cinq heures du matin à midi. Nous n'avons pas perdu un homme, nous étions trop près des Allemands, et nous aurions pu tenir encore lorsque notre capitaine a commandé baïonnette au canon pour charger. La compagnie n'a pu rien faire. Je suis tombé aussitôt, une balle ayant pénétré, avec une force terrible, dans le haut de la cuisse... Heureusement, elle est sortie, et j'espère qu'elle n'a rien laissé dans la plaie, qui est longue... »

Cette dernière lettre n'avait pas été achevée, et l'héroïque blessé s'y trompait sur sa blessure, causée non par une balle,

mais par un éclat d'obus, et qui était mortelle. De l'ambulance où ils l'avaient d'abord recueilli, les Allemands le transportaient à l'hôpital d'Heilbronn, il y expirait en arrivant, et on avait alors retrouvé la lettre sur lui...

Dans les premiers jours de mars 1915, la comtesse de Pelleport recevait la communication officielle suivante :

... ARMÉE
.. CORPS D'ARMÉE
... DIVISION
... BRIGADE
29e RÉGIMENT D'INFANTERIE
—
N° 330
—

LIEUTENANT-COLONEL P...,
Commandant le 29e régiment d'infanterie.

4 mars 1915.

« Madame la comtesse de Pelleport,

« *J'ai l'honneur de vous faire parvenir une citation à l'ordre de l'armée du soldat de Pelleport.*

« *Le 29e régiment tout entier applaudit de grand cœur à cette citation si hautement méritée.*

« *Le comte de Pelleport s'est noblement conduit pour la plus grande gloire de son nom et pour l'honneur de sa maison.*

« *Signé :* P... »

Et on lisait, en effet, à l'*Officiel :*

DE PELLEPORT (Wladimir), *soldat de première classe au 29e régiment d'infanterie. — A donné le plus bel exemple de patriotisme en s'engageant à cinquante-neuf ans pour la durée de la guerre; a pris part à toutes les opérations du début de la campagne, faisant l'admiration du régiment par son endurance, son entrain et la beauté de son caractère; le 20 août, à Sarrebourg, s'est précipité à l'assaut en tête de sa compagnie, a eu la cuisse fracassée par un éclat d'obus. Est mort au champ d'honneur.*

ROQUES.

A sept mois de là, en septembre suivant, après plus d'une année d'héroïques services, et proposé lui-même par ses chefs pour la croix de la Légion d'honneur, le fils du comte de Pelle-

port, le jeune lieutenant de Pelleport, obtenait quelques jours de permission, et venait les passer à Champlevrier, où il savait retrouver les siens. On devine la profondeur de son émotion en revoyant, après si longtemps, dans son cadre d'eaux et d'ombrages, le vieux castel paternel. Mais il la ressentait encore plus violente en entrant dans le bureau même de son père, et là, son cœur débordait. Car tout parlait trop haut du héros au milieu de toutes ces choses où il avait si longtemps vécu, ou qui rappelaient si douloureusement sa mémoire, depuis les papiers et les livres si souvent feuilletés par ses mains et les glorieuses archives de famille où dormaient, comme dans un trésor, sept cents ans de sacrifice à la patrie, jusqu'à son grand portrait en soldat d'où son regard vous suivait toujours, et où il semblait toujours vivre!

UN PETIT LIBRAIRE PARISIEN

Un matin de novembre 1915, les élèves du lycée Carnot, habitués à venir faire leurs achats de plumes et de cahiers à la petite librairie-papeterie voisine du collège, la trouvaient fermée pour cause de décès. Le libraire, M. Munier, était mort pendant la nuit, et une lettre encadrée de noir l'annonçait à la clientèle, sur les volets de la boutique. Décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, engagé volontaire au 104e d'infanterie et gravement blessé en Champagne, il venait de succomber à ses blessures, et son histoire aurait pu s'ajouter à celles des héros classiques cités dans les manuels qu'il vendait à sa clientèle d'écoliers.

Quarante et un ans auparavant, le jeune Munier, âgé alors de douze ans, était entré comme apprenti à l'imprimerie Chaix. Puis, obligé de passer par le régiment, et déjà cocardier dans l'âme, il partait comme volontaire pour le Tonkin, d'où il revenait, au bout de six ans, médaillé militaire et sergent-major. Il n'eût pas fallu grand'chose pour le retenir alors dans l'armée, mais il n'aimait pas qu'elle. Il avait laissé une fiancée en France, et l'amour parlait plus haut chez lui que l'amour des armes. Il se mariait, une sœur de sa femme se mariait aussi le même jour, et les deux mariages se célébraient ensemble. Un même repas réunissait, le soir, les deux noces dans un restaurant du boulevard de la Chapelle et, le dîner fini, le bal

allait commencer, lorsque le patron de l'établissement se précipitait dans la salle en prévenant que le plafond n'était pas solide et que les danses étaient interdites. On n'en avait ri que davantage, mais le ménage Munier n'avait plus songé, dès le lendemain, qu'à la vie sérieuse. Mme Munier était couturière, Munier rentrait à la maison Chaix, et ils travaillaient ainsi quelques années chacun de son métier, quand il avait voulu devenir patron, et pris le petit magasin de librairie dont le fonds était à céder dans le haut du boulevard Malesherbes, en face du lycée Carnot. Ils devaient y rester vingt ans.

D'une honnêteté qui aurait pu passer en proverbe, et depuis vingt ans dans leur quartier, les Munier y jouissaient d'une estime et d'une sympathie toutes particulières. Ils avaient trois enfans, deux fils et une fille, et l'aîné des fils, Albert, déjà marié et père de famille, était compositeur-typographe et travaillait dans la maison. Mme Munier avait renoncé à son état de couturière pour se consacrer aux affaires de son mari. La jeune fille, Mlle Simone, tenait la comptabilité de la boutique, et le second fils, le dernier, était apprenti dans la maison Chaix, comme l'avait été son père. Une sœur de Munier, enfin, mariée à un employé de banque, aidait sa belle-sœur et sa nièce dans la tenue de la librairie. Aussi unis entre eux que passionnés pour leur profession, ils faisaient penser à ces belles et laborieuses familles d'artisans de l'Ancien Régime, dont les traditions de vaillance, d'attachement à leur métier et de moralité étaient si fortes. Au milieu des difficultés qui ne leur avaient pas été épargnées, mais dont leur courage avait triomphé, ils avaient toujours vécu en même temps dans une de ces ententes domestiques où toutes les peines s'adoucissent, et l'une des femmes de la famille pouvait dire un jour à quelqu'un qui admirait cette union intime :

— En effet, nous nous aimons bien... On peut s'aimer autant, mais pas davantage !

En véritable héritier des artisans de la vieille France, Munier n'avait pas simplement voulu devenir patron, mais visé un but plus élevé, et rêvé de perfectionner son métier. A la boutique du boulevard il ajoutait, d'abord, dans la maison même, une petite imprimerie qui lui permettait de fournir à sa clientèle des lettres de faire-part et des cartes de visite. D'autres travaux plus sérieux lui arrivant plus tard, il louait,

rue Cardinet, à proximité de son magasin, un local plus important où il pouvait engager des ouvriers et où son fils Albert faisait son apprentissage. Puis, les commandes continuant à se multiplier, il avait jugé le moment venu de réaliser son rêve, et fait élever, à Levallois, sur un terrain de la rue de la Gare, de vastes ateliers construits en vue de ses projets. La petite librairie était dès lors entièrement restée aux soins de sa femme et de sa sœur, secondées par Mlle Simone, et l'imprimerie avait absorbé toute son activité. Elle représentait une affaire considérable, mais devait lui créer aussi les plus grands soucis, et le mettre aux prises avec les embarras financiers, le mauvais esprit des ouvriers et l'hostilité des concurrens. L'insuccès s'en était suivi, malgré la valeur de l'œuvre, et sa sensibilité d'artiste, comme sa délicatesse d'honnête homme, en avaient cruellement souffert, mais il en était sorti l'honneur intact, grâce à son énergie et au dévouement des siens. Personne, dans la famille, durant ces années difficiles, n'avait même pensé à se donner un plaisir ou à prendre un jour de congé. Toujours à la besogne et à la peine, ils avaient tout surmonté en s'aimant et en travaillant.

Sur l'homme et le Français qu'était Munier, la déclaration de guerre produisait un effet magique. Le soir même de la mobilisation, il avait déjà tout acheté pour s'équiper, et courait, dès le lendemain, au bureau de son secteur pour y contracter un engagement. Ancien sergent-major, vieux soldat colonial, médaillé militaire, comptant six ans de campagnes au Tonkin, il entendait bien aller au feu, comme son fils Albert, déjà rappelé sous les drapeaux ! Malheureusement, il avait cinquante-trois ans, peu de santé, et le conseil de revision le réformait. Désolé, mais d'autant plus résolu, il tentait sans plus de succès une seconde épreuve, échouait successivement devant trois ou quatre conseils, en venait, en désespoir de cause, à se donner dix ans de moins pour tromper les commissions, n'en trompait aucune, et ne cessait ainsi, pendant une quinzaine de jours, de se faire inutilement ballotter d'une caserne à l'autre, lorsque sa sœur, en passant un après-midi à la librairie, trouvait sur le comptoir une feuille de papier blanc, où était triomphalement griffonné : *Il y a du bon pour le 104!* S'obstinant toujours, il avait fini, en effet, par écrire au commandant même du dépôt où était son fils qu'il était un médaillé militaire, un ancien

sergent-major, un vieux soldat du Tonkin, qu'il avait un fils au 104e, et qu'il demandait à partir avec lui. « Passez encore à la visite, lui avait répondu le commandant, et je vous accepte de grand cœur. » Alors, il avait couru tout joyeux à la boutique, y avait laissé le fameux papier : *Il y a du bon pour le 104*, et, le soir même, était incorporé dans la même compagnie qu'Albert... Père et fils, quelques semaines plus tard, partaient ensemble pour le feu...

Dès son arrivée au front, il était nommé adjudant et chargé, pour ses débuts, de gros travaux de tranchées assez durs pour les recrues dont se composait presque exclusivement sa compagnie; il arrivait, mais non sans peine, à les leur faire exécuter. En entendant son fils l'appeler « Papa, » tous ces jeunes soldats s'étaient mis à l'appeler de même, et, tout en ne voulant pas faire de peine à « Papa, » tout en l'aimant même pour sa bonté et son entrain, ils ne lui obéissaient pas toujours très vite. Alors, sans se fâcher, mais commandant d'exemple, il allait chercher lui-même les poutres et les sacs de terre, les chargeait sur son dos, les apportait, et disait en les déposant :

— Allons, les enfans, tenez, moi qui suis vieux, je travaille bien... Travaillez donc, vous qui êtes jeunes!... Allons, voyons, un petit peu de cœur!... Tenez, ça n'est pas plus difficile que ça... Faites comme moi, c'est pour la France!...

Et ils finissaient par travailler, portaient comme lui les poutres et les sacs, les pierres, les troncs, les grosses branches, et Albert écrivait à la famille : « Papa est le plus jeune de tous, il entraîne toute la compagnie! »

Il enseignait déjà ainsi l'endurance à ses jeunes gens, mais n'allait pas tarder à leur enseigner aussi la bravoure, car le danger, pour lui, ne semblait même pas exister. Quels que fussent l'atrocité de la mitraille, la fureur du bombardement, le déchaînement et la masse des assaillans, il était toujours le même, tranquille, gai, bonhomme, paternellement intrépide, et ses hommes, au bout d'une année de guerre, avaient déjà supporté, à son exemple, tout ce que peuvent avoir à supporter des soldats, l'écrasante vie des tranchées, les journées et les nuits dans l'eau ou dans la boue, les obus, les gaz asphyxians, les désespérances d'une usure plus terrible que la bataille, lorsque la grande trouée de Champagne commençait.

La bataille s'engageait dans les premiers jours de l'automne

et, le 25 septembre, à Auberive, le 104e attaquait un fortin. Le feu de l'ennemi était terrible, mais il fallait enlever l'ouvrage coûte que coûte, la compagnie de Munier avait reçu l'ordre de charger, et il lui criait dans l'ouragan :

— Allons, les enfans, en avant !

Mais la mitraille crachait avec tant de rage qu'ils ne semblaient pas vouloir l'affronter.

— Allons, leur répétait-il d'une voix plus vibrante, en avant !

Mais ils ne bougeaient toujours pas, et il commençait à s'inquiéter de l'immobilité où ils restaient, tout en cherchant les regards qui pourraient répondre au sien, lorsque ses yeux rencontraient ceux de son fils, et il lui criait alors de toute la force de ses poumons :

— Allons, mon fils, en avant !... *Vas-y*, c'est pour la France !... En avant, mon fils, en avant !

Et il se précipitait à la charge, suivi enfin par ses hommes qui se décidaient à marcher. Le feu les fauchait tout autour de lui, faisait des vides, trouait les rangs, et « Papa, » à un moment, voyait son fils rouler dans la mêlée, puis se redresser et se remettre à courir, et tombait tout à coup lui-même, mais sans pouvoir se relever...

Il était blessé à mort, et on le transportait dans un hôpital-annexe où le bonheur de revoir sa femme et sa fille, la joie d'être cité à l'ordre de l'armée, de recevoir la croix de guerre et celle de la Légion d'honneur, lui faisaient supporter le chagrin de ne plus être à la bataille. Il souffrait, mais ne se plaignait pas, causait, racontait ses combats, et disait alors de ses hommes :

— Ah ! les pauvres enfans... Ils sont bien gentils, et je les aimais bien, mais ils ne savent pas ce qu'est la France... Ah !... Il faudra leur apprendre la France !

Quelquefois, il se sentait mieux, et retrouvait des mots de gaîté.

— Voyons, Munier, lui dit un jour le chirurgien, vous êtes un brave, et on peut vous parler?

— Parlez, docteur !

— Eh bien ! vous n'allez pas pouvoir garder cette jambe... Il va falloir en faire le sacrifice.

— Diable, répondait-il, c'est ennuyeux... Je ne pourrai pas danser à la noce de Simone !...

Et il se rappelait son mariage où l'on n'avait déjà pas dansé, à cause du plafond qui n'était pas solide.

On l'opérait, mais la gangrène n'en était pas conjurée, il commençait à délirer, et des visions héroïques traversaient alors son délire.

On l'entendait murmurer :

— Ah! les zouaves, comme ils courent!... Comme ils courent, les zouaves, comme ils courent!

Ou bien :

— Ah! si tout le monde voulait y aller avec cœur!... Mais ils ne connaissent pas la France!... Ah! les pauvres enfans... Il faudra leur apprendre la France!

D'autres fois, il paraissait se réveiller, et remerciait doucement les Sœurs... Ou bien encore, il regardait ses croix épinglées devant lui sur le rideau de son lit, et les contemplait en silence. Puis, le délire le reprenait, et il murmurait de nouveau :

— Ah! comme ils courent, les zouaves!... Comme ils courent, comme ils courent!...

Les siens, cependant, avaient perdu tout espoir. On pleurait dans la petite librairie, et les ouvriers de la maison Chaix, où le second fils du blessé faisait son apprentissage, ne parlaient plus eux-mêmes que de leur camarade mourant. Ils avaient imprimé sur papier de luxe la citation à l'ordre de l'armée, l'avaient affichée sur les murs de l'atelier, et on y lisait en caractères artistiques :

MUNIER (Albert-Ernest), *Mle 8424, adjudant au 104e régiment d'infanterie : âgé de cinquante-trois ans, s'est engagé pour la durée de la guerre. Sous-officier énergique, actif, zélé, très brave, ayant beaucoup de sang-froid. A fait preuve, aux combats de février et mars 1915 et aux opérations de septembre 1915, du plus complet mépris du danger. Le 25 septembre 1915, au moment de l'assaut, a crié à son fils, soldat : « Allons, mon fils, vas-y pour la France! » Son fils a été blessé devant lui, il a été lui-même très grièvement blessé et ne s'est laissé évacuer qu'après l'enlèvement du fortin attaqué par son bataillon.*

— Tiens, disaient les ouvriers de la maison au petit Munier en lui montrant la citation, regarde bien, tu vois?... Seras-tu digne de ton père?

— Oh! oui, leur répondait-il, oui, je serai digne de lui!

Un jour, en lui voyant donner la croix de la Légion d'honneur, il s'était déjà écrié, tout ému, dans un mouvement d'exaltation naïve :

— C'est le plus beau jour de ma vie!...

L'adjudant Munier était tombé à Auberive le 25 septembre 1915, sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur était du 6 octobre suivant, la citation à l'ordre de l'armée du 14 novembre, et c'était quinze jours après que les élèves du lycée pouvaient lire, un matin, sur les volets de la librairie Carnot, en venant y faire leurs achats, avant de se rendre à la classe :

Fermé pour cause de décès.

LE GÉNÉRAL DE GRANDMAISON

Le 19 février 1915, une automobile partie de Paris avant le jour arrivait à Soissons sur les neuf heures, et l'un des voyageurs, celui qui a laissé de ce voyage matinal la belle et saisissante relation anonyme intitulée : *La Mort du Chef*, demandait au sous-officier du premier poste de la ville :

— Où a t-on mis le général blessé hier?

— Mais il a été tué, messieurs, répondait le sous-officier... Il est mort ce matin...

Le voyageur, une demi-heure plus tard, se trouvait au Grand-Hôpital, auprès du lit où l'on avait couché le général, et trace de lui ce portrait funèbre : « Dans une vaste chambre pleine de lumière, le corps du chef repose dans son grand manteau militaire bleu d'horizon, presque trop clair. Aucun insigne autre que les trois étoiles sur la manche. Au-dessus du lit, le képi porte la ganse blanche, symbole des pouvoirs et prérogatives du chef de corps. Sur la poitrine, un crucifix; dans les mains jointes, un petit chapelet qu'il avait réclamé lui-même au cours de la campagne. La croix de commandeur déborde un peu sur le manteau. Jamais il ne m'avait paru si beau... Au-dessus du vaste front, le profil d'aigle, les yeux clos, un peu enfoncés, et, couvrant les lèvres pâlies, une moustache à peine grisonnante. En le voyant ainsi, on se rappelle instinctivement l'image du maréchal Lannes sur son lit de mort. Trente ans de travail acharné; une science militaire hors ligne;

acquise sur le terrain plus encore que dans les livres; une rare culture générale; les dons de l'organisateur et du tacticien, ordinairement séparés, réunis chez lui; un courage froid, délibéré, invincible, tout cela repose sur ce petit lit d'hôpital. Dieu est le maître! »

Et c'est bien, en effet, une grande figure de chef que le général de Grandmaison, homme de spéculations intellectuelles autant que d'opérations stratégiques, religieux et guerrier au point d'être à la fois la guerre et la piété mêmes, n'ayant jamais omis de lire chaque jour en campagne quelque passage d'un Évangile en latin qui ne le quittait pas, et le plus audacieux théoricien militaire qu'ait peut-être connu l'École!

Une vingtaine d'années avant les événemens de 1914, le capitaine de Grandmaison, au retour d'une campagne au Tonkin, publiait un volume : *En Territoire militaire*, où se révélait une conception singulièrement haute de la colonisation, en même temps qu'un sens des plus sûrs du réalisme historique et politique. Toute colonisation, dans son esprit, devait être une œuvre civilisatrice entreprise avant tout dans l'intérêt moral et matériel des colonisés. Leur apporter un idéal, une langue et une religion destinés à les relever et à les élever, là n'était pas seulement le devoir, mais la véritable habileté et le véritable intérêt économique. Les avantages commerciaux arrivaient ensuite par surcroît. Comment, d'ailleurs, la France était-elle allée au Tonkin? Dans quel dessein? Pour quelles raisons bien définies? Le jeune officier ne les voyait pas, et notait seulement qu'elle semblait être venue à l'étourdie dans un pays où elle avait ensuite envoyé des agens qui ne connaissaient rien de son esprit ni de son histoire, exposés par là même à y accumuler les fautes, et qui n'y avaient pas manqué. Dans ce départ inexpliqué pour des latitudes où l'on ne savait pas exactement ce qu'on allait faire, ne fallait-il donc voir que la fantaisie d'une politique sans dessein? Le capitaine de Grandmaison ne le pensait pas, et retrouvait là le signe mystérieux, mais certain, de notre mission dans le monde, l'invisible main qui nous avait toujours conduits chez les peuples inférieurs, pour y faire, tôt ou tard, ce que nous devions providentiellement y faire. Et ces hautes théories, où passait comme un souffle de Bossuet et de Joseph de Maistre, s'entouraient en même temps des plus nombreuses et des plus fortes observations sur les traditions et la mentalité

des races et des classes composant la population de ces contrées, leur passé, leur présent et le véritable fond de leurs tendances ou de leurs répugnances. Une étude raisonnée et détaillée de l'occupation militaire, où reparaissaient ensuite le technicien et le spécialiste, complétait ces observations de fait groupées en un ensemble savant sous l'élévation de la conception générale, et ajoutait encore à la valeur de l'ouvrage. L'Institut ne s'y était pas trompé, et lui avait décerné le prix Furtado.

A treize ans de là, le capitaine était devenu colonel, et professait à l'École de Guerre où ses conférences faisaient sensation. Quelqu'un devait même dire un jour que les hautes études militaires n'avaient réellement daté chez nous que de ces leçons, et elles apportaient, en effet, une interprétation singulièrement audacieuse de ce qu'on définissait la « notion de sûreté » et la « défense offensive. »

Le but de nos règlemens, enseignait le conférencier, est de mettre les troupes envoyées au combat dans les meilleures conditions de sûreté, et le principe en est hors de cause. Mais où est la véritable sûreté? Est-elle bien toujours dans le soin de se « couvrir, » et la recherche du moindre « risque? » Ne sera-t-elle pas souvent, à la condition de s'y être préparé, dans la puissance et la soudaineté de l'élan? La façon la plus sûre de se garder contre l'ennemi n'est-elle pas de l'annihiler, et comme de le supprimer dès l'abord, sans lui laisser le temps de se reconnaître, en le frappant de stupeur et d'étourdissement? Ne faudra-t-il pas, dès lors, en faisant ainsi consister la vraie « sûreté » dans le foudroiement immédiat de l'adversaire, précisément dédaigner le « risque » et ne plus exclusivement songer à se « couvrir? » Ne devra-t-on pas voir la condition de la victoire dans la « capacité de l'attaque, » et non dans le souci de la protection? Le principe de la « défense offensive » une fois admis, la véritable « défense offensive » n'est-elle pas là? Pour arriver, toutefois, à ce dédain du « risque » et à cette fureur dans l'attaque, destinés à jeter tout de suite l'adversaire dans l'incapacité morale de combattre, il sera évidemment indispensable de s'entraîner à un état d'esprit où l'on deviendra capable de « l'impossible, » où ce qui semble irréalisable en dehors de l'action le deviendra dans la surexcitation de la lutte... Et le conférencier construisait toute une méthode d'audace et d'héroïsme résumée dans une série de critiques et de formules

telles que celles-ci : « Nous n'attaquons plus ; après mille précautions, nous contre-attaquons, et cela fait de l'*offensive défensive*, ou, si vous le voulez, de la *défensive agressive*, et l'une vaut l'autre pour être vaincu. — La seule sûreté possible dans l'offensive repose sur la paralysie de l'ennemi par l'attaque. — En réalité, la sûreté d'une troupe dans l'attaque est basée sur ce fait : un homme qu'on tient à la gorge, et qui est occupé à parer les coups, ne peut pas vous attaquer de flanc ou par derrière. La valeur de la méthode dépend de la rapidité avec laquelle vous lui sautez à la gorge et de la solidité de votre étreinte. — Nous ne reculerons donc même pas devant le principe, dont la forme seule est paradoxale : dans l'offensive, l'imprudence est la meilleure des sûretés, et cette sûreté-là, nous l'avons connue, au temps où nous gagnions des batailles. — Le célèbre aphorisme : frapper fort, frapper tous ensemble, est toujours vrai. — Nous avons donné droit de cité dans nos études à ce mot : *le risque;* nous admettons *le risque...* Mais *le risque* n'est pas *la chance*. Ce trou que nous admettons dans la chaîne de nos prévisions est, dans la réalité, comblé par ce qu'on pourrait appeler *les calculs moraux* du chef, ces calculs où entrent des facteurs que la raison ne connaît pas. — Il faut toujours arriver, dans le combat, à faire quelque chose qui serait impossible entre gens de sang-froid, et ces choses ne deviennent possibles qu'à des gens surexcités en face de gens déprimés. — Allons jusqu'à l'excès, et ce ne sera peut-être pas assez ! »

On pourrait croire, après cet hymne à l' « excès, » à un esprit fanatique et tout d'une pièce. On se tromperait, et rien, au contraire, n'était plus froidement, plus posément, plus mathématiquement résumé, que cette doctrine de la furie. Toutes les réserves nécessaires pour la maintenir dans le bon sens, y avaient leur place, et là encore, comme dans la théorie de la colonisation civilisatrice, on retrouvait, dans l'appréciation des cas, une mesure et une observation infinies.

Mais le temps des conférences devait passer, l'heure de l'action sonnait, et le colonel, alors à Toul, et déjà l'idole de ses hommes, allait leur laisser, à la guerre, des souvenirs ineffaçables. Un de ses officiers, à la nouvelle de sa mort, écrivait qu'il était toujours resté comme légendairement « leur colonel, » même en ne l'étant plus. Les anciens et les survivans

du régiment primitif parlaient toujours tant de lui, racontaient tant de merveilles sur sa façon de partager les dangers et les privations des soldats, de se battre et de faire le coup de feu comme eux, qu'il semblait toujours être là, même à ceux qui ne l'avaient jamais connu. Blessé dans l'un des premiers combats, il n'avait pas voulu quitter son commandement pour si peu, avait reçu quatre autres blessures le lendemain, sans vouloir encore en tenir compte, et ne s'était laissé emporter qu'à la sixième, pour retourner au front un mois après, avec le commandement d'une brigade. Trois semaines plus tard, il était titularisé brigadier sur le champ de bataille avec le commandement d'une division, nommé divisionnaire trois mois après avec le commandement d'un corps d'armée, et envoyé alors à Soissons, pour y réparer un échec. Là, selon ses sensationnelles leçons de l'École de Guerre, il projetait tout de suite une attaque, mais avec une armée parvenue à l'état d'esprit voulu pour la réussir, et chaque jour, d'abord, pour l'y amener, visitait les soldats dans leurs tranchées, causait avec eux, s'intéressait à leurs affaires, allait leur parler et les réconforter jusque dans les postes les plus périlleux, et commençait ainsi, au bout de quelque temps, à pouvoir appeler par leur nom presque tous les officiers, des quantités de sous-officiers, et même des quantités d'hommes !

Un matin, le 18 février, il quittait vers dix heures son quartier général du château d'Écuirie pour faire sa tournée quotidienne dans les tranchées. Il devait se rendre, ce jour-là, dans le faubourg de Saint-Crépin, où menait une route découverte exposée aux batteries ennemies, et n'avait, en conséquence, ni escorte, ni insignes. Un sous-chef d'état-major, un colonel et un troisième officier l'accompagnaient seuls. La matinée avait été calme, on n'avait pas entendu un coup de canon, et ils suivaient tranquillement la route, quand un violent feu d'artillerie s'ouvrait tout à coup sur eux. Un petit mur, heureusement, pouvait leur servir d'abri, ils s'y cachaient, et le feu cessait aussitôt.

— Eh bien ! disait alors gaîment le général, je crois qu'on pourrait bien nous avoir reconnus... Nous ferons mieux de ne pas aller ce matin à Saint-Crépin... Ce sera pour un autre jour... Nous allons maintenant revenir un à un, à distance les uns des autres, afin de ne pas faire cible.

Et les quatre officiers quittaient l'un après l'autre le petit mur. Mais le général avait à peine reparu sur le chemin que le feu reprenait comme en le visant, et qu'on le voyait tout à coup étendre un bras en avant, puis s'abattre sur le sol... Effrayé, le sous-chef d'état-major revenait précipitamment en arrière, l'apercevait tout couvert de sang étendu dans une encognure, et lui faisait d'abord, pour lui appuyer la tête, un coussin avec son propre manteau :

— Mon général, lui disait-il, c'est moi... C'est le commandant D... M'entendez-vous?

— Oui.

— Je vais aller chercher du secours.

Mais Grandmaison lui répondait tranquillement :

— Non, restez avec moi... Récitons une prière...

Et, posément, depuis les premiers mots jusqu'aux derniers, il récitait lui-même : *Je vous salue, Marie...*

Il était environ onze heures, et on le transportait en ville. Il avait reçu cinq blessures, dont une mortelle, et on télégraphiait aussitôt à sa famille. Puis, il demandait un prêtre, se confessait, et se déclarait prêt à mourir.

— Mon général, lui demandait le confesseur, voulez-vous faire le sacrifice de votre vie pour la France?

Il répondait simplement :

— Très volontiers!

Et, toujours très calme, il donnait certaines instructions à son chef d'état-major, le congédiait, puis restait seul avec le capitaine T... qui devait le veiller jusqu'à son dernier souffle avec un culte filial, et qui prenait, heure par heure, ces notes sur son chef mourant :

« *18 février, 2 heures après-midi.* — J'ai rejoint le général dans la chambre où il repose. Il est étendu près du feu, sur la civière où on l'a ramené... Il respire encore très librement, mais je suis inquiet, car par momens il se plaint du poids des couvertures sur sa poitrine blessée.

« *2 heures 35.* — Respiration de plus en plus embarrassée. Je suis seul près de lui avec le médecin. Celui-ci lui tâte les mains et les pieds. — N'avez-vous pas froid, mon général? — Non, je n'ai pas cette sensation plus qu'à l'ordinaire, car en hiver mes mains et mes pieds sont toujours glacés, et mon front aussi...

« Le médecin va chercher le nécessaire pour faire une piqûre de spartéine... »

A ce moment, et seul avec lui, le capitaine se rapprochait de son chef, et les notes continuent :

« Comme la pièce est très sombre, et que je suppose qu'il ne peut me distinguer, je lui dis : — C'est T... qui est auprès de vous, mon général. — Je le sais, me répond-il, et je vous remercie. Je vous reconnais très bien, car j'ai toute ma lucidité... Alors, comme nous sommes toujours seuls, je m'enhardis à lui dire : — Si, par impossible, vous étiez enlevé, si les êtres que vous chérissez le plus ne pouvaient plus vous voir comme je vous vois, je serai, mon général, très pieusement, votre fidèle interprète... Il hésite, et me dit : — Oui, nous nous comprenons, et, alors, il faudrait dire à ma femme et à mon frère de ne pas s'attrister, car j'aurai donné ma vie pour le pays...

« *2 heures 45.* — Le médecin rentre et lui fait une piqûre...

« *2 heures 55.* — Le premier râle, suivi d'un étouffement. C'est l'agonie qui va commencer. Ses yeux se ferment. Je vais aussitôt chercher le général Maunoury, resté dans une pièce voisine... Un Père brancardier arrive ensuite, et lui fait dire les prières... L'agonie se précipite. J'entends dans sa bouche le mot plusieurs fois répété : *contrition.*

« *3 heures 15.* — Le prêtre fait les onctions. Un peu de délire, où percent quelques expressions militaires, puis le dernier mot qu'il aura prononcé : *Ma femme!*

« *5 heures.* — L'agonie se prolonge. La respiration est très embarrassée, mais pas trop fréquente, ni trop courte. Le médecin dit que, grâce à sa puissance, l'organisme résistera de nombreuses heures encore.

« *7 heures.* — Le pouls a baissé, l'état s'aggrave. Je pense à celle qui se hâte. Arrivera-t-elle à temps?

« *19 février, 4 heures du matin.* — Les traits, contractés par l'effort, se sont distendus. Les yeux s'ouvrent sur l'infini... A six heures exactement, son dernier souffle s'est exhalé, et une incomparable majesté l'a transfiguré. C'est le divin apaisement... »

A cette minute suprême du divin apaisement, Mme de Grandmaison était là... *Celle qui se hâtait* était arrivée, et le général, quelques heures après avoir expiré, reposait dans la grande

chambre pleine de lumière où le voyageur venu le matin de Paris en automobile allait s'écrier intérieurement en le retrouvant sur son lit funèbre, dans son manteau bleu d'horizon, les trois étoiles sur sa manche, le crucifix sur la poitrine et un chapelet dans ses mains jointes : « Jamais je ne l'avais vu si beau ! »

Des funérailles solennelles devaient être faites à Paris à Grandmaison, mais la véritable cérémonie et la plus poignante, comme on le voit encore dans *la Mort du Chef*, avait lieu sur le front même, au quartier général, dans le parc dépouillé du château d'Écuirie. Là, ne défilaient ni les « lignes impeccables » de la garde républicaine, ni les « cuirassiers rutilans, » ni les canons roulant à « intervalles réglementaires, » mais des fantassins en « uniformes déteints, » les molletières déchirées, la barbe longue, la face hâve et « la bêche sur le sac, » des cavaliers aux manteaux « délavés » sur leurs chevaux au poil inculte et crotté, et les pièces de 75 toutes boueuses, toutes maculées, avec leurs « boucliers tout bossués. » Et là aussi, du haut du grand perron, le commandant en chef de l'armée, le général Maunoury, qui devait bientôt lui-même tomber aveuglé par les balles dans les tranchées où il venait également visiter les hommes, adressait l'adieu suprême à son camarade, et s'écriait de sa voix vibrante, sous le jour « brouillé » et pâle du matin, au bruit lointain du canon, dans la mélancolie du paysage d'hiver, devant les troupes toutes fangeuses de la glorieuse boue des batailles :

— Général de Grandmaison, au revoir !

UN GARÇON DE FERME

Grenadier au 17e bataillon de chasseurs à pied, Noël était un jeune paysan des Vosges, du village des Sèches-Tournées, près de Fraize, à quatre kilomètres de la frontière, dans la belle et industrieuse vallée de la Meurthe. Fils de petits cultivateurs, et placé d'abord dans une des filatures du pays, puis revenu à treize ans chez ses parens, il était garçon de ferme lorsque le service militaire l'avait pris aux travaux des champs. Bon sujet, et d'un bon caractère, il avait fait un excellent soldat, et, le 10 juillet 1915, on pouvait lire au *Journal officiel :*

NOËL (Émile), *chasseur au 17e bataillon de chasseurs à pied, d'une bravoure exceptionnelle comme brigadier. A toujours rempli des missions périlleuses, notamment le 10 mai, où il est resté six heures à dix mètres d'un ouvrage ennemi, lançant des grenades, jusqu'à ce qu'il fût grièvement blessé. A été amputé de la cuisse droite. Ordre du Grand Quartier Général n° 974, du 2 juin 1915. Médaillé militaire.*

Le brave Noël, au moment de cette citation, était à Paris, à la maison de santé Anne-Marie de la rue de la Pompe, où il avait été opéré et où son heureuse humeur, sa bonne figure et sa nature ouverte l'avaient fait aimer de tout le monde. Ses blessures étaient terribles, et il avait fallu l'amputer trois fois, en raccourcissant chaque fois un peu plus la cuisse, mais il était toujours resté aussi souriant à chacune des opérations... Il avait vingt et un ans...

Quelles avaient donc été ces « missions périlleuses » qu'il avait toujours remplies, et comment, lors de l'une d'elles, était-il resté six heures à lancer des grenades, à dix mètres seulement d'un ouvrage ennemi ? C'est ce qui doit être dit pour sa gloire, celle des siens et l'honneur de son village.

Au commencement de mai 1915, le 17e bataillon de chasseurs occupait, à Notre-Dame-de-Lorette, un petit bois au pied d'un versant pris par les Allemands, et d'où leurs tranchées dominaient les nôtres. Très menacés dans cette position et insuffisamment protégés par le bois, nous devions nous y préserver par des réseaux de fils de fer qu'il fallait constamment entretenir et multiplier, et cette besogne, particulièrement périlleuse, était celle d'une douzaine de grenadiers de bonne volonté qui s'en acquittaient la nuit. Si noire que fût l'obscurité, ils n'y étaient pourtant jamais bien cachés. A tout moment, une fusée lumineuse éclairait le bois, les découvrait, et les projectiles pleuvaient aussitôt sur eux. Ils devaient donc éviter ces coups de lumière, se jeter à chaque instant dans les troncs d'arbres pour échapper aux projections, et se remettre ensuite à l'ouvrage sous les balles et sous la mitraille, tout en se garant toujours des fusées et de leur rayonnement. C'était ce terrible travail que Noël et dix ou douze autres revenaient faire presque chaque nuit.

Entre le bois et le coteau, c'était continuellement ainsi

comme un duel où l'on ne cessait, de part et d'autre, de parer ou d'attaquer, et les Allemands, le 9 mai, dans cette lutte de toutes les heures entre le versant et le bas de la colline, parvenaient, à la nuit, à se faufiler dans le bois où ils prenaient la moitié d'une de nos tranchées, pendant que Noël et ses compagnons se maintenaient dans l'autre, simplement séparés de l'ennemi par une cloison de sacs de terre. Alors, d'une partie de ce couloir à l'autre, une lutte acharnée à coups de grenades avait commencé dans l'obscurité. Nos grenadiers lançaient sans relâche les leurs par-dessus les sacs, recevaient celles des Allemands, ripostaient, en recevaient d'autres, et leur répondaient encore. Le combat durait dix heures, et Noël, dès la quatrième, restait le seul vivant des siens dans son morceau de tranchée où tous étaient tombés, mais n'en continuait pas moins à combattre, et seul, dans la nuit, du fond de son boyau, lançait ses grenades avec une telle fureur qu'il faisait croire aux Allemands à la présence de toute une petite troupe. Au bout de six heures, il était encore là, se démenant et luttant toujours, arrachant et lançant toujours ses grenades, et se garant comme par miracle, derrière le mur de sacs, contre celles de l'autre côté. Le jour, cependant, allait poindre, et le feu des Allemands commençait à diminuer. Ils se retiraient en effet peu à peu, pour regagner leur colline, en voyant paraître l'aube, et bientôt ne répondaient même plus... La tranchée nous restait et, depuis déjà quelques instans, Noël n'y recevait plus rien, quand une effroyable explosion l'y couvrait de terre et de branches d'arbres... Une marmite, envoyée du coteau, venait d'éclater près de lui et lui avait broyé la cuisse...

Où est le Français connaissant l'histoire de ce garçon de ferme, et qui n'eût pas désiré le voir? Il avait quitté la rue de la Pompe pour un hospice de la banlieue où l'on hospitalisait les convalescens, mais revenait encore, chaque jeudi, revoir le directeur et le personnel de son ancien hôpital, et je me rendais, un jeudi, à la belle maison Anne-Marie, si avenante et si claire autour de son ancien cloître, avec ses grandes salles et ses grands corridors tout éclatans de jour et de blancheur.

A l'heure prévue, comme toujours, il arrivait sur ses béquilles et sa jambe unique, et nous serrions la main à un superbe et gentil garçon, de haute taille, l'œil gai et franc, et dont la figure, d'une naïveté juvénile et comme d'une fraîcheur

champêtre, était presque celle d'un enfant. Boutonné dans sa capote de chasseur, sa médaille et sa croix sur la poitrine, il nous saluait avec un air de plaisir et de confusion, toujours singulièrement vigoureux malgré son amputation et, de sa grosse main rude et timide, prenait celles qui se tendaient vers lui. Puis, avec un peu de peine, il s'asseyait sur le canapé du bureau, posait ses béquilles, et le glorieux combat de la tranchée devenait bientôt l'objet de la conversation, mais il en paraissait tout gêné, rougissait, et répondait en riant, comme au souvenir d'une affaire sans importance :

— Bah! c'est tout simple, on s'est défendu comme on a pu... On a fait comme on aurait fait partout!...

Devant l'insistance à le féliciter, il convenait cependant qu'il était bien resté seul à se battre toute une nuit contre toute une troupe d'Allemands, mais répondait encore qu'il n'y avait rien là d'extraordinaire, et ne cessait de répéter, toujours gai et toujours rougissant :

— Bah! j'ai fait de mon mieux... Tout le monde fait du mieux qu'il peut!...

Et il nous racontait, en changeant de conversation, qu'à l'hospice de la Maison-Blanche, où il achevait sa convalescence, des turcos lui avaient appris à faire des paniers, qu'il savait à présent en fabriquer comme eux, et qu'il en avait apporté un. Puis, il se levait du canapé, reprenait ses béquilles, sortait, et rentrait avec une de ces jolies corbeilles orientales comme on en fabrique en Algérie.

— Voilà, disait-il tout fier de l'avoir faite et tout heureux de l'offrir au directeur, voilà... On sait encore travailler... On pourra encore faire quelque chose.

Il ajoutait, en se remettant à rire :

— J'ai toujours mes deux bras, c'est tout ce qu'il me faut!

Avec la même bonne humeur, quelques mois auparavant, il avait dit au médecin, après avoir été déjà amputé deux fois, au moment de l'être une troisième :

— Encore une fois de plus!... Bah! monsieur le major, allez-y!... La France vaut bien ma jambe!...

JEAN-MARC BERNARD

Dauphinois.

Beaucoup de lettrés se rappellent le noble et charmant poète qui aimait à signer ses vers : « Jean-Marc Bernard, Dauphinois. » On avait surtout remarqué de lui : *La Mort de Narcisse*, et l'un de ses critiques, qui fut aussi de ses intimes, M. René Fernandat, a dit à propos de ce poème : « Ce Narcisse moderne est un frère d'Obermann... Il s'analyse avec moins de complaisance que le héros de Senancour, mais on sent qu'il demande à la pensée la plus profonde de ses joies, alors même qu'elle lui révèle en les aggravant, les souffrances de son cœur... A force de courage, il arrive à mépriser la mort qui, d'abord, l'effrayait tant, et il sacrifie gaîment sa vie... Son besoin de sympathiser avec tous les êtres qu'il sent proches de son âme maintient en lui une fraîcheur de jeunesse et une ferveur d'émerveillement qui le poussent à toujours chanter. Jean-Marc Bernard épicurien fait crédit à la nature... Il y a de l'imprudence en lui, de la faiblesse, mais de la foi aussi... » Souffrance, épicuréisme, ferveur d'émerveillement, effroi, puis mépris de la mort, foi, sacrifice de sa vie! Que ne dévoilent ou ne voilent pas de tels mots sous la plume d'un confident, et qui dira jamais toutes les hérédités toujours prêtes à se réveiller ou à se contrarier dans l'âme d'un jeune Français d'avant la guerre? Qui pourra jamais savoir quels combats de conscience ou de sentimens l'auront déjà déchiré, lorsqu'il ira s'offrir à la mitraille tout en n'ayant rien d'un soldat, mais décidé à sacrifier à sa patrie ses rêves et ses sensibilités d'artiste, à les offrir en holocauste à son pays?

Les Bernard étaient des bourgeois terriens de cette magnifique et ombreuse vallée du Dauphiné qui s'allonge le long du Rhône entre Salaise et Saint-Rambert-d'Albon. Au moment de la naissance de Jean-Marc, le père était sous-directeur du Crédit Lyonnais de Valence. Ils ne pouvaient donc être qu'assez rarement dans leur propriété de Saint-Rambert, et les fonctions de M. Bernard les obligeaient même, par la suite, à s'expatrier pendant une quinzaine d'années. Envoyé d'abord à Genève, il y avait résidé sept ans, et là, le petit Jean-Marc avait reçu l'éducation des Jardins d'Enfans, de ces fameux *Kindergarten* qui

faisaient alors fureur, comme tout ce qui était allemand. Puis, M. Bernard avait été nommé à Bruxelles, où il était resté huit ans et où son fils avait fait ses études chez les Jésuites.

A force de vivre à l'étranger, Jean-Marc avait-il fini par en prendre le goût au point d'avoir perdu celui de son pays? Toujours est-il qu'au sortir de chez les Pères il ne quittait la Belgique que pour aller passer une année en Angleterre, et qu'il allait encore, après celle-là, en passer une autre en Allemagne, d'où il n'eût pas pensé à repartir de sitôt si une grave et funèbre nouvelle ne l'en avait pas rappelé. M. Bernard était mort, et le fils prodigue faisait alors un douloureux retour sur lui-même, songeait avec remords au pays natal, aux horizons de son enfance, à sa mère seule et en larmes dans cette maison de Saint-Rambert si ingratement oubliée! Malgré tout, il ne revenait pas cependant encore tout de suite, et c'était seulement deux ans plus tard qu'il devait écrire ces beaux vers repentans et tristes :

Est-il venu le jour, ô mon père, de dire
    L'amour profond dont je t'aimais,
Et saurais-je toucher les cordes de ma lyre
    Pour qu'elles vibrent à jamais?

Ou, simplement pieux à tes mânes absens,
    Me faudra-t-il attendre encore
L'heure où je trouverai les éternels accens
    Que je devine près d'éclore?

Je te vois anxieux, étendu sur ta couche,
    Trempant les linges de sueur,
Cependant que les cris indistincts de ta bouche
    Disaient l'angoisse de ton cœur.

Et le regret m'étreint de n'avoir pas été
    Cet enfant, dont la main bénie,
Fraîche à ton front brûlant de fièvre, eût écarté
    Les visions de l'agonie!

Deux ans auparavant, à son retour d'Allemagne, il était entré comme employé de banque au Crédit Lyonnais de Valence, essayait ensuite d'un autre emploi dans une grande librairie de Reims, puis retournait à Valence prendre la rédaction du *Messager*, finissait par venir se retirer à Saint-Rambert, et le

bilan moral de ces premières années de jeunesse, à travers ces pérégrinations à l'étranger et cette existence cahotée d'une occupation à l'autre, pouvait se résumer en quelques mots. D'une intelligence supérieure et d'un cœur ardent et tendre, d'une nature impressionnable à l'excès et d'une extrême curiosité d'esprit, il n'avait demandé qu'à s'aventurer le plus loin possible dans la vie et dans les idées, mais il en était revenu. D'un milieu essentiellement conservateur et religieux, il n'en avait pas moins abandonné, à la suite de sa vie à l'étranger, tous les principes où il avait été élevé. Au grand chagrin de sa mère, il ne conservait plus, en revenant d'Allemagne, aucune pratique religieuse, et professait même, à la stupeur des siens, les opinions les plus anarchistes. Puis, avec le temps, il avait été peu à peu reconquis par l'ambiance de la famille, la douceur de la terre natale, tout ce qui s'en dégageait de charme agissant, et par la dignité, le bon sens, la vérité qu'on y respirait. Quatre ou cinq ans après sa rentrée en France, il commençait déjà à se reprendre aux idées d'ordre, redevenait à la longue un catholique théorique, encore un peu plus tard un catholique pratiquant, et c'était à ce moment de son retour à ses origines morales qu'il avait aussi voulu revenir vivre chez sa mère, à Saint-Rambert, dans leur vieille maison familiale.

Ce qu'il y avait eu de particulier dans le retour de ce poète, ainsi ballotté par la vague de la vie, à la chanson de son enfance, c'est qu'il était peut-être moins encore le résultat d'une sensibilité pourtant très vive que d'une délibération intellectuelle bien mûrie. Deux hommes avaient puissamment agi sur lui. Charles Maurras l'avait d'abord ramené de l'anarchie à l'Ordre en le gagnant par sa logique aux doctrines politiques de l'*Action française*, et Paul Claudel ensuite, par une logique non moins forte, l'avait conduit de l'Ordre à Dieu. La raison, chez lui, avait donc précédé les raisons du cœur, et ce qu'il y avait d'également rare dans ce ressaisissement moral, c'est qu'il n'était pas, chez un poète, une simple attitude poétique, mais répondait à tout un programme de vie bien arrêté. Il y avait là quelque chose de supérieur à une vulgaire sincérité littéraire, et où se devinait beaucoup de mérite. Encore quelques pas dans cette voie de l'effort, quelques années de ce régime, et l'ancien incroyant allait devenir l'auxiliaire le plus zélé de son curé dans les œuvres de la paroisse, l'ancien anarchiste le fidèle

le plus sûr de la doctrine monarchiste, et l'ancien nomade le fervent le plus passionné de sa petite patrie, le plus ardent défenseur de l'autre !

A la déclaration de guerre, Jean-Marc Bernard avait trente-trois ans. Son extrême myopie et sa délicatesse l'avaient fait classer dans les auxiliaires, mais il réclamait aussitôt son affectation au service armé, l'obtenait, et s'en allait l'annoncer gaîment partout. Comme il n'avait déjà pas hésité à entrer dans les comités de propagande pour y militer en faveur de ses idées, il n'hésitait pas davantage à s'engager, malgré sa faiblesse physique et sa mauvaise vue, pour défendre son pays, passait d'abord quatre mois dans un camp d'instruction, était blessé à peine envoyé au feu, évacué dans un hôpital, renvoyé au front, et racontait ainsi son retour sur la ligne de bataille, dans une lettre à un ami : « Je suis arrivé dans mon secteur le dimanche 13. Ma compagnie étant dans les tranchées, il me faut attendre qu'elle soit au repos pour y être versé de nouveau. En attendant, j'ai demandé à faire partie du ravitaillement, et hier je suis allé deux fois dans la tranchée porter la soupe aux copains. Là, j'ai connu ce que c'était que la peur. Pendant une heure, l'abri sous lequel nous étions a été véritablement enterré par les marmites boches. Je n'en menais pas large. Ma première blessure a dû me rendre plus nerveux, mais je crois que ça ne durera pas. »

La vérité est que cet état de nervosité maladive était le fond même de sa nature, et que tout y répugnait au terrible métier de soldat. Vibrant et souffrant au moindre choc, et n'ayant pour lui que son courage, l'héroïque mais fragile Jean-Marc, rien qu'en réclamant l'uniforme, s'était revêtu lui-même de la tunique du martyre. Il ne s'était même certainement jamais douté de ce que pouvaient être les trombes et les ouragans des guerres nouvelles, et les déluges de fer, de plomb et de flamme sous lesquels s'y entr'ouvrait la terre. « Oui, écrivait-il encore à un autre de ses amis, à Raoul Monnier, destiné à mourir comme lui pour la patrie, l'abondance des marmites déprime un peu, mais on s'y fait. » Et il lui envoyait en même temps cette sombre et désolée paraphrase du *De Profundis :*

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,

Seigneur! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée!

Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus,
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Éclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés;
Ah! rendez-nous l'enthousiasme!

Mais aux morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur, ils l'ont bien mérité!

A l'instant même où s'exhalait de la sorte, comme dans le secret d'une confession, ce cri de sa faiblesse physique, sa vaillance et son endurance ne se démentaient cependant pas, et son commandant de compagnie le proposait en ces termes pour une citation à l'ordre du régiment: « A* fait preuve d'une grande énergie et d'un grand courage, est resté pendant quarante-huit heures aux créneaux de première ligne, pendant un bombardement de grenades, et a abattu plusieurs ennemis. » Ainsi, nerveux et débile, malade et encore blessé, il restait des jours et des nuits sous l'avalanche des grenades, et il abattait des ennemis! Mais la nature, dans ces moments-là, ne suivait plus chez lui l'âme qu'en hurlant, et de même que toute la joie de ses trente ans s'était exprimée, à une époque, dans le portrait d'un jeune homme de haute et jolie mine à l'œil déjà fixé sur la renommée, publié par une Revue de sa province, tout le supplice de ses derniers jours avait déjà pu se lire

dans une photographie prise pourtant avant son départ pour le front, mais où le Jean-Marc d'avant la guerre ne se reconnaissait déjà plus. Où était maintenant le fier jeune homme, à l'œil si sûr de l'avenir, dans ce lamentable visage tout hâve d'angoisse et de misère? Où était le poète de tant de poésies si hautes, et d'autres d'une si belle mousse française, de tant de vers si noblement, si légèrement ou si brillamment ailés? Qu'était devenu l'être de jeunesse et d'élan pour qui tout ce qui était la France était une fierté et une volupté? Où était même le gai soldat du départ, si heureux et si enthousiaste? Il ne restait déjà plus de lui, sur cette amère image, malgré les plaisanteries vaillamment griffonnées au dos, qu'une effrayante figure d'inexprimable détresse!

Hélas! l'heure n'était plus loin où allait finir tant de souffrance, et une nuit, le 5 juillet, à Souchez, pendant un de ces bombardemens qui font penser à l'Enfer, une bombe le coupait en deux... Au jour, on cherchait son corps, mais on n'en retrouvait plus rien, et tout ce qu'on pouvait savoir, c'est qu'un soldat de son escouade, un de ces « copains » auxquels il était allé un jour porter la soupe sous la mitraille, disait l'avoir vu « émietté » par un obus dans la lueur des fusées et des explosions...

Dans le *Jugement Dernier*, à la Chapelle Sixtine, saint Barthélemy, le martyr écorché vif, brandit sa peau sanglante dans ses mains, et la montre aux générations. Ne se retrouve-t-il pas quelque chose du sublime geste du grand saint dans cette histoire de Jean-Marc Bernard, le pauvre poète si faible et si sensible, mais si magnifique par sa douleur et qui l'offre si héroïquement à son pays?

MAURICE TALMEYR.

(A suivre.)

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

IV [1]

VERS L'OFFENSIVE

UNE HEURE SOLENNELLE AU PALAIS MARIE. LE MINISTÈRE COALISÉ

Pétrograd, juin 1917.

4/17 mai. — Une sorte de calme solennel règne aujourd'hui dens les rues de la ville. Plus de meetings, de groupes gesticulans, d'individus au visage ravagé par la discussion. La détente s'est faite; l'électricité latente dans l'air en ces derniers jours s'est dissipée; une sorte de lassitude marque les pas et souligne les traits de ce peuple si facilement porté à redevenir passif : le Conseil des délégués ouvriers et soldats adhère enfin à la formation d'un ministère coalisé et chacun en attend la réalisation. Les membres du gouvernement provisoire, le Comité exécutif du gouvernement et celui du Conseil sont réunis au Palais Marie pour s'entendre sur les noms.

Le Palais Marie! Quels cadres fastueux la ville de Pierre le Grand offre à ces inoubliables scènes de la révolution russe : le palais de Tauride, avec sa rotonde à coupole, son immense jardin, montonnement de neige ou de verdure, suivant les

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er juillet et 1er août.

saisons; la place du Palais d'Hiver, — entourée de palais peints en ocre rouge comme du sang coagulé, — si vaste que 100 000 hommes suffisent à peine à remplir sa coupe arrondie; le Champ de Mars où l'on pourrait bâtir une ville; la Perspective Newsky, pareille à un fleuve rectiligne entre deux lacs, où coule incessamment, de la place de la gare Nicolas à celle de l'Amirauté, une foule plus houleuse que les vagues de la mer; les quais de granit de la Néva, les plus beaux de l'Europe, au bord desquels s'accroupit la forteresse Pierre-et-Paul éternellement retentissante du hurlement de ses canons ou des gémissemens de ses prisonniers!...

Du haut des marches du Palais Marie que je viens de gravir, mon regard embrasse l'espace désormais célèbre où se déroulèrent les scènes fameuses du 21 avril/3 mai. En face de moi, au delà de la statue de Nicolas Ier et du square qui lui fait suite, l'imposante masse de granit qu'est la cathédrale d'Isaac limite une partie de l'horizon. Avec ses degrés somptueux, ses anges monumentaux, porteurs de torches, sa coupole à colonnes, elle éveille une idée de puissance lourde et oppressive, mais aussi stable, aussi définitive que celle qu'évoquent, dans les sables d'Égypte, les ruines des temples de Rhamsès. Malgré les outrages des siècles, les temples de Rhamsès sont encore debout et la dynastie des Rhamséides n'est plus, au fond des nécropoles, qu'une inerte assemblée de momies; les peintures de la cathédrale d'Isaac ont à peine eu le temps de sécher sous les cintres imposans de la nef et voici que, déjà, la malheureuse dynastie des Romanoff semble condamnée à périr!... Éternels recommencemens de l'histoire; néant tragique de toutes les grandeurs!...

A droite de la monumentale cathédrale, et prolongeant la perspective presque jusqu'à la Néva, s'étend le jardin Alexandre, limité par l'Amirauté que domine une svelte flèche d'or; à gauche, s'allonge la ligne majestueuse du palais du Saint-Synode, faisant face à la partie du jardin où, debout sur son roc de granit, se cabre le cheval de bronze monté par Pierre le Grand. Si quelque chose peut émouvoir encore l'immortel cavalier, ce sont bien les clameurs dont, en ces tragiques jours, ce paysage de gloire a retenti. En traçant les plans de sa majestueuse capitale, en y ménageant ces vastes espaces, destinés aux déroulemens des cortèges impériaux, le grand Romanoff

ne se doutait guère qu'il travaillait pour une révolution si impossible à prévoir.

Sur la place du Palais, des soldats font l'exercice. Comment ne pas noter l'opposition entre cette scène de discipline militaire et la scène de révolte impérieuse qui s'y déroula, il y a trois jours? Suprême avertissement de l'armée à ceux qui délibèrent : « Vous êtes la pensée de la révolution, mais nous en sommes, nous, la force agissante. Rien de ce que vous êtes en train de décider là-haut ne se pourra exécuter que par le consentement de nos baïonnettes! » Là est l'erreur initiale de la révolution russe. Ce n'est pas sous la pression d'une pareille dictature que s'accomplissent les justes réformes, que s'élaborent les lois qui assurent la stabilité de l'avenir.

Une atmosphère de solennité presque religieuse règne dans le palais. On parle bas, on marche sur la pointe des pieds, comme si le moindre bruit extérieur devait troubler le travail de gestation qui s'accomplit derrière cette porte, strictement close, celle de la salle où siègent les Conseils. Cependant quelques nouvelles filtrent : Broussiloff et Alexéieff sont là. Le premier a retiré sa démission; le second recevra des pouvoirs plus étendus... Kérensky prend le portefeuille de la guerre; Tchernoff, le fougueux publiciste du *Diélo Naroda* et Tsérételli — deux socialistes — acceptent de faire partie du gouvernement. On respire. Le ministère coalisé est en voie de réalisation. La crise redoutable est conjurée...

— Pour combien de temps? demande un philosophe désabusé. Dans trois semaines *ils* en auront assez. Comme les ministres, aux prises avec les réalités, auront été contraints de faire quelques concessions, de s'adapter aux nécessités de la politique mondiale, on les traitera de bourgeois, de traîtres à la révolution... et tout sera à recommencer. La race slave n'est constante que dans l'obéissance, car elle a derrière elle un trop long passé d'asservissement. Actuellement, et pour ne pas verser dans l'anarchie, elle aurait besoin d'un dictateur. Mais qui saura s'imposer à elle? Kérensky? Peut-être, s'il avait une santé plus ferme, car ce qu'il nous faut à cette heure c'est un homme d'action.

Ces boutades, sous lesquelles il y a une grande part de vérité, me rappellent un article récemment paru dans le *Dienn* sous ce titre : *Lui!* Or, Lui, c'est le dictateur; celui dont la Russie

a besoin pour le rétablissement de l'ordre. Naturellement, le Russe passif, sans ténacité dans ses élans d'énergie, ne voit pas en Lui un homme de sa race. « Ce sera un homme du Sud, aux traits énergiques, au poil noir. Il aura toutes les audaces et toutes les sublimités. Il surgira de la foule, à l'improviste. Ce sera un inconnu et, soudain, il s'emparera de tous les esprits, il subjuguera toutes les âmes... »

Elles sont, en effet, mûres pour son joug.

— J'ai marché ardemment pour la révolution, me disait un soldat ce matin même, mais je me sens si las du désordre et de l'incohérence que je suis prêt à suivre le premier qui se dresserait pour y mettre un frein !...

C'est fait : Kérensky est ministre de la Guerre; deux autres socialistes, Skobeleff et Piéchekhonoff, sont entrés dans la combinaison... Pourquoi cette mélancolie qui m'étreint?... Je quitte le Palais Marie avec la décevante question sur les lèvres : « Combien de temps cela durera-t-il? »

Les soldats qui faisaient l'exercice sont rentrés dans leurs casernes. Sur le Pont Bleu, un doyen parmi les fils d'Israël passe et, songeant à la situation récente de ses coreligionnaires, à celle que le Russe, antisémite jusqu'aux moelles, lui fera peut-être demain, je redis malgré moi le verset biblique : « Vos pères vous ont frappés avec la verge et moi je vous châtierai avec le fouet! » Je hèle un isvostchik qui me traite de « bourgeoise » pour je ne sais quelle raison et me rappelle assez brutalement que « nous ne sommes plus sous l'ancien régime... » Le moujik voit dans sa grossièreté la preuve de son affranchissement...

A la Morskaïa, on déménage le Café de Paris qui fut un des rendez-vous les plus élégans du Pétrograd impérial... Nous passons devant le ministère de la Guerre où la peu respectable, mais toute belle Mme Soukhomlinoff, recevait en souveraine les présens asiatiques du Khan de Boukhara et où, demain, s'installera Kérensky : *Sic transit gloria mundi!...*

POUR LA DISCIPLINE ET LE PATRIOTISME

La nomination de Kérensky au ministère de la Guerre a été accueillie avec enthousiasme. Cependant, on relève çà et là

quelques timides critiques ou des protestations intéressées. A l'Institut technologique où j'accompagne une amie chargée de distribuer le pain aux soldats, des sous-officiers commentent entre eux l'événement. Ils parlent sans contrainte, ne se doutant pas que nous sommes à portée de les entendre.

— Comment peut-il y comprendre quelque chose? dit l'un d'eux : il n'a jamais été militaire...

Et ils ne voient pas, hélas! qu'en la circonstance, c'est eux « qui n'y comprennent rien ! »

Les protestations partent des maximalistes partisans de Lénine. Ces pêcheurs en eau trouble, ces partisans déguisés de l'Allemagne, ces « défaitistes » flairent en ce patriote leur plus redoutable ennemi. La lutte entre eux est désormais ouverte, tragique, sans merci. Tandis que le ministre de la Guerre se lance bravement dans l'arène, poitrine découverte, on les sent se préparer dans l'ombre... De quel côté sera la victoire?... Question angoissante, lorsqu'on sait que du triomphe de Kérensky dépendent l'avenir de la Révolution et le bonheur de la Russie...

La Déclaration du gouvernement provisoire rénové rejette toute idée de paix séparée, reconnaît que la défaite de la Russie et de ses alliés serait un désastre pour la démocratie et rendrait impossible la conclusion d'une paix basée sur les principes de la déclaration du 27 mars.

Kérensky publie en même temps un ordre du jour à l'armée et à la flotte : « La patrie est en danger! » En conséquence, le nouveau ministre de la Guerre n'acceptera : 1° aucune demande de démission émanant du haut commandement en vue de se soustraire à des responsabilités; 2° ordonne à ceux qui ont quitté les rangs de l'armée et des équipages de la flotte d'avoir à les regagner avant le 15 mai; 3° déclare que ceux qui n'obéiront pas à cet ordre seront punis avec toute la rigueur des lois.

La Russie répudiera-t-elle enfin ses illusions révolutionnaires touchant l'Allemagne, et se résignera-t-elle à remporter avec nous la victoire? Comprendra-t-elle que l'impérialisme auquel elle a déclaré la guerre, c'est parmi les Empires centraux qu'il se trouve? Socialistes ou non, les Allemands n'ont pas répondu à ses appels à la liberté. Le Kaiser et ses alliés s'affermissent chaque jour plus dans leurs projets d'oppression et de rapines. Du plus lettré des représentans de la « société »

au plus ignorant des moujiks, il faut qu'il ne reste pas en Russie un individu, homme ou femme, qui ne comprenne cette vérité devenue banale, mais qu'on ne répétera jamais trop : « La Force est la garantie indispensable du Droit. »

Cet état de choses reconnu et ce principe admis, il ne reste qu'un moyen d'action : l'offensive. Tout l'effort futur de Kérensky est dans ce mot. Mais il faut d'abord, et pour en assurer l'effet, restaurer la discipline militaire, remonter le dangereux courant créé par la publication de l'Ordre n° 1 et développer dans l'armée le patriotisme. C'est à quoi le nouveau ministre s'emploie avec toute la chaleur de son âme et l'ardeur de sa conviction.

— Il y a quelques mois, me dit le praportchik Nikitine S..., qui porte un des noms les plus connus de Pétrograd et que je suis allée voir à sa caserne, les bâtimens étaient bien tenus, les cours balayées avec soin. Aujourd'hui, nous vivons dans une saleté et un désordre révoltans. Si quelque chose « clochait, » je n'avais qu'à dire : « L'homme de service ! » Immédiatement, un homme se présentait, prêt à exécuter l'ordre donné. Maintenant, j'ai beau appeler, personne ne bouge ; c'est à peine si l'un des soldats présens se lève et s'avance d'un air de mauvaise humeur en me voyant prendre moi-même un balai et me mettre à nettoyer la cour... »

Soit que leur impuissance à se faire obéir les ait conduits au découragement, soit qu'ils glissent aussi et peu à peu à une coupable indifférence, les officiers font souvent preuve d'un fâcheux relâchement dans l'accomplissement de leur devoir.

« Le 9 mai, dit le lieutenant Kosmine, j'ai assisté aux exercices militaires du matin au bataillon du régiment de Finlande, à Pétrograd. Pas de sentinelle à la grande porte. Personne n'a annoncé mon arrivée à l'officier de service. Dans certaines compagnies, aucun officier n'assistait aux exercices. Là, comme presque partout, la propreté était insuffisante, les lits mal entretenus, les fusils mal fourbis...

« Le 14 mai, j'ai accompagné à Tsarskoïé-Sélo la 3e compagnie de batteries blindées contre avions qui partait pour le front. J'ai vérifié le service de garde autour du palais Alexandre où sont internés l'ex-tsar et sa famille, visité un détachement de réserve de la brigade des tirailleurs de la Garde... La batterie blindée défilait allégrement et en bon ordre ; les hommes paraissaient heureux d'aller porter aide et secours à leurs frères.

Par contre, les hommes de service autour du palais ne se montraient guère consciens de leur devoir : ils fumaient, s'asseyaient, causant avec les passans et relevant le poste sans la présence d'un des sous-officiers de service. »

Révolutionnaire connu, exilé en Sibérie à la suite des événemens de 1905, le lieutenant Kosmine a été appelé par le nouveau ministre de la Guerre au commandement des troupes de l'arrondissement militaire de Pétrograd. Il possède un haut sentiment de ses responsabilités. On attend beaucoup de lui.

« J'exige, écrit-il dans son ordre du jour, que tous les officiers soient toujours à leur poste; que les exercices soient dirigés par le commandant de bataillon en personne et que les soldats les considèrent non comme une plaisanterie, mais comme un sérieux devoir.

« Il est temps de recommencer le travail d'ensemble et de réorganisation qui, seul, peut sauver la Russie et nous conserver la liberté si durement conquise! »

Aussitôt son ordre du jour publié, le ministre Kérensky est allé porter sur le front sa parole convaincante et y exercer son apostolat patriotique. M. Albert Thomas l'accompagne. Notre ministre des munitions se dépense ici sans compter : discours à Pétrograd, discours à Moscou, discours sur le front — souvent même plusieurs dans la même journée! — Quelques jours se sont à peine écoulés et déjà les résultats de cette œuvre bénéfique se font sentir. Les nouvelles du front arrivent meilleures.

« Je suis dans la tranchée, nous écrit un officier du front; eux sont à quatre-vingts pas. Dans la journée on est assez tranquille; mais, le plus souvent, ils nous envoient de « petits cadeaux » avec des crapaudines et des lance-mines. Chaque jour mon abri est régulièrement détruit. La nuit est plus calme. *En attendant nous retroussons nos manches!* (nous nous préparons à l'offensive.) Je ne vous ai pas dit que je fais partie d'un détachement de « frappeurs » qui, vous le savez sans doute, correspond à la phalange de Mackensen. Nous n'y sommes que deux de notre régiment. Nous avons vu les fraternisations; mais peu de notre côté. Actuellement, c'est fini, Dieu merci!... Nous avons reçu enfin des renforts. Il était temps, c'était un vrai cauchemar. J'espère que vous ne tarderez pas à entendre parler de nous!... »

Kérensky a reçu cette lettre vibrante qui montre mieux que toutes les paroles la valeur de son effort :

Citoyen-Ministre !

De grâce, n'allez pas annuler le miracle que vous effectuez actuellement. Ne quittez pas le front où, en ce moment, vous êtes tout, et où on a besoin de vous jusqu'à la douleur, jusqu'au cauchemar.

Vous l'avez avoué vous-même, vous n'êtes point militaire : laissez donc à vos valeureux adjoints le côté spécial de votre travail militaire, tout en le guidant de loin, ce qui, venant du front même, sera encore plus précieux.

Votre rôle à vous est tout indiqué : c'est d'allumer de vos ardentes paroles le cœur et le courage des hommes. Toute la Russie a les yeux braqués sur vous.

Restez dans l'armée, et le miracle, que nous implorons, que nous rêvons tous, deviendra réalité : la Russie aura la Victoire et la Paix.

Un Officier du front.

De partout arrivent des appels à l'offensive. Il semble qu'un sang nouveau commence à circuler dans les veines du peuple russe. Nos cœurs battent d'un grand espoir. Des meetings, des congrès s'ouvrent presque chaque jour et de toutes ces tribunes montent des accens patriotiques qui doivent réjouir le ministre de la Guerre et le payer de ses peines et de ses fatigues. Il se livre à une navette incessante entre le front et la capitale. On le voudrait partout et à la fois. Je ne sais comment il y résiste. Il semble doué d'ubiquité et son amour pour la patrie, son entier dévouement à la Révolution lui confèrent une force, une résistance physique que l'on n'osait pas attendre de lui. Il est, en ce moment, la pierre d'angle de la nation russe, celle sur laquelle reposent ses destinées futures.

LES MARINS DE LA MER NOIRE

Connaissez-vous Tchernomore? C'est un petit karlik (nain) à barbe de fleuve, des contes populaires russes. Il est fort audacieux et aime à prendre les belles femmes le jour de leurs noces.

Il a un chapeau qui le rend invisible et, partant, redoutable. Son nom est formé de deux mots russes : *tchorné* (noir) et *moré* (mer). Pour les conteurs, Tchernomore représente la Mer Noire. Chemin de Byzance la grecque, — de Byzance convoitée des Russes dès le temps de sainte Olga qui y alla chercher le baptême, — la Mer Noire a toujours été en Russie l'objet de mille récits merveilleux. Le grand poète Pouchkine a symbolisé dans un de ses contes la capitale de l'ancien empire romain d'Orient, devenue grecque, sous le nom de Loubmila qui signifie Chère-aux-peuples.

Or deux cents marins de la Mer Noire, et des délégués de la mer Baltique, viennent de tenir à Pétrograd, en présence des missions militaires alliées, de la mission américaine et de nombreuses délégations, un meeting qui fut une splendide manifestation en faveur de l'œuvre patriotique si noblement entreprise par Kérensky. Les matelots de la Mer Noire ont des titres à l'admiration et à la sympathie de la Russie révolutionnaire. En 1905, sous la conduite du lieutenant Schmidt, surnommé l'Amiral rouge, trois vaisseaux se révoltèrent : le *Potemkine,* le *Tavritchiski* et l'*Otchakoff*. On n'a pas oublié les événemens : la révolution réprimée à Pétrograd (alors Saint-Pétersbourg), les navires révoltés obligés de faire leur soumission, tandis que le *Potemkine*, irréductible, continuait à promener dans la Mer Noire le drapeau de la liberté. Ce qui est moins connu, c'est la fin de cette odyssée révolutionnaire. J'en ai recueilli le récit, il y a deux jours, de la bouche même d'un des matelots du *Potemkine*, à la gare Nicolas où nous étions venues, une amie et moi, attendre le retour des déportés.

« Huit cents d'entre nous débarquèrent en Roumanie, nous dit le marin. J'étais de ce nombre. Comment vivre là-bas ? Ce fut d'abord très dur. On ignorait la langue ; on avait sur soi très peu d'argent... Heureusement j'avais un métier. Mécanicien à bord du *Potemkine*, je me présentai dans plusieurs usines. Enfin, je fus embauché. Entre mes heures de travail, je voyais souvent mes camarades. La révolution ayant échoué en Russie, il ne fallait pas songer au retour. Je me croyais en Roumanie pour toute ma vie. Un jour, mes compagnons m'annoncèrent qu'un très riche Russe, dont j'ai oublié le nom et qui habite l'Amérique, leur proposait de venir dans ce pays et leur en fournissait les moyens. Presque la moitié d'entre eux accep-

tèrent. Je sus plus tard que notre riche compatriote leur avait distribué des terres et qu'ils étaient devenus colons. Je pense qu'ils ont renoncé à toute idée de retour dans leur patrie. Lorsque la guerre éclata, j'étais dans une usine de moteurs et j'ai suivi d'assez près le sentiment des Roumains en faveur des Alliés. Enfin, quand la Roumanie entra dans la coalition contre l'Allemagne, je m'engageai dans l'armée roumaine. Mais, dès que la Révolution eut éclaté en Russie, je demandai et obtins l'autorisation de quitter l'armée pour revenir dans mon pays. »

Depuis longtemps on se demandait aussi où avait été enterré l'Amiral rouge exécuté après la révolte avec quelques-uns de ses compagnons. L'endroit était tenu soigneusement secret dans la crainte que les libéraux n'en fissent un but caché de pèlerinage. Même après la révolution et malgré les recherches entreprises, il était difficile de le découvrir. Enfin, grâce à des indications fournies par des agens de l'ancien régime, on apprit que l'inhumation de l'Amiral rouge et de ses marins avait eu lieu dans une petite île déserte de la Mer Noire, non loin, dit-on, de la ville d'Otchakoff. Les corps ont été exhumés et transportés en grande pompe à Sébastopol. Le fils de l'Amiral a reçu à cette occasion un télégramme du gouvernement provisoire.

Sur la proposition de M. Feldmann, un des marins du *Potemkine*, condamné à mort et qui vient de rentrer en Russie après un long exil en France, toute l'assemblée réunie au meeting de Tchernomore se lève afin d'honorer par cet acte la flotte rouge de la Mer Noire, l'Amiral et les marins morts avec lui.

« La flotte de la Mer Noire, déclarent tour à tour les orateurs, a toujours été avec le peuple et a dès longtemps exprimé ses exigences : la terre et la liberté; la Constituante et la République. Les Tchernomore ont juré de donner leur vie pour la liberté. Volontairement, la flotte s'est soumise à une forte discipline. Elle veut la paix, mais non pas une paix qui laisserait les peuples asservis et humiliés. Le peuple russe, en lutte pour la liberté de l'humanité, ne doit ni rester en arrière de ses alliés, ni leur laisser porter seuls le poids de cette terrible lutte.

« Le paysan a droit à la terre, mais il doit la recevoir de l'Assemblée Constituante et non pas procéder lui-même à la distribution. Le devoir des ouvriers exige qu'ils remettent après

la guerre leurs projets de lutte des classes, car la Russie a besoin de la collaboration du capital.

« Il ne faut pas admettre que l'ennemi viole et occupe le territoire russe : pas d'annexions, mais non plus pas d'abandons.

« L'armée sans discipline, s'écrie le matelot président Batkine, n'est qu'une foule armée peu redoutable pour l'ennemi. Les Tchernomore réclament une discipline nouvelle, mais forte, basée sur la confiance réciproque et sur l'amour de la liberté! »

ENCORE LES PAYSANS

Trois cents délégués paysans viennent d'arriver à Pétrograd, et l'on compte qu'ils seront quinze cents dans quelques jours.

« Venus de tous les points de la Russie, m'a dit l'un d'eux, interrogé au hasard d'une rencontre, les Délégués paysans forment une masse très hétérogène, mais animée d'une pensée unique : l'intérêt de la Russie. Dans les heures graves que notre pays traverse, il est indispensable que cette pensée se manifeste. Certains d'entre nous sont très intellectuels et même étrangers au milieu paysan, mais ils connaissent à fond la question agraire, si compliquée chez nous. Il y a aussi parmi nous des bolchéwiki, mais là comme ailleurs, ils ne formeront qu'une minorité. Peu à peu, un Conseil des Paysans va se constituer qui aura une grande importance et jouera, je l'espère, dans le bouleversement actuel, un rôle de poids équilibrant. Nous constituerons la première assemblée représentant vraiment toute la Russie. Notre groupement à Pétrograd a une importance extrême au point de vue de la mise en action des rapports avec les villages lointains d'où nous devons extraire les approvisionnemens nécessaires au ravitaillement du front et des grandes villes.

« Une nouvelle répartition de la terre est indispensable. Le partage fait en 1861, lors de la libération des serfs, n'a pas prévu l'accroissement possible de la population, de sorte qu'il se produit aujourd'hui dans nos campagnes cette intolérable anomalie : plus un village est riche en population et plus la part de la terre dont le *mir* (commune) dispose pour chaque individu, « pour chaque âme, » comme on dit chez nous, est petite. C'est à la Constituante et non aux organisations particulières —

quelle que soit leur ampleur — qu'il appartient de déterminer le mode nouveau de répartition de la terre. »

Il n'y a aucun rapport entre la question agraire, telle qu'elle se pose actuellement en Russie, et celle que souleva, en France, la Révolution. En Russie, la terre appartient à la commune ou *mir*, et c'est le mir qui la répartit entre ses membres. L'idée que la terre est à Dieu est ancrée dans l'âme du paysan russe, d'où son attachement pour le communisme agraire. Il n'est plus le serf du seigneur, mais il reste volontairement le serf de la terre.

— Dans ton pays, combien a-t-on de terre par âme? se demandent entre eux deux soldats-paysans dès qu'ils se rencontrent.

Or, il est des villages russes où le paysan ne possède plus, par suite de l'accroissement de la population, qu'un cinquième ou un sixième d'âme, c'est-à-dire la cinquième ou la sixième partie de ce qui lui fut attribué en 1861.

Le paysan russe est un amoureux passionné de la terre. « L'homme est comme l'abeille, dit-il, il doit aimer et admirer la terre. » Lorsque les paysans russes, sous la capote grise du soldat, eurent franchi les Carpathes et descendirent vers les plaines hongroises, on en vit plusieurs se baisser, prendre un peu de cette terre dans le creux de la main, la soupeser, l'écraser doucement entre leurs doigts : « Ça, dirent-ils après un minutieux examen, c'est une bonne terre et qui vaut bien qu'on se batte pour elle ! »

— Comment travaille-t-on la terre chez toi? se demandent-ils encore. A la charrue ou à la *sakha*? (charrue plus profonde).

C'est que les procédés de culture sont restés très rudimentaires dans la majeure partie de l'empire russe. En ces dernières années cependant, sous la bienfaisante influence des *Ziemstvos* (organisations communales), quelques améliorations y ont été apportées; mais le paysan, routinier et ignorant, se montre rétif dans l'adoption de tout ce qui va à l'encontre de ses traditions et de ses habitudes. Aussi les terres russes rendent cinq fois moins que les terres occidentales, d'où la pauvreté du paysan. Il appartiendra, après la guerre, aux Conseils des paysans de s'unir aux Ziemstvos pour l'intensification des procédés de culture dans tous les gouvernemens russes.

De l'autre côté de la Néva, en face du palais désormais célèbre de la Danseuse, entre les arbres du parc Alexandre aux branches encore dénudées, s'élève un vaste édifice d'aspect ultra-moderne, le *Narodné Dom* ou Maison du Peuple, qui portait le nom de Nicolas II avant la révolution. Édifiée en vue d'arracher le peuple à l'alcool en lui offrant un lieu de réunion agréable, la Maison du Peuple de Pétrograd n'a, en réalité, jamais rempli son but. L'hiver, les artistes les plus réputés s'y faisaient entendre et les places y étaient chères; l'été, une foule spéciale, plus avide de plaisir que de morale et qui ne constituait guère un exemple à offrir au peuple, se pressait dans ses jardins.

Pour la première fois, le Narodné Dom va véritablement servir à ceux pour qui il fut construit : le Congrès des paysans y tient sa séance d'inauguration sous la présidence d'un ancien déporté politique, M. Avxentieff.

Jamais le parc Alexandre n'a présenté un aussi pittoresque spectacle. Sur les degrés de la Maison du Peuple les soldats, baïonnette au canon, font le service d'ordre, difficile à cause de l'affluence inusitée qu'attire cette séance, l'une des plus mémorables de la révolution. Voici les députés paysans que la foule salue de ses hourrahs : ceux des Cosaques, dont plusieurs ont revêtu la tcherkesha traditionnelle; les paysans grands-russiens à barbes d'apôtres et aux yeux bleus; les steppiens plus secs, au visage hâlé par le vent. Beaucoup sont en costume militaire et arborent des croix sur leur poitrine. Au-dessus des têtes coiffées de bonnets, de chapeaux, de casquettes ou de *papakhs* (bonnets de fourrure) flottent, plus joyeux et frémissans que jamais, les drapeaux de la révolution. Mais on regrette de ne pas voir un seul drapeau national mêler ses trois couleurs au rouge éclat des emblèmes révolutionnaires dans cette manifestation qui est, par excellence, la fête de toute la Russie.

Dans la salle d'opéra, le spectacle est extraordinaire : les drapeaux à hampes et franges d'or, à inscriptions blanches sur fond rouge, à peintures symboliques, émergent de l'océan moutonnant des têtes. Sur les balcons une foule s'entasse, se presse autour des principaux personnages du jour : la *Babouchka révolouzi* (la grand'mère de la révolution), exilée pendant vingt-cinq ans dans les plaines glacées de la Sibérie; Véra Figner, la prisonnière de Schlusselbourg; Tchernoff, ministre de l'agri-

culture récemment revenu d'exil, apôtre inquiétant de la nationalisation de la terre; d'autres encore que le public se montre et dont il redit les noms.

Les discours, et particulièrement celui de Kérensky, « venu avec une émotion jamais éprouvée devant ces hommes de la terre qui ont supporté les lourdes tâches et accompli ce qu'il y a en Russie de meilleur et de plus beau, » atteignent un pathétisme digne d'une chrestomatie des grands discours politiques de l'humanité contemporaine. On ne peut, sans en avoir été témoin, se faire une idée des flots d'éloquence qu'a fait couler cette révolution.

Mais l'éloquence ne serait qu'un vain bruit si elle ne déterminait les actes. C'est ce qu'a compris le Congrès qui se propose de faire avec le gouvernement, avec les ouvriers et les soldats, tout le nécessaire pour sauver les conquêtes de la révolution et « garder devant le monde la dignité de la Russie. »

« PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM »

Le journal *Isviesta*, organe du Conseil des ouvriers et soldats, a porté en manchette, le jour de l'ouverture du Congrès des paysans, cet émouvant appel : « La Révolution a besoin de pain, ne l'oubliez pas, frères paysans ! »

Le manque de pain ! C'est, en effet, le mal dont nous souffrons le plus, depuis quelques jours. Au début de la Révolution, un régiment a été employé à désencombrer cette inattaquable forteresse qu'était la gare Nicolas. Les sacs de farine, la viande gelée se répandirent à pleines télégues dans les rues de Pétrograd et de là chez les marchands. Pendant quelques jours, ce fut presque l'abondance. On fêta la Pâque avec les gâteaux monumentaux de jadis ! Les journaux publièrent des colonnes de dons volontaires en blé ou en farine faits par les villes des provinces et par les villages aux postes de ravitaillement des soldats. Ce moment de bien-être fut court. De nouveau, et malgré que la bise souffle parfois forte et froide du côté de la Néva, des ménagères, des hommes et parfois des enfans stationnent dès les premières heures du jour devant les boulangeries, pour s'en retourner, hélas ! avec une ration chaque jour diminuée. Il en va de même pour le beurre et le lait que, dans certains quartiers, on réserve exclusivement pour les petits enfans. Et cependant

dant, on assure que ces produits abondent dans les villages et jusqu'en Sibérie. Un ami qui en revient me raconte que dans toutes les gares sibériennes, de Vladivostock à l'Oural, on trouve pour quelques kopeks du bon pain blanc, — régal depuis longtemps oublié à Pétrograd, — des pots de crème et de lait. Certains dépôts regorgent de farine, et même, selon une version dont je ne puis contrôler l'exactitude, le blé pourrit sur place en maints endroits.

A qui la faute ?

D'abord au paysan qui refuse, par indifférence ou par manque de patriotisme, d'accomplir l'effort nécessaire pour faire parvenir dans les grands centres le surplus de sa consommation. Ensuite et surtout au terrible état de désorganisation générale. M. Maximoff, délégué pour une des régions du Volga, affirme « qu'avec le système actuel de voies ferrées, jamais on n'arrivera à tirer la farine ou le blé de ces alvéoles lointaines que sont la plupart des villages russes. Les paysans de certaines régions qui, par patriotisme, ont cédé leur pain à des prix très bas, sont maintenant obligés de l'acheter pour eux à des prix forts ; voilà pourquoi on hésite partout à se défaire de l'excédent de récolte. »

Pour subvenir aux besoins de la population de Pétrograd, il faudrait que la ville reçût journellement de quatre-vingts à cent vingt wagons de farine. Or, on arrive à peine à en transporter quarante, soit le tiers de la quantité indispensable. Pour ce trafic, il n'y a que deux lignes de chemin de fer, celle de Moscou-Pétrograd, celle de Kieff-Pétrograd, sans cesse encombrées par des transports de troupes, de munitions, d'approvisionnemens pour l'armée. Comme pour mettre le comble au désordre et à la confusion dans le service des transports, des chefs de gare ont été tués ; des soldats ont arrêté des trains ou en ont fait partir d'autres sans raison ; des gares ont été prises d'assaut par des militaires déserteurs ; on a bouleversé des itinéraires, empêché les employés de remplir leur tâche et volontairement gâché ou détruit du matériel ! L'ancienne *vziatka*, ou système des pots-de-vin, a poussé en Russie de telles racines qu'elle continue à compliquer et à entraver le service, déjà si difficile, des transports. Les marchandises, au lieu d'être expédiées par catégories, ainsi qu'il conviendrait, c'est-à-dire par ordre de livraison et d'importance économique, le sont en

raison directe de la commission versée à des employés infidèles et exempts de scrupules. C'est ainsi qu'en 1915 et 1916, alors que les blés, les bois et autres produits indispensables n'arrivaient que lentement et par quantités insuffisantes, Pétrograd était inondé de wagons d'eau de kouvaka, propriété du général Voyéikoff, — aujourd'hui sous les verrous, — ou de melons d'eau venus du Caucase!... La vziatka, officiellement supprimée, continue malheureusement à exercer son influence secrète sur le service des transports.

Bouclerons-nous la boucle avec la moisson? Reverrons-nous les menaçans cortèges de femmes qui, à la veille des journées de février dernier, hurlaient la faim dans les quartiers ouvriers de Pétrograd? Question angoissante! Nos lendemains sont gros d'inquiétude.

10/23 mai. — Le ministre Kérensky a porté en Finlande sa propagande en faveur de l'offensive. Il vient d'arriver à Helsingfors. En compagnie du nouvel amiral, Maximof, élu par les marins, il a visité la flotte et les troupes. Kérensky est très populaire dans ce pays dont il a, dès longtemps, demandé et soutenu l'autonomie.

J'ai visité Helsingfors. C'est une grande et belle ville, bien bâtie, mais où, même en pleine guerre, on respire un air allemand. La langue allemande, — interdite depuis août 1914, — y était la plus usitée dans le commerce; l'architecture, bien que les Finlandais s'en défendent, y est d'inspiration néo-germanique; les méthodes de l'Université sont allemandes; enfin, au point de vue économique, les Allemands avaient réussi à faire de la Finlande, avant la guerre, une véritable colonie.

Aujourd'hui, la Finlande veut voler de ses propres ailes. La Russie démocratique et révolutionnaire lui a offert son autonomie; elle ne s'en contente pas et réclame une complète indépendance. Loin de se ranger à cette conception, le ministre de la Guerre y a fait une opposition très nette dans son discours d'Helsingfors.

Les marins, — qui sont non des Finlandais, mais des Russes, — ont juré de défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang la liberté et l'intégrité de la Russie...

12/25 mai. — Points noirs à l'horizon : la crise des vivres augmente; les tendances séparatistes s'affirment de plus en plus au Caucase, en Finlande et surtout dans l'Ukraine...

Schlusselbourg a essayé de constituer une république; des nouvelles alarmantes arrivent de Cronstadt. On assure que des drapeaux allemands ont flotté dans les rues de Pétrograd, ainsi qu'à Biéléostroff, en Finlande. En ce qui concerne la capitale, un député de la Douma a confirmé le fait dans une réunion tenue à l'hôtel Astoria. Un appel circule parmi les officiers et les soldats pour aller combattre dans les rangs de l'armée française si la Russie venait à manquer à ses engagemens. On compte sur 100 000 volontaires. Le difficile serait d'obtenir les permissions des autorités compétentes.

A mesure que s'accentue le mouvement créé sur le front par le ministre de la Guerre, les maximalistes intensifient leur protestation.

Aujourd'hui, un junker, monté sur l'escalier extérieur de la Douma de la ville (mairie), a harangué la foule en notre présence. Il l'appelait au partage des biens, à la lutte des classes, et invitait les soldats à quitter l'armée et à retourner dans leurs maisons. Un officier est monté vers lui et lui a brusquement demandé ses papiers.

— Vous êtes un fou ou un provocateur, a-t-il dit.

C'était tout simplement un bolché-wik, partisan de Lénine, élève-officier à l'École Wladimir. A la venue de l'officier, il a foncé comme un bélier dans la foule qui le huait et l'a poursuivi jusqu'à l'hôtel de l'Europe où il a été arrêté. La convocation d'une conférence internationale à Stockholm provoque d'ardentes polémiques. Nos socialistes majoritaires ont promis au Conseil d'y rallier leur parti. Les journaux français de l'opposition sont âprement commentés.

18/31 mai. — De nouveau nous vivons des heures angoissantes. Ces journées peuvent être caractérisées par la lutte entre deux partis : pour et contre l'offensive. Tandis que Kérensky soulève sur le front une tempête d'enthousiasme; tandis que les soldats, électrisés par son patriotisme communicatif, font pleuvoir sur lui leurs médailles et leurs croix de Saint-Georges; tandis que Broussiloff, Goutor, Korniloff préparent le moral de leurs armées à la perspective d'une prochaine entrée en campagne, le ministre de l'Agriculture, Tchernoff, prononce à Pétrograd des discours contre l'offensive; le ministre Skobeleff déclare publiquement que « l'on prendra aux industriels capitalistes le 100 pour 100 de leur bénéfice, » ce qui empêche le

ministre des Finances de boucler son emprunt... Même antagonisme dans la presse : la *Reitch*, l'*Idinstvo*, du socialiste patriote Plekhanoff, la *Volonté du peuple*, qui est pourtant une feuille socialiste révolutionnaire, soutiennent ardemment la thèse de l'offensive, combattue par la *Pravda* de Lénine, le *Dielo-Naroda* de Tchernoff, la *Vie nouvelle* de Gorki...

Crise économique, crise financière, crise du ravitaillement : toute la lyre!... Mais le pis sera la crise du front. Si elle n'est pas conjurée, si l'armée est incapable de comprendre les problèmes de la guerre et la situation de l'Europe, la Russie aura à redouter plus qu'une défaite : une catastrophe nationale comme l'histoire du monde n'en a jamais enregistré!

LA RÉPUBLIQUE DE CRONSTADT (1)

18/31 mai. — Les journaux de ce matin nous apportent une effarante nouvelle : par 210 voix contre 40, le Conseil des délégués ouvriers et soldats de Cronstadt a résolu de prendre en mains la direction des affaires de la ville et de la forteresse. Il a renvoyé les représentans du gouvernement et déclaré que, pour les relations avec le reste de la Russie, c'est désormais à lui seul qu'il convient de s'adresser!... Il ne reconnaît plus le gouvernement provisoire et traitera sans intermédiaire avec le Conseil des ouvriers et soldats de Pétrograd. La république est proclamée!

Cronstadt indépendante! Cronstadt en république! Cronstadt, la forteresse par excellence de la Baltique, la clé de Pétrograd et de la Russie, libre de disposer d'elle-même, fût-ce contre les intérêts de l'État!... Se peut-il qu'il se soit trouvé des hommes assez fous, des patriotes assez peu dignes de ce nom pour décréter une aussi inconcevable mesure?

Cette nouvelle a causé une sorte de panique dans Pétrograd. On s'aborde : « Où allons-nous? — C'est le commencement de la fin! — Le gouvernement provisoire tolérera-t-il une pareille atteinte à son autorité? — Il faut bloquer la forteresse, la sommer de se rendre et, si elle résiste, la réduire par la famine... »

Comme pour augmenter à dessein le désarroi des esprits,

(1) Ce chapitre a eu tout particulièrement à souffrir des échoppages de la Censure.

une centaine d'anarchistes, comprenant des ouvriers, des matelots et des femmes, parcourent les rues de la ville, précédés de drapeaux noirs et portant des fusils et des grenades à mains...

Un télégramme d'Helsingfors annonce que l'anarchie est complète dans la ville d'Abo. Tous les membres de la municipalité et le Sénat finlandais sont partis pour avoir un entretien avec les ouvriers et essayer de rétablir l'ordre.

L'insubordination règne tout le long des rives de la Baltique. Qu'adviendrait-il de nous si les Allemands s'avisaient d'y tenter une descente? Les promesses, les sermens des marins d'Helsingfors à Kérensky sont-ils déjà oubliés?...

20 mai/2 juin. — Les journaux s'occupent longuement de Cronstadt. Le Conseil semble pris de folie. Il demande que Nicolas II soit transféré dans cette ville avec toute sa famille et que l'Assemblée Constituante s'y réunisse.

. . . .

Le beau-frère d'une danseuse, qui occupe l'appartement situé au-dessus du nôtre, a été quatorze fois menacé de mort! Il a perdu la raison et il faut le conduire par la main, comme un enfant...

Les délégués des ouvriers et soldats se sont rendus à Cronstadt. C'est le jour de la Pentecôte. Il fait beau. La navigation est agréable sur la Néva où les brises printanières courent en un frisselis léger. Du ciel bleu, des drapeaux rouges, des chants, quelques bourgeons qui pointent aux branches des arbres... On aurait envie de se sentir heureux, s'il ne s'agissait pas d'un pèlerinage d'exaltés vers une ville en révolte; si les Allemands ne tenaient pas entre leurs griffes la Pologne et tant d'autres régions dévastées; si nous n'étions pas à deux doigts de la défaite, de la famine, si... si...! Comment peuvent-ils oublier tout cela?

A midi, Tchkhéidzé arrive, accompagné des ouvriers des usines Oboukoff et Poutiloff. Couronnes déposées sur les tombes des victimes, discours, tout le cérémonial sur lequel trois mois de révolution nous ont déjà blasés. Partout des marins, avec leurs bérets à rubans flottans, leurs cocardes rouges, et des visages plus hardis encore, plus déterminés, plus inquiétans que ceux des soldats de Pétrograd... Des meetings s'organisent sur les places. On demande à Tchkhéidzé de prendre

la parole. Le président du Conseil des ouvriers et soldats de Pétrograd met les marins en garde contre les décisions irréfléchies, comme celle que l'on a prise à Cronstadt. La ville de Cronstadt ne peut vivre seule, isolée du reste de la Russie et de la capitale; sa manière d'agir risque d'apporter du désordre dans la révolution.

Une voix crie :

— Pourquoi Kérensky a-t-il ordonné l'offensive? C'est une trahison !

Une trahison? Envers qui? Ne savent-ils pas que seule l'offensive peut sauver les libertés russes déjà menacées?... Alors?...

Une autre voix s'élève :

— Pourquoi le gouvernement provisoire ne publie-t-il pas les traités secrets avec les Alliés? Pourquoi ne signe-t-il pas la paix?

La paix avec l'Allemagne! C'est la première fois que j'entends, posée en public, cette exigence d'une paix en dehors des Alliés. Nous sommes à Cronstadt, forteresse du maximalisme : cela seul suffirait à nous le rappeler.

Un orateur qui a succédé à Tchkhéidzé s'y applique encore. A grands renforts de gestes, il déclare que « les camarades de Cronstadt évoluent de plus en plus du côté des bolché-wiki ! »

Cela promet pour l'avenir.

Après de longs pourparlers, renouvelés plusieurs fois, MM. Skobeleff et Tsérételli ont obtenu que le Comité de Cronstadt reconnaisse que « l'autorité du gouvernement s'étend sur la ville de Cronstadt comme sur toute la Russie. » En vertu de cette déclaration, le gouvernement provisoire a fait procéder à une enquête sur le cas des officiers détenus dans les prisons de la forteresse.

Le résultat est navrant. La plupart des accusations portées contre les officiers reposent sur des témoignages d'inconnus et il a été impossible de les justifier...

. . . .

Il était temps que le gouvernement provisoire mît fin à ces horreurs.

26 mai 8 juin. — Bien que le Conseil des ouvriers et soldats de Cronstadt ait fait sa soumission, les marins recommen-

cent à faire parler d'eux. Les équipages des cuirassés *République*, *Gangoutt* et du croiseur *Diane* ont voté une résolution réclamant le transfert de Nicolas II à Cronstadt, pour y être mis sous la garde de « troupes véritablement révolutionnaires » jusqu'à sa mise en jugement.

« C'est la troisième fois, dit le *Gangoutt*, que nous affirmons notre volonté et cette mise en demeure n'est pas une plaisanterie. Ceci est notre dernier avis; après, nous emploierons la force ! »

Quand et comment cela finira-t-il?

BEAUCOUP DE FOLIES, UN GRAIN DE SAGESSE

La cérémonie à laquelle les ouvriers de Pétrograd se sont livrés à Cronstadt ne semble pas avoir lénifié leur humeur tapageuse. Une grande agitation règne autour des usines sur la question des salaires et des heures de travail. A Gostiny-Dvor, les commis de magasins font grève. Les employés des tramways exigent, après la journée de huit heures, celle de six! Là ne se bornent pas leurs prétentions. Ils déclarent que les tramways et tout le matériel leur appartiennent et ne veulent plus reconnaître l'autorité des directeurs et des ingénieurs. Ils se sont emparés de plusieurs de ces derniers, leur ont goudronné le visage, les ont enfermés dans des sacs après les avoir ficelés, puis ils les ont exposés dehors en cet état sur des petites charrettes à bras où ils resteront jusqu'à ce que quelque passant apitoyé vienne les mettre en liberté. Cet acte d'humiliante vengeance, indigne d'un peuple civilisé, s'appelle « la *mise en brouette* » et a déjà été pratiqué en Russie lors de la révolution de 1905.

Au milieu de ces excès, la Révolution tourne à la mascarade et les amis de la Russie s'en affligent. L'Emprunt de la Liberté ne donnant que de maigres résultats, on a imaginé de faire autour une sorte de réclame carnavalesque. Toute la journée, un char rempli d'hommes et de femmes en costumes de boyards, accompagnés de musiciens, a circulé dans les rues de la ville. Une troïka des écuries impériales, montée par un matelot portant un énorme drapeau de Saint-André, appelait aussi le public à la souscription.

Les manifestations se succèdent, ininterrompues : voici

celle des femmes des usines, coiffées de foulards rouges et précédées d'un drapeau sur lequel sont inscrites leurs revendications. Où sont les défilés impressionnans, les cérémonies imposantes des premiers jours?

Un meeting des bolché-wiki a eu lieu dans un quartier de Pétrograd. Le Suisse Rodolff Grimm, initiateur de la conférence de Zimmerwald, y a prononcé un discours en allemand. Une fois encore le ministère est sur le point de se voir débordé : deux cent cinquante usines menacent de se mettre en grève; de nombreuses fabriques se ferment; on compte déjà soixante mille ouvriers sans travail... Le ministre du Commerce M. Konovaloff vient de donner sa démission... Un de mes amis m'annonce que 28 000 anarchistes, pacifistes et maximalistes, sont attendus à Pétrograd, venant d'Amérique par Vladivostok. Ce n'est pas cela qui va améliorer la situation.

Pour excuser les fautes du peuple, les chefs révolutionnaires ne cessent de nous rappeler « le funeste héritage du tsarisme. » Il se peut que les vices du peuple, son ignorance, son incompréhension des nécessités politiques, sa mauvaise foi dans tout ce qui touche à ses engagemens d'honneur soient la conséquence des siècles d'oppression qu'il a subis. Mais les hommes consciens, éclairés, instruits, qui ont été ses guides, devaient savoir qu'on ne jette pas sans transition un peuple de l'absolue soumission à l'absolue liberté. L'exemple de la Révolution française a été le piège dans lequel plus d'un révolutionnaire est tombé. Quel parallèle établir entre la France, héritière des libertés romaines, révolutionnaire presque tout au long de son histoire ; obtenant des chartes avec les communes; résistant au pouvoir absolu de l'Église, dès le temps de Philippe le Bel; alliée au roi contre la féodalité; ayant, depuis l'époque de Jacques Cœur, une bourgeoisie riche, puissante et lettrée, formée d'une population homogène que rien ne divise contre elle-même — et la Russie soumise jusqu'à l'héroïsme, aimant l'oppression qu'elle subit; la Russie où, dès les origines de son histoire, chaque essai de révolution n'est qu'une révolte contre un chef, ou doit prendre l'aspect d'un loyalisme plus profond en paraissant faite pour rétablir sur son trône un tsar victime d'un usurpateur. Kérensky obtiendra-t-il que le peuple remonte ce terrible courant? On parle d'un mouvement réactionnaire dans le Sud en faveur du grand-duc Nicolas, et d'un autre en faveur d'un Demidoff.

J'ai causé ce matin avec une vieille femme, très simple, à laquelle je demandais mon chemin et qui a poussé la complaisance jusqu'à vouloir m'accompagner à destination. La conversation a glissé fatalement, et à une rapide allure, vers les difficultés de la vie à Petrograd.

— Voyez-vous, me dit la bonne vieille, c'est *leur* faute. Nous n'étions pas prêts. Nous ne sommes que de pauvres gens, sachant à peine lire et écrire. C'est notre président de la Douma, notre Rodzianko, qui avait raison. Mikhaïl Alexandrovitch nous a fait bien du tort (1) et Nicolas II aussi (2). Une bonne et solide constitution, voilà ce qu'il nous fallait. *Ou nas tiomnéi naroda!* (Chez nous le peuple est obscur.)

Et quand je lui eus décliné ma qualité de Française :

— Nou! Vot! (Et voilà!) Maintenant ils disent que les Français sont des impérialistes parce qu'ils veulent reprendre aux Allemands une province qui leur appartient. Des bêtises! Des bêtises! Je ne suis pas bien au courant de ces choses, malgré que quelqu'un de savant me les ait expliquées; mais je sais que les Français sont en République, qu'ils n'ont pas voulu la guerre et aussi qu'ils sont plus intelligens et plus heureux que nous. S'ils demandent cette province, je veux bien parier qu'ils ont raison...

Cette façon simpliste de juger la question d'Alsace-Lorraine n'a pas été sans m'émouvoir. Le peuple russe a un grand bon sens naturel. C'est sur les idéologues des partis outranciers que retombe la responsabilité des actes coupables et le plus souvent inconsciens qu'il accomplit. Le nombre est trop restreint pour cette énorme masse ignorante, de ceux qui parlent de sagesse, de responsabilité, de devoir à remplir...

— Pourquoi laissez-vous entrer en Russie tant de gens porteurs d'idées en tout temps dangereuses, mais particulièrement nuisibles à l'heure actuelle? ai-je demandé à l'un des membres de la commission chargée de recevoir les 28 000 anarchistes russes d'Amérique, à leur arrivée à Pétrograd.

— Y pensez-vous? Nous sommes en pays libre. Comment interdire à ces hommes leur retour dans la patrie, parce qu'ils ne professent pas les mêmes idées que nous?... Cela est impossible... impossible...

(1) En refusant d'accepter la régence qui lui fut offerte par la Douma
(2) En abdiquant pour son fils en même temps que pour lui.

— En temps de paix, soit; mais aujourd'hui... Il y a des nécessités inéluctables. Dieu veuille que vous n'en fassiez pas bientôt l'épreuve à vos dépens!

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

Les élections municipales, sous le régime de la répartition proportionnelle, vont avoir lieu pour la première fois à Pétrograd. C'est une grande épreuve. Tout ce qu'il y a dans la ville de gens éclairés, et pouvant disposer de leur temps, s'emploie à y préparer le peuple. La tâche sera dure. C'est dans les casernes et dans les usines que s'exerce la plus active propagande. Un de mes amis, un travailliste, M. Jacques Kaplan, s'y efforce de tout son pouvoir. Aussitôt son bureau fermé, il court à la caserne du régiment de Volhynski qui lui a été attribuée. Le régiment de Volhynski est, avec celui des Preobrajenski, le premier qui vint à la Douma pour la défendre, au matin du 27 février où parut l'oukase de prorogation.

— Lorsque j'arrive, me dit M. Kaplan, je suis aussitôt entouré. Chacun s'applique à comprendre cette chose nouvelle pour lui : la responsabilité d'un vote; et le plus grand nombre y réussit assez bien. Les soldats discutent entre eux, devant moi, la valeur des listes, et je suis souvent frappé de la justesse de leurs réflexions.

Cet apostolat d'un nouveau genre, suscité par les élections, s'exerce parfois jusque dans la rue. Le même ami, se rendant un de ces derniers soirs à la Douma de la ville pour la préparation des listes, m'emmène avec lui. En route, nous voyons s'avancer vers nous un soldat, casquette sur l'oreille, et décrivant sur le trottoir d'invraisemblables festons. Le spectacle ici est plutôt rare; cependant depuis la révolution et le pillage des caves, il se rencontre quelquefois.

— Eh bien! camarade, s'écrie mon compagnon, en ces grands jours où chaque citoyen a besoin de se sentir le cerveau clair, est-ce que vous ne trouvez pas honteux de vous être mis en cet état?

Le soldat s'arrête et paraît chercher à réunir ses idées en fuite.

— Oui, oui, c'est vrai; c'est bien vrai, camarade. Mais voilà : nous étions là-bas quelques amis, on a fêté la liberté

ensemble, on a bu de bonnes choses... alors, vous comprenez!

Puis, pris d'une inspiration subite :

— Je ne sais plus où je suis; non, vrai, je ne sais plus! Est-ce que vous ne pourriez pas me conduire quelque part?

A côté de la mairie où nous nous rendons se trouve un ancien *outchastok*. Le nouveau commissariat de police s'y est installé. Mon ami a pris le soldat sous le bras. Très en confiance, il se laisse conduire tranquillement. Le commissariat de la révolution ne lui fait pas peur. On n'y est pas, comme à l'*outchastok* d'autrefois, accueilli par des injures et des coups.

— Allons, mon brave, nous voici arrivés, dit mon ami en installant sur un banc « le camarade » déjà à moitié endormi. Tâchez d'être à l'appel demain matin à la caserne et de vous garder l'esprit libre pour les élections...

La révolution a changé du tout au tout la physionomie du quartier de Spassky où je me suis rendue hier. On dirait que tout le monde s'y est réveillé d'un long sommeil. La question des élections s'y débat dans toutes les boutiques. Les partis sont entrés en pourparlers afin d'établir un bulletin commun où chacun d'eux aura ses représentans. Au meeting du soir, la salle est comble : gros marchands en vêtemens cossus, étudians en uniformes, petits marchands à la bricole et aussi quelques bourgeois. On est ici partisan de l'ordre, de la constitution, de l'offensive, et M. Milioukoff, paraissant tout à coup derrière la table au tapis vert, y a recueilli un grand succès.

Comment ne pas aller voir, malgré son nom rébarbatif, le quartier de Rojdiestwensky où se présente la très illustre Mme Kollontay, membre du comité exécutif du Conseil des ouvriers et soldats, partisan de Lénine, féministe, socialiste et bolchiviste? Après cette énumération, quoi d'étonnant si j'ajoute que le quartier est composé de gens d'une grande intolérance politique? N'ayant pu se mettre d'accord, ils ont dû établir quatre listes différentes, ce qui fait prévoir un beau grabuge pour les élections.

Rien d'intéressant, de significatif, comme ces enquêtes électorales. On glisse un œil dans les boutiques, on entame çà et là et au hasard, une conversation ; on saisit au vol des propos échangés... Tout le caractère du quartier se révèle : qualités, défauts, ambitions... Et les coutumes, et les habitudes, et les traditions!... On n'imagine pas quelle diversité peuvent pré-

senter les quartiers d'une même ville. Vassiliewsky-Ostroff, par exemple, est plein de choses imprévues. Le quartier s'étend sur un vaste territoire en partant des quais de la Néva. Il y a là une population variée. Beaucoup d'ouvriers, mais non pas des spécialistes ni des techniciens. Ce sont pour la plupart des petits artisans, et aussi des petits fonctionnaires. On y vit décemment mais chichement. Néanmoins, parmi ce simple peuple qui n'a rien du bourgeois, c'est le parti des Cadets qui l'emporte. Personne en France n'ignore plus que le parti des Cadets est à Pétrograd celui de l'ordre et qu'il a pour chef l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Milioukoff. La sagesse est d'en souhaiter le triomphe dans les élections prochaines.

KÉRENSKY ET LÉNINE FACE A FACE

C'est au Congrès des députés des travailleurs que Kérensky doit prononcer aujourd'hui un discours. Longtemps avant l'heure, la salle est comble. Il y règne cette atmosphère de mystérieuse attente, prélude de l'enthousiasme qui soulève, chaque fois, les foules russes à la parole du grand tribun. Des yeux ardens se fixent vers l'entrée comme si, déjà, sa silhouette s'y projetait en fluide de lumière.

Dès le début, la séance prend une allure extraordinaire et passionnée. Le ministre Tsérételli est à la tribune. Il y expose la difficulté d'établir le pouvoir sur des bases durables : « Une lutte ardente, dit-il, se manifeste en Russie pour l'exercice du pouvoir, et, en même temps, il ne se rencontre aucun parti politique qui veuille en assumer la responsabilité.

— Si, il y en a un, crie une voix.

C'est Lénine qui se fait entendre. Il est assis dans les premiers rangs avec sa femme, Kroupskaïa, et quelques leaders du maximalisme.

— Je n'en doute pas ! camarade Lénine, riposte Tsérételli.

Ce bref échange de paroles produit sur le public l'effet des premières banderilles lancées par le toréador. Son attention est surexcitée. Il pressent la lutte prochaine.

— On cherchait à former une majorité, reprend Tsérételli, mais en même temps on faisait tout pour entraver le pouvoir. On reproche au ministère d'être formé de capitalistes. Les

bolché-wiki prétendent qu'il n'y a aucune différence entre le gouvernement coalisé et l'ancien ministère Milioukoff. Le gouvernement, de son côté, peu sûr de la confiance du pays, insiste pour la formation d'un ministère socialiste. Même Milioukoff l'a demandé. La droite pense que si l'on forme un gouvernement avec les partis extrêmes, le pays fatigué reviendra plus vite à la sagesse. De leur côté, les bolché-wiki en pensent autant en ce qui concerne la droite.

Tout à coup, Lénine se lève. Ce simple geste a provoqué une énorme sensation. Toute la salle est debout. On se presse, on se pousse au premier rang.

Est-ce l'émotion? Lénine, très pâle, se lance dans un discours pâteux où il s'embourbe. Ses phrases décousues, embrouillées, sont émaillées de formules démagogiques. Tantôt il ironise à l'adresse du Conseil des délégués ouvriers et soldats, tantôt il remonte à l'histoire de la Révolution française, puis revient au gouvernement provisoire. Et brusquement, il se dévoile :

— Il faut passer des paroles aux actes, s'écrie-t-il. Notre parti ne refuse pas le pouvoir; il est prêt à chaque instant à prendre l'autorité entre ses mains. J'estime qu'aucun parti qui se met en avant ne peut refuser le pouvoir, lorsque les représentans du pouvoir sont menacés de la déportation en Sibérie... Mais nous ne sommes pas encore déportés!

Après cet exorde, le trop célèbre maximaliste expose son programme de réformes économiques et financières. Programme des plus simples, et même tout à fait sommaire : arrêter une ou plusieurs dizaines de capitalistes, les tenir dans les conditions où se trouve actuellement l'ancien tsar, Nicolas Romanoff. Ainsi se trouveront mis au jour les filons secrets de leur enrichissement... « Il faut arrêter les capitalistes, reprend Lénine, sans cela toutes nos phrases ne seront que de vaines paroles! » Puis il déclare inadmissibles les rapports de la démocratie révolutionnaire avec la Finlande et l'Ukraine, affirmant qu'il faut les laisser se séparer complètement de la Russie si tel est leur désir. Enfin il se prononce sur l'offensive. Sa déclaration est brève mais nette : « L'offensive en ce moment est la continuation du carnage impérialiste! »

Lénine a quitté l'estrade. Et, simplement, Kérensky s'avance. Tous les cœurs battent dans toutes les poitrines. Toutes les pensées convergent vers lui. Il est comme porté à la tribune

par les regards admirateurs et passionnés de la foule. Il le sait. Il le sent. Il y a entre lui et l'âme profonde de la démocratie russe une constante et merveilleuse communion. Sous l'apparence calme, sous les dehors presque froids de cet avocat devenu tribun, bouillonnent tous les enthousiasmes, toutes les pitiés, toutes les aspirations d'un peuple enfin libéré. Jamais homme ne trouva si bien les chemins qui mènent au cœur des foules; jamais foule ne rencontra un homme en qui si parfaitement s'incarner. La Russie révolutionnaire, ce n'est pas la poignée léniniste, hurlante et destructive, c'est la multitude que représente celui qui marche à cette tribune avec la ferme attitude d'un lutteur pour la vérité.

— M. Lénine, remarque Kérensky, a oublié qu'un marxiste qui propose de tels remèdes au mal social n'est pas digne d'être appelé socialiste, car les procédés qu'il préconise sont précisément ceux des pires despotes asiatiques. M. Lénine a oublié qu'à notre époque l'arrestation en masse des capitalistes est « le sabotage » des lois du développement économique. *(Se tournant du côté des maximalistes :)* Quels remèdes vous faut-il encore en dehors de l'arrestation des capitalistes et de la séparation de la Finlande et de l'Ukraine? La fraternisation? Il faut le dire à son honneur : la démocratie russe a, en majeure partie, rejeté ce moyen de lutte sociale. Si nous nous engagions dans cette voie, nous devrions convenir que le plus grand lutteur pour les idées démocratiques est Léopold de Bavière, qui soutient dans son manifeste les mêmes principes que certains socialistes russes... Qui donc dispose des armées allemandes? Sont-ce les camarades du citoyen Lénine ou ces capitalistes que vous proposez d'arrêter, et comment se fait-il que votre politique de fraternisation soit si étrangement d'accord avec la ligne de conduite de l'état-major allemand?...

« La voie dans laquelle vous voulez entrer est celle de la destruction. Prenez garde! Du chaos, comme un phœnix de ses cendres, sortira un dictateur, — pas moi! malgré que vous fassiez tout ce qu'il faut pour me pousser à la dictature. Vous ouvrez les portes au véritable dictateur et qui vous montrera comment les capitalistes se comportent avec les socialistes!...

« Vous dites que dans la lutte tous les moyens sont bons...

— Ce n'est pas vrai! crient les bolché-wiki.

— C'est vrai! reprend Kérensky avec autorité. Camarades, à vous de dire si les moyens que propose Lénine peuvent assurer le triomphe des idées russes et de la démocratie universelle. Les bolché-wiki prétendent que la restauration de l'activité combattante des armées vient en aide au capital international. Ce n'est pas vrai. L'armée révolutionnaire le sait et, réorganisée sur des bases nouvelles, elle est en plein accord avec mon point de vue, qui est aussi celui du Conseil des délégués ouvriers et soldats.

Puis se tournant vers les maximalistes :

— J'ai maintes fois défendu sur le front votre droit d'exposer vos idées! s'écrie Kérensky.

— Merci! réplique ironiquement le groupe des bolché-wiki.

— Je n'ai pas besoin de votre « merci! » J'ai fait cela afin que vous appreniez à lutter comme les honnêtes gens avec l'arme de la vérité.

Leçon perdue! On ne peut lutter qu'à l'aide du mensonge, de la vénalité, de la trahison, lorsqu'on défend la cause, désormais perdue, de l'impérialisme prussien.

Le discours du ministre de la Guerre, entrecoupé jusqu'au bout par les interruptions des maximalistes, s'achève dans une tempête de hourrahs et d'applaudissemens. Les bolché-wiki se retirent; mais on sent à leur attitude que rien n'arrêtera désormais leur campagne criminelle.

Des deux côtés et de minute en minute, les événemens se précipitent, l'action s'intensifie. Une grande manifestation pacifiste est annoncée. Cronstadt est pleine d'inquiétantes rumeurs... D'autre part, la campagne en faveur de l'offensive se fait plus ardente. Il y a comme des effluves électriques dans l'air... Les premiers Bataillons de la Mort sont en route pour le front... L'air chaque jour répété de la *Marseillaise* enveloppe les casernes d'une atmosphère patriotique et guerrière. Le bataillon des femmes, formé sous la direction de la veuve d'un colonel, Mme Botchkaréva, a défilé, au milieu d'une foule attendrie et respectueuse, dans les rues de Pétrograd. Mme Kérensky l'accompagnera sur le front en qualité d'infirmière. L'offensive est proche... Une activité intense règne dans les deux partis : et c'est l'unanimité qu'il faudrait pour assurer la victoire!

MARYLIE MARKOVITCH.

LE DRAME LYRIQUE JAPONAIS

LE NÔ

M. Gaston Migeon, dans le charmant ouvrage qu'il a publié, en 1908, sur le Japon, au retour de ce qu'il appelait ses « promenades aux sanctuaires de l'Art, » a, le premier peut-être, osé mettre en sa place, c'est-à-dire à la première, la grande école de sculpture japonaise du xe au xiiie siècle, qu'il compare tout simplement aux grandes écoles de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de la France. — Un rang égal pourrait être sans doute légitimement attribué aux écoles de peinture japonaises du ixe au xve siècle qui, dans la peinture religieuse, le paysage et le portrait, inspirées des maîtres chinois, forment une suite comparable aux œuvres de la première Renaissance italienne et française. — Mais il est une autre manifestation de l'art japonais qui soutient la comparaison avec les plus illustres modèles de l'art grec ou de l'art français : et c'est, malgré la différence absolue des traditions, des sujets et de certains modes d'expression, le théâtre que je veux dire, et, dans ce théâtre, une forme de drame lyrique, avec musique instrumentale et vocale, déclamation et danse mimée, le Nô, qui, par l'inspiration religieuse dont elle émane, par la beauté de l'exécution, par l'influence exercée sur la vie intellectuelle et morale de la nation, peut être sans paradoxe assimilée à la tragédie grecque du siècle de Périclès ou à la tragédie française du xviie siècle.

C'est ce théâtre, cette forme du drame lyrique que je voudrais essayer ici de faire connaître, en m'aidant des remarquables travaux d'un de nos compatriotes, M. Noël Peri (1), membre de l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï, qui a joint à ses études du drame lyrique japonais la traduction de cinq de ces drames choisis parmi les plus caractéristiques de l'imposante série de cinq cents pièces dont se compose le répertoire aujourd'hui conservé des Nô. — Le Nô, né à l'ombre des temples bouddhistes, tout imprégné de l'enseignement de Çakya-Mouni, et le plus souvent composé par les bonzes eux-mêmes, a si bien interprété et traduit les sentimens profonds, l'âme même du peuple japonais qu'aujourd'hui encore, malgré l'évolution des temps, il est demeuré l'expression fidèle et favorite dans laquelle le Japon se plaît à se reconnaître. Dans les fêtes qui, au mois de novembre 1915, ont célébré au palais de Tokyo le couronnement de l'empereur Yoshi-hito, c'est par une représentation de Nô que s'est achevée l'auguste cérémonie du sacre. C'est dans la représentation ou la lecture de Nô que le Japonais se retrempe, comme à l'une de ses sources les plus pures. Il retrouve dans ce vieux théâtre, avec ses plus belles croyances et légendes, l'histoire de sa race, l'image ou l'inspiration de ses vertus, la poésie de son passé, l'éternelle leçon de chevalerie et d'héroïsme à laquelle il a toujours obéi. Notre grand et fidèle allié de la présente guerre pensera avec nous que ce n'est pas nous éloigner ou nous distraire des émotions et des devoirs de l'heure actuelle, que de chercher et de voir réapparaître dans quelques-unes des plus belles œuvres de sa littérature dramatique la lignée des ancêtres dont il est le si digne descendant.

I

Le Nô est, comme la tragédie grecque et le « Mystère » français du moyen âge, né au temple ou dans les cloîtres, et de la même façon. Il fut tout d'abord le développement et comme l'annexe des chants, danses et chœurs qui accompagnaient la célébration des cérémonies religieuses. A ces chants, danses et chœurs primitifs, destinés à célébrer les dieux, la fondation des

(1) M. Noël Peri, « Études sur le drame lyrique japonais (Nô), » publiées dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (d'avril 1909 à décembre 1913.)

temples, le culte des ancêtres et des héros, se joignit, comme dans les « Mystères, » une action, très simple au début, et dans laquelle n'intervenaient, de même que dans la tragédie grecque, que deux personnages, deux rôles, le « shite » (exécutant), à la fois chanteur et danseur, personnage principal, sur lequel repose la pièce, et le « waki » (adjoint), qui donne la réplique ou prépare la scène. Le « shite » et le « waki, » les deux personnages uniques de l'action, sont comme le protagoniste et le deutéragoniste du théâtre grec, comme le héros principal et le confident de la tragédie française. Toute l'action est concentrée et ramassée en eux. Lorsque, plus tard, dans le Nô apparurent des personnages accessoires, par lesquels l'action se compliquait et s'animait, ces personnages ne furent cependant considérés et désignés que comme des adjonctions ou doublures (« tsure ») soit du « shite, » soit du « waki. » En réalité le Nô, dans son essence, ne comporte que le personnage en qui s'incarne et se résume l'action, et celui qui lui donne la réplique et se trouve sur la scène avec lui pour que l'action puisse apparaître et n'être pas réduite à un monologue. Encore dans le Nô l'action n'affecte-t-elle pas le caractère qu'elle a peu à peu revêtu dans la tragédie grecque et la tragédie française. Elle demeure confinée dans deux modes d'expression : la déclamation lyrique et la danse mimée. Elle ne s'éloigne jamais à cet égard de son origine religieuse et du type quasi sacré auquel elle appartient.

La cérémonie religieuse primitive se composait de musique, surtout instrumentale, et de danse hiératique (1). Le Nô, en conservant la musique instrumentale et la danse, ajouta la déclamation lyrique et le chœur. Dans les premières œuvres, la musique instrumentale et la danse, ainsi qu'il est naturel, étaient la partie encore la plus développée et, en quelque sorte, essentielle de la représentation. La déclamation lyrique et le chœur ne prirent que graduellement l'importance qu'ils finirent par acquérir, la danse restant, surtout pour la crise du drame et le dénouement, le mode principal d'expression. — Après une première période assez longue, c'est aux

(1) L'ancienne musique (Bugaku) et la danse, originaires de l'Inde, de la Chine et de la Corée, ont dû, comme le pense le critique japonais Okakura (Kakuzo), avec les ballades épiques de l'époque de Kamakura et les scènes ou « mascarades » infernales de la période des Fujiwara, concourir à la formation des Nô.

XIVe et XVe siècles, c'est à l'époque des Ashikaga, sous le règne mystique et raffiné de ces Valois du Japon, que le Nô atteignit sa plus grande perfection littéraire et musicale. Écho des plus vieilles croyances, traditions et légendes de la race, il devint, par l'art des bonzes lettrés à qui sont dues les plus belles pièces, par l'inspiration profondément bouddhiste dont il est animé, le joyau de la poésie japonaise, le chef-d'œuvre d'une littérature qui dans aucun autre genre n'a produit une expression aussi adéquate de l'âme même du Japon. A partir de cette date du XVe siècle, le Nô, adopté à la cour des shoguns, comme dans les temples, cultivé par une élite d'artistes professionnels, qui se léguèrent de père en fils les traditions et secrets de leur art, ou par des amateurs épris de poésie, de musique et de danse, fut la distraction préférée ou plutôt le régal favori des esprits instruits et distingués qui trouvaient dans ce drame lyrique la somme et l'élixir de toutes les émotions esthétiques de leur race, de leur histoire, de leur religion même.

Bien que la plupart des Nô aient été composés aux XIVe, XVe et XVIe siècles et que, depuis lors, la période de création ait été à peu près close, les siècles qui suivirent conservèrent le goût de cet art. Les représentations de Nô eurent, durant toute la dynastie des Tokugawa, un public de plus en plus nombreux, à mesure que se propageait l'étude et que se répandait la connaissance des œuvres et monumens du passé. Le grand développement que prit, aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'école des recherches archéologiques et historiques, la ferveur avec laquelle se ranima le culte de la foi et de la tradition nationales ne purent qu'étendre et aviver la faveur dont le Nô était l'objet. Si peut-être, lors de la révolution de 1853-1868, et pendant les quelques années où l'engouement du nouveau Japon pour l'Occident condamnait à un passager discrédit certaines formes, œuvres et institutions d'autrefois, le Nô parut provisoirement délaissé, il ne tarda pas, après une brève éclipse, à retrouver ses fidèles.

Aujourd'hui le Nô est plus que jamais l'objet de prédilection du public cultivé. Les représentations de Nô sont assidûment suivies à Tokyo, à Kyoto et dans d'autres villes encore. Les éditions des vieux textes (paroles et musique) se sont multipliées, surtout depuis une dizaine d'années. Une librairie de Tokyo, la librairie Wanya, s'est spécialisée en ce genre. Une

revue mensuelle, la *Nôgaku*, est, depuis 1902, régulièrement consacrée à tout ce qui concerne les Nô. Depuis l'année 1903 a été publiée une série d'albums contenant des reproductions photographiques de scènes de Nô, de vêtemens, masques et objets divers employés dans les représentations. Plusieurs écoles de Nô, particulièrement les cinq écoles destinées à former les acteurs qui jouent le rôle principal (shite), à savoir les écoles Kwanze, Hôshô, Komparu, Kongô et Kita, rivalisent dans l'interprétation et la représentation du répertoire. A Tokyo même, à Kyoto, à Nara, ces écoles ont leurs théâtres ayant chacun leurs habitués et leur clientèle. Le grand temple shintoïste Yasukuni-jinska, élevé à Tokyo, sur la colline de Koudan, dans le voisinage de l'ambassade de France, contient, dans un bâtiment annexe, une grande salle, la Nô-gaku-dô, spécialement consacrée à la représentation des Nô par les acteurs des diverses écoles.

C'est là que j'ai, de 1907 à la fin de 1913, aidé de savans interprètes, tels que M. Noël Peri, dont j'ai déjà mentionné les travaux, et M. le commandant Raymond Martinie, attaché naval de notre ambassade, et l'un des maîtres les plus experts de la langue japonaise, entendu et vu une série de Nô, les plus intéressans, les plus caractéristiques, ceux aussi qui sont le plus souvent donnés et qui ont la faveur du public. Je n'oublierai pas les heures vraiment exquises passées dans cette annexe du temple de Koudan et les sensations d'art que j'ai partagées là avec un auditoire recueilli qui suivait sur le texte la représentation des vieilles pièces, qui savait par cœur les beaux passages, hochait la tête à l'audition des principaux morceaux de musique instrumentale et admirait en connaisseur les pas mimés et rythmés des danses hiératiques.

II

La scène sur laquelle se jouent les Nô n'était, à l'origine, qu'une simple estrade couverte destinée à la danse (butai). Elle s'est un peu agrandie et étendue au XVe siècle, mais en gardant la simplicité rude et nue qui lui convient si bien et qui, comme le décor sommaire de l'ancien théâtre shakspearien, laisse une ample et heureuse place à la liberté de l'imagination.

La dite scène, construite en bois, s'élève d'ordinaire au milieu d'une cour carrée, dont deux ou trois côtés sont occupés

par les loges des spectateurs. Elle est elle-même carrée, de cinq mètres et demi environ sur chaque côté, et de deux pieds à peu près au-dessus du sol. Aux quatre angles, de fortes colonnes de bois soutiennent une toiture, également de bois, et qui a la même forme que celle des temples bouddhistes, mais sans ornemens, sans tenture et sans plafond. Au fond de la scène est un arrière-plan (kôza) d'un mètre quatre-vingts, qui forme la paroi de clôture et sur le milieu duquel est figuré un vieux pin aux branches éternellement vertes. A la limite de cet arrière-plan et de la scène proprement dite se placent, assis à la manière turque ou japonaise, les trois ou quatre instrumentistes, à savoir, et dans l'ordre, le flûtiste, le petit tambourin, le grand tambourin, le tambourin à baguettes. — A droite, le long de la scène et de plain-pied avec elle, s'assied, sur une sorte de balcon d'une largeur de 90 centimètres, le chœur, formé sur deux rangs, qui entre par une petite porte basse s'ouvrant sur une paroi latérale où est peint un bouquet de bambous. — A gauche, de l'extrémité de l'arrière-plan ou kôza, part une galerie de même largeur (1 m. 80), et d'une longueur de 3, 5 ou 7 ken (5 mètres et demi, 9 mètres, 12 mètres et demi), dénommée le « pont » (hashi gakari), et se dirigeant de biais vers le foyer des acteurs que ferme un rideau de soie. Devant ce pont sont plantés trois jeunes pins. C'est la route par laquelle entrent et se retirent, d'un pas toujours très lent et très mesuré, les acteurs. Parfois certaines parties du Nô sont jouées sur ce pont qui devient ainsi comme une seconde scène reculée et, à distance, forme une perspective.

Tel est le cadre sévère auquel la scène se réduit et où n'apparaît que le pin vert de la paroi du fond. Dans quelques pièces figurent des fragmens réduits et stylisés de décors : la cloche du temple de Miidera, réduite à une sonnette, le chariot du Nô intitulé « Matsukaze » qui n'est qu'un jouet d'enfant, les cèdres du Nô « Miwa, » symbolisés par deux branches de quelques centimètres, un temple représenté par un cadre de deux pieds d'où partent quatre montans supportant un petit toit en chaume. — Le décor, architecture ou paysage, est, non pas dans des objets matériels, mais dans les vers mêmes du poète et dans la musique qui excellent à rendre, par la description, la suggestion, l'onomatopée, l'illusion merveilleuse de la parole et du son, la splendeur des architectures ou l'âpreté des

déserts, les aspects variés des saisons, les bruits du vent, le voyage des pèlerins, la furie des batailles. C'est la nudité même de la scène qui laisse à la puissance du vers et de la musique, à la magie du poème et de la légende, à l'infini de la méditation et du rêve, l'horizon sans limites, l'espace sans obstacles. « Le court drame épique qui constitue le Nô, écrit Okakura, est rempli de sons demi-articulés. Le soupir du vent à travers les branches des pins, le bruit de l'eau qui tombe, le tintement des cloches éloignées, les sanglots étouffés, le fracas de la guerre, l'écho du tisserand frappant l'étoffe neuve contre le métier de bois, le cri des grillons, toutes ces voix multiples de la nuit et de la nature s'y font entendre. Ces obscurs échos de l'éternelle mélodie du silence peuvent sembler étranges ou barbares. Ils n'en sont pas moins la marque d'un grand art. Ils ne nous laissent pas oublier un moment que le Nô est un appel direct de l'esprit à l'esprit, le mode par lequel la pensée sans parole va de l'acteur lui-même à l'âme diffuse et sans organe de celui qui l'écoute. »

L'acteur principal, le « shite, » a le plus souvent, comme le protagoniste de la tragédie grecque, un masque. C'est la façon de donner au personnage plus de généralité, d'ampleur et de mystère. Les masques de Nô, qui étaient faits d'abord de sciure de bois agglomérée et recouverte d'une couche de laque, furent ensuite sculptés sur bois et devinrent de véritables œuvres d'art. Les musées, les trésors de temples, les collections privées en possèdent de très beaux et intéressans modèles. Ces variétés de masques étaient, d'ailleurs, assez nombreuses (un critique en énumère jusqu'à 70), mais se ramenaient, en somme, à quelques types : le démon, le vieillard, la vieille femme, la jeune fille, le moine, le guerrier, etc. — Les costumes de Nô, surtout ceux du « shite, » et particulièrement ceux qui sont revêtus pour la danse, sont riches et d'une ornementation aussi artistique que variée. Le style en est le plus souvent emprunté aux anciens vêtemens de cour. Le sabre en est, d'ordinaire, l'ornement, mais aucune autre pièce d'armure. Pour figurer le combat, les acteurs rabattent la partie supérieure du vêtement et dégagent les bras; ils se ceignent la tête d'une étroite bande d'étoffe nouée par derrière, et dont les extrémités retombent dans le dos. — Les rôles féminins sont, comme dans tout le théâtre japonais, joués par des hommes.

Le costume consiste dans une sorte de robe de chambre, ouverte sur la poitrine, ornée de fort belles broderies, et serrée à la taille par une cordelette qui la fait légèrement bouffer dans le dos. L'acteur masqué porte une perruque dont les cheveux, séparés par une raie au milieu, descendent autour de la tête, de façon à encadrer le masque. Un ruban enserre la perruque à la hauteur du front et se noue par derrière, tandis que les deux extrémités pendent jusqu'au milieu du dos. Les Nô comportent assez souvent des rôles d'enfans.

M. Noël Peri a analysé et défini avec une extrême précision les différentes formes, chants et musique, paroles, danses, dont le Nô se compose et qui, concurremment, ou par succession, servent d'expression à l'action. Il y a, en effet, une grande régularité, une rigueur presque rituelle dans la concurrence ou la succession de ces diverses formes, le Nô étant ordonné et s'exécutant avec une constance et une uniformité liturgiques, comme une sorte de messe ou d'office. — Les formes chantées sont au nombre de neuf : le « shidai » (introduction ou prélude, qui expose le sujet de la pièce), l' « issei, » qui est l' « andante » mélodique du premier rôle, l' « uta » et le « sashi, » récitatifs destinés à exprimer les sentimens des personnages ou la marche de l'action, le « kuri, » le « kuse » et le « kiri », morceaux exécutés par le chœur au commencement, au milieu et à la fin du drame, le « rongi », qui est le dialogue alterné entre le protagoniste et le chœur au moment le plus pathétique de l'action, le « waka », morceau final du protagoniste après l'exécution, par lui, de la danse qui marque et constitue le dénouement. — Les formes parlées sont au nombre de quatre : le « nanori » qui est la présentation par laquelle les personnages se nomment et se font connaître eux-mêmes, le « mondô » ou dialogue, le « yobi-kake » (appel adressé de loin à un personnage en scène,) le « katari » ou récit qui s'intercale dans le dialogue. — La danse enfin et la mimique ont une importance toute particulière : c'est la danse qui marque les étapes et progrès de l'action et qui, invariablement, en constitue le dénouement. Tous les mouvemens en sont décomposés et réglés d'une façon minutieuse. Les danses dont il s'agit sont plutôt, d'ailleurs, des attitudes, des rythmes lents, les gestes mesurés et presque compassés d'une mimique quasi sculpturale et plastique. Mais chacune de ces attitudes, chacun de ces gestes est un des momens essentiels

de l'action du drame, dont les parties chantées et parlées ne sont guère que le prélude, l'accompagnement ou le commentaire. Le Nô est, à cet égard, un ballet sacré dont la poésie et la musique doivent être considérées surtout comme les deux auxiliaires. C'est vers la danse finale que tout le drame converge : c'est en elle qu'il a sa crise et sa solution.

D'après sa structure générale et qui confirme bien le rôle prépondérant de la danse, le Nô se divise en deux parties : l'une d'exposition, dans laquelle le protagoniste ou « shite » est principalement diseur et chanteur; l'autre d'action, dans laquelle il est plus strictement danseur. — Le plus souvent cette division du drame est marquée extérieurement par le changement de costume du « shite » qui, lorsqu'il va danser, c'est-à-dire lorsque le drame approche de la crise, revêt un vêtement nouveau, plus somptueux ou plus symbolique. Ce changement se fait sur la scène même, à l'arrière-plan, et sans interruption de la pièce.

Les Nô enfin, selon la nature des sujets qui y sont traités, ou selon le programme adopté pour leur exécution, se répartissent, soit en quatre, soit en cinq ou six classes. — Il y a, d'après le genre des sujets, quatre classes de Nô : les Nô de divinités ou de choses divines (kami-nô), mettant en scène des légendes mythologiques ou des légendes relatives à un temple, à sa fondation, à la divinité qui y est honorée; les Nô de souhaits heureux (shûgen-nô) destinés à louer et honorer un grand personnage et avant tout l'Empereur; les Nô d'apparitions (yûrei-nô ou seirei-nô) où figurent, en dehors des dieux et des génies, les mânes ou des esprits d'animaux, de plantes, de fleurs; les Nô d'actualités (genzai-nô), représentant des scènes anciennes, plus ou moins historiques, ou même demi-légendaires, et des scènes de mœurs accommodées au goût de l'époque. — En ce qui concerne le programme d'exécution des Nô, l'usage avait prévalu et s'est conservé de composer chaque spectacle d'une succession de cinq pièces appartenant chacune à une classe différente. Les cinq classes entre lesquelles, sous cet aspect, se distribuent les Nô, sont, suivant la formule classique, « jin-dan-jo-kyô-ki » (dieu, homme, femme, folie, démon,) selon que le personnage principal de la pièce est une divinité, un homme (héros ou guerrier), une femme (ou l'esprit d'une morte ou un esprit apparaissant sous une forme féminine), un

fou ou une folle, un démon (esprits violens, mânes irrités, etc.). Une sixième classe, ne figurant au programme qu'en des occasions particulièrement solennelles, est celle des « souhaits heureux » (shûgen-nô), citée ci-dessus, et qui est spécialement dédiée à la célébration et à la louange d'un grand personnage, notamment de l'Empereur.

Entre les différens Nô se placent, au cours de la représentation, des intermèdes comiques (kyôgen), dont le but est de détendre l'esprit du spectateur et de le laisser reprendre haleine. Les kyôgen, très courts, sans prétention et d'une gaieté facile, sont joués par des acteurs spéciaux, sans masques et sans intervention de l'orchestre ni du chœur.

III

Parmi les cinq cents Nô qui se sont conservés et les cent vingt-cinq que les diverses écoles exécutent encore aujourd'hui, M. Noël Peri en a choisi et traduit cinq, un de chacune des cinq classes ou catégories ci-dessus décrites. Il nous offre ainsi, dans la série de ces cinq pièces, le type et le modèle d'une de ces journées de Nô qui commencent à sept heures du matin pour se prolonger jusqu'à trois heures de l'après-midi, ou à quatre heures du soir pour s'achever vers minuit.

Nous voici dans la salle annexe du temple de Koudan où j'avais l'habitude de me rendre. L'auditoire est assis sur les nattes de riz, dans les petites loges ou « boxes » où peuvent tenir six à huit personnes. Sur la scène de bois où il n'y a d'autre décor que le pin vert ornant la paroi du fond, les quatre instrumentistes sont installés. Les huit choristes viennent d'entrer par la petite porte basse où est peint un bouquet de bambous. Les premiers sons de l'orchestre se font entendre. Le « waki » (deutéragoniste) et deux « waki-tsure » (compagnons ou doublures) font leur entrée en costume de pèlerins et tenant l'éventail à la main. La première pièce qui s'ouvre ainsi appartient à la série des divinités ou choses divines (kami-nô). C'est le Nô d'*Oimatsu*, c'est-à-dire du Vieux-Pin vénéré comme arbre sacré dans l'enceinte du temple d'Anraku, à Dazaifu, province de Chikuzen, dans l'île méridionale de Kyûshû. Le Vieux-Pin et le temple même d'Anraku sont dédiés à la mémoire du grand lettré et homme d'État, Sugawara no

Michizane, qui vécut de l'année 845 à l'année 903 de notre ère, qui fut ministre de droite des empereurs Uda et Daigo, et qui, par une intrigue de la puissante famille des Fujiwara, fut destitué, chassé du palais impérial, dépouillé de ses biens et exilé à Dazaifu. Michizane, au moment où il s'éloignait du palais et où il quittait sa propre maison, dit adieu à ses fleurs et surtout au grand prunier rose qui était la gloire et la joie de son jardin. Cet adieu consista en une courte poésie que, selon l'usage, il suspendit, en partant, à l'une des branches du prunier regretté :

Sous la brise d'Est,
Brillez de tout votre éclat,
O fleurs de prunier ;
Bien que n'ayant plus de maître,
N'oubliez pas le printemps !

Parvenu au lieu de son exil, Michizane se retira en un petit temple où il vécut dans l'isolement et mourut au bout de deux ans. A peine Michizane était-il mort que de terribles punitions et vengeances s'exercèrent sur la famille impériale et sur le clan des Fujiwara qui l'avaient injustement disgracié et persécuté. Tous ses persécuteurs périrent, l'un après l'autre, en quelques années, de mort violente. La foudre tomba sur le palais et y mit le feu. L'iniquité des persécutions dont Michizane avait été victime étant ainsi démontrée, et son pouvoir surnaturel établi, la mémoire et les mânes de l'exilé furent réhabilités, puis devinrent bientôt l'objet d'une légende, d'un culte. Michizane, divinisé, fut adoré d'abord comme le terrible dieu du tonnerre, puis comme une incarnation bienfaisante de Monjû ou de Kwannon. Un temple lui fut élevé à Anraku, puis un autre au Nord-Ouest de Kyoto, dans la plaine de Kitano, en un point où dans l'espace d'une nuit un bois de pins avait poussé miraculeusement. Ce temple subsiste aujourd'hui, dédié, sous le nom de Temman-Daijizai-Tenjin, à Michizane, qui est adoré comme le dieu des ministres et des lettrés et dont, en souvenir de sa poésie d'adieu, la fleur de prunier est considérée comme l'emblème. Dans la légende, un prunier-rose du jardin de Kyoto était représenté comme s'étant envolé pour retrouver à Anraku les pins entourant le temple. Le Prunier-Volant et le Vieux-Pin devinrent ainsi comme l'image et le

symbole du culte rendu à Michizane et comme le dieu lui-même. Comme Michizane était le dieu des lettrés, le prunier devint l'emblème des lettres elles-mêmes, et comme le prunier est un arbre de printemps, c'est au printemps qu'était célébrée la fête du temple, et c'est au printemps aussi que doit être joué de préférence le Nô d'*Oimatsu* (ou, pour traduire littéralement, du Pin qui suit).

Le Nô d'*Oimatsu* est d'une ordonnance simple et classique. Des voyageurs se présentent devant le temple d'Anraku, le Vieux-Pin et le Prunier-rose, pour honorer le dieu et pour interroger les gens du pays sur l'origine du temple. Des jardiniers, gardiens des deux arbres, leur répondent. Le chœur décrit le temple, les arbres, et explique le sens profond de la légende. Un paysan rappelle dans un récit (katari) l'histoire de Michizane, de ses malheurs, puis de sa réhabilitation et de sa divinisation. Le gardien du Vieux-Pin, qui jusque là était apparu en vieillard, se découvre alors comme le dieu lui-même. Il apparaît portant la coiffure et le masque réservés aux dieux, le grand pantalon évasé, la tunique aux larges manches, et tenant à la main l'éventail hiératique vert et or. Il commence à ce moment la danse sacrée, tout en chantant avec le chœur l'éloge du Vieux-Pin et en célébrant les vertus et la gloire de l'Empereur avec lequel, par la force du « karma » bouddhique, l'âme de Michizane s'est réconciliée.

Le chœur avait, dans la première partie, chanté la vertu, l'âme des plantes :

Sont-elles vraiment privées d'âme,
Les plantes, comme on le dit?
Les obligations de la vie, en ce monde d'illusion,
Elles les connaissent, oui, elles les connaissent.
Entre tous les arbres, le pin et le prunier
De Tenjin furent les plus chéris ;
Et le Prunier-rose et le Vieux-Pin
Sont devenus les dieux des chapelles de ses temples.

Le chœur et le shite lui-même rappellent ensuite que le pin éternellement vert est la constance et la force, que le prunier est le printemps, la poésie et aussi le Japon même, l'ancien nom du Japon, « Shikishima, » et le nom de la poésie, « voix de Shikishima, » se confondant en Michizane-Tenjin, protecteur des lettres.

L'inspiration bouddhiste et la légende nipponne se rencontrent ici pour célébrer l'âme des plantes et y retrouver tout ensemble Bouddha, la poésie et l'apaisement par le « karma » des mânes irrités et de la vie persécutée de Michizane. Plusieurs « motifs » se mêlent ainsi, comme l'aime l'esprit raffiné des lettrés et des spectateurs japonais, et contribuent à donner au drame lyrique plus de prise sur l'âme du public. En même temps que le moine, auteur et poète du drame, y introduit, avec l'histoire et la légende de la fondation d'un temple, un des enseignemens de la doctrine bouddhiste, il y insère, comme lettré, mainte réminiscense des livres classiques de la Chine ou des anciennes poésies japonaises ; il y ajoute enfin, comme musicien et chorégraphe, les effets puissans de la mélodie descriptive ou évocatrice et de la mimique rythmée. Il y a là une plénitude d'émotions et sensations qui se multiplient, se fortifient les unes les autres et forment un intense *crescendo*. Lorsque l'orchestre entame, à l'heure de la crise et du dénouement, les premières notes de la danse finale, le spectateur est dans l'état d'âme recherché et voulu par l'artiste comme par lui-même, et dont le caractère est, en ce sens, à ce degré, presque aussi religieux qu'artistique.

IV

La seconde pièce inscrite maintenant sur le programme, et qui appartient à la série des apparitions d'hommes, surtout de guerriers (« shura-mono »), est le célèbre Nô d'*Atsumori*, dans lequel l'esprit d'Atsumori, jeune guerrier de la famille des Taira, apparaît à son ancien adversaire Kumagai no Jirò Naozane, du clan des Minamoto, qui l'a tué dans la bataille du défilé de Suma et qui, par chagrin et remords, s'est retiré dans un couvent où il est devenu le moine Rensei.

Cet épisode de la lutte acharnée des Taira et des Minamoto qui se disputèrent le pouvoir au XIIe siècle, avant l'établissement du shogunat de Kamakura, est l'une des histoires ou légendes favorites du Japon. Les deux héros qui y figurent, le prince Atsumori, provoqué au combat par Kumagai, l'un des vétérans de l'armée des Minamoto, et le vétéran Kumagai qui, après avoir tranché la tête de son jeune ennemi, est pris de pitié, de repentir, et consacre la fin de sa vie à l'expiation, sont

également chers à l'imagination japonaise, aussi éprise du courage et de l'héroïsme que touchée de l'esprit de miséricorde et de pitié. Le thème prêtait à l'exaltation des sentimens les plus élevés de l'âme humaine et servait à illustrer de la façon la plus émouvante la doctrine bouddhiste du « karma, » c'est-à-dire de cette loi de compensation et de responsabilité selon laquelle deux existences sont comme rivées et enchaînées l'une à l'autre pour leur mutuelle rédemption et leur commune ascension vers la paix finale du Nirvana.

Au début du drame, Kumagai, devenu le moine Rensei, et qui fait son entrée en costume de bonze voyageur, un rosaire à la main et l'éventail passé dans sa ceinture, annonce son intention de se rendre à Suma et Ichino-tani où a eu lieu la bataille, et d'y prier pour la délivrance de l'esprit et de l'âme du jeune Atsumori qu'il a tué :

Puisque ce monde n'est qu'un songe, s'en réveiller
Et le rejeter, c'est être dans le réel.

Arrivé au lieu de son pèlerinage, il rencontre sur la scène deux faucheurs portant sur l'épaule un bambou auquel sont attachées des herbes. L'un des faucheurs, le personnage principal (« shite »), qui n'est autre que l'esprit du jeune Atsumori, joue de la flûte, de cette flûte dont il avait joué pendant sa vie, au moment même de la bataille où il périt, et qui fut retrouvée sur son corps dans un fourreau de brocart.

Aux sons de la flûte des faucheurs se mêle
Le souffle du vent qui passe sur la lande.
C'est l'heure du retour, à la tombée du soir.
Au bord de la mer de Suma, bien court, hélas ! est le chemin
Qui mène à ma maison et en ramène,
S'enfonce dans la montagne et ressort sur la grève ;
Et de ma triste vie tristes sont ici les labeurs.

[Cette déclaration mélancolique est appuyée, en sourdine, par le chœur, et, aux passages les plus émus, par la flûte et les tambourins de l'orchestre.]

Le moine Rensei qui naturellement n'a pas reconnu, sous l'habit de faucheur, l'esprit d'Atsumori, s'étonne qu'un homme de cette condition joue si bien de la flûte, et d'une flûte si précieuse. A quoi le « shite » répond, avec l'accompagnement

de l'orchestre, du chœur et de Rensei lui-même qui joue le rôle du deutéragoniste ou « waki ».

Le shite. — La flûte des faucheurs, le chant des bûcherons, ont pris place dans les vers des poètes et sont célèbres dans le monde. De notre flûte de bambou si vous croyez entendre les sons, ne vous étonnez point. La flûte des faucheurs,

Le waki. — Le chant des bûcherons,

Le shite. — Sont comme une musique qui accompagne la traversée de ce monde d'illusion.

Le waki. — Et le chant

Le shite. — Et la danse

Le waki. — Et la flûte

Le shite. — Et la musique,

Le chœur. — Sont passe-temps que chacun choisit à son gré.

Mais comme le moine demeure surpris que les autres faucheurs soient partis, et que le « shite » seul soit resté, celui-ci ajoute :

Quelle en est la raison? dites-vous. Parmi les vagues du soir,
Je suis venu écouter une voix qui réconforte.
Veuillez faire pour moi les dix prières.

[Ce sont les dix prières qui composent l'invocation à Amitabha Buddha.]

Le moine se déclare prêt à faire les dix prières, mais, au moment où il demande au « shite » qui il est, et où le « shite » répond :

A vous dire le vrai, je suis un parent d'Atsumori,

sa forme disparaît et s'évanouit. Le moine interroge alors un passant, un paysan qui, dans un long récit, lui raconte la bataille de Suma, le combat entre Kumagai et Atsumori, et la mort de ce dernier.

Ici s'ouvre la deuxième partie. Tandis que le moine, accomplissant les rites, se met en prière, l'esprit d'Atsumori portant le masque de jeune homme et le chapeau de cour noir, les cheveux longs tombant sur les épaules et dans le dos, le sabre passé dans la ceinture et l'éventail à la main, le bras droit dégagé de la manche et la partie droite du vêtement ramenée en arrière dans l'attitude du combat, s'avance sur le devant de

la scène. Il revit dans sa marche et dans son geste la bataille de Suma.

Au rivage d'Awaji,
Passent et reviennent les oiseaux de mer; à leurs cris je m'éveille.
C'est pour détruire enfin la chaîne du karma de ma vie que j'apparais ici.

Et le miracle s'accomplit : par les prières du moine Rensei et l'effort d'Atsumori, la réconciliation se fait entre le meurtrier et sa victime.

Le waki (Rensei). — Autant que la mer sous la grève rocheuse,
Le shite (Atsumori). — Fût-il profond, le péché est expié et retiré de l'abîme.
Le waki. — L'être devient Buddha, et la cause de sa délivrance.
Le shite. — C'est le mérite d'une autre existence. Aussi,
Le waki. — Autrefois ennemis,
Le shite. — Maintenant, au contraire,
Le waki. — En vérité, par la loi,
Le shite. — Nous sommes devenus amis.

Et, dans un dialogue admirable auquel le chœur se mêle, le moine Rensei, l'esprit d'Atsumori et le chœur évoquent les souvenirs de la veille et du jour même de la bataille, de la flûte de bambou dont Atsumori tirait encore des sons le soir qui précéda sa mort, et de la lutte qui le lendemain s'engagea.

Nous voici à la crise du drame et à la danse qui sera le dénouement. — L'orchestre s'anime, la flûte, évocatrice de la flûte même d'Atsumori, y fait entendre ses cris perçans, l'esprit d'Atsumori entame la danse symbolique de la bataille, que le chœur accompagne de ses chants.

Le shite (Atsumori). — Et voilà que, la nef impériale les précédant,
Le chœur. — Le clan tout entier a mis ses bateaux à la mer.
Ne voulant pas rester en arrière,
Atsumori accourt au rivage.
Mais la nef impériale et les barques des soldats sont déjà loin.
Le shite. — N'ayant pas d'autre ressource, Atsumori pousse son cheval dans les flots.
Son aspect trahit un trouble extrême. Mais, à ce moment,

LE CHŒUR. — Derrière lui Kumagai no Jiro Naozane,
Ne voulant pas le laisser échapper, accourt à sa poursuite, Atsumori
Alors fait retourner son cheval.
Parmi les heurts des vagues, il tire son sabre;
On le voit frapper deux fois, trois fois; puis sur leurs chevaux
Ils se saisissent à bras le corps; et sur la lisière où viennent
Battre les flots, ils tombent l'un sur l'autre. A la fin,
Atsumori est frappé et meurt. De la vie qu'il a perdue
Le karma, d'un tour de sa roue, les remet en présence.
« Mon ennemi, le voilà! » crie-t-il, et il veut le frapper. Mais
Celui-ci, rendant le bien pour le mal,
Récite les invocations rituelles, et grâce à ses prières,
Finalement ensemble ils renaîtront
Sur le même lotus. Non, le moine Rensei
N'est pas son ennemi.
Ah! daignez encore prier pour ma délivrance!

L'esprit d'Atsumori, dans le pas rythmé de la danse, avait marché, le sabre haut, sur le moine frottant son rosaire entre ses mains étendues. Le « karma » agissant, il recule, retombe, puis, jetant son sabre, et, les mains jointes dans l'attitude de la prière, se tourne vers le moine pendant le chant du dernier vers. — Tous deux, la victime et son meurtrier, sont désormais réunis, et, selon la magnifique expression bouddhique, renaissent sur le même lotus.

V

Après un court entr'acte pendant lequel, et pour détendre l'esprit et l'âme des spectateurs, est joué un intermède comique (kyògen), — une nouvelle introduction instrumentale retentit. C'est le troisième Nô qui commence, le Nô appartenant à la classe des pièces dont le héros principal est une femme (kazuramono), l'esprit d'une morte, ou un esprit apparaissant sous une forme féminine.

Le Nô de cette série, ici représenté, est le Nô de Sotoba-Komachi, *Komachi au stupa*, c'est-à-dire de la poétesse du IXe siècle, célèbre par sa beauté et son talent, mais aussi par ses malheurs, et qui, après une jeunesse brillante, et pour avoir, par sa coquetterie et ses cruautés, réduit au désespoir et à la mort l'un de ses amans passionnés, le noble général de

Fukakusa, tombe elle-même dans l'abandon et la misère, est contrainte à mendier, et expie par la folie les fautes qu'elle a commises.

Le principal personnage, le « shite, » est la poétesse elle-même, Ono no Komachi. — Des moines bouddhistes du monastère du Koyasan, qui font un pèlerinage aux sanctuaires bouddhistes et shintoïstes, rencontrent dans le bois de pins d'Abeno, du pays de Settsu, une vieille mendiante qui, lasse, s'est assise sur ce qu'elle a cru n'être qu'un tronc d'arbre mort, mais qui, comme les moines le découvrent, est un « stupa, » à savoir une sculpture de bois où sont représentés par étages successifs, selon la doctrine bouddhique, les cinq symboles dans lesquels se résument les cinq élémens du monde matériel, le cube (terre), la sphère (eau), la pyramide quadrangulaire (feu), la demi-sphère (vent), enfin le joyau classique figurant l'espace. Le « stupa » est, dans la doctrine bouddhique, en même temps que la représentation du monde matériel, l'image du monde de la connaissance : il est ainsi, surtout pour la secte Shingon, à laquelle appartenaient les moines, auteurs des Nô, le corps et l'âme de Bouddha lui-même. Or, non seulement la vieille mendiante n'a pas craint de s'asseoir sur le « stupa, » mais, dans sa vie passée, dans sa jeunesse coupable, la plus grande faute et cruauté qu'elle a commise, alors qu'elle était la poétesse Komachi, c'est d'avoir, pour éprouver le général de Fukakusa, son amant, exigé de lui qu'il vînt passer cent nuits de suite sur un escabeau de bois, l'escabeau sur lequel étaient posés les brancards de son char, à l'endroit où d'ordinaire le général venait la voir et lui parler. Le général était venu, se soumettant à l'épreuve, coucher quatre-vingt-dix-neuf nuits sur l'escabeau du char. Mais, à la veille de la centième, il mourut subitement. Et, depuis ce temps, la fortune de Komachi s'est changée. Elle a connu, à son tour, l'épreuve de la misère. Ce n'est pas vainement que le « stupa » sur lequel maintenant elle vient de s'asseoir est comme l'évocation de l'escabeau sur lequel le général qui, après chaque nuit, inscrivait le chiffre des nuits écoulées, n'a pu inscrire la centième.

Le dialogue s'engage entre les moines pèlerins et la vieille femme, qui n'est autre que Komachi. Les moines lui reprochent d'avoir profané le « stupa » et de méconnaître ainsi l'enseignement de Bouddha. A quoi la vieille mendiante, dans des

répliques serrées et qui révèlent en elle une intelligence profonde de la doctrine, répond de façon à confondre les moines qui courbent leurs fronts jusqu'à terre, la saluent par trois fois et lui demandent qui elle est.

Et, dans une scène qu'accompagne la mélodie mélancolique de l'orchestre, Komachi, les moines et le chœur échangent les lamentations suivantes :

Le shite (Komachi). — Je suis la fille du chef de district du pays;
Voilà à quelle extrémité est réduite Ono no Komachi de Deva.

Le waki (les moines). — Ah! qu'elle est digne de pitié! Komachi
Autrefois fut une femme répandant la joie;
Sa beauté brillait comme une fleur;
Le croissant noir de ses sourcils avait des reflets bleus
Et le fard de ses joues ne perdait jamais sa blancheur!

Le chœur. — Ses robes de fin damas superposées nombreuses débordaient les pavillons de bois précieux.

Le shite. — Les parures faisaient mon seul souci;

Le chœur. — Hors de ma portée, elles excitaient mes regrets.
Sous ma main, elles m'accablaient d'inquiétudes.

Le shite. — Les bandeaux de ma chevelure se courbaient en vagues bleuissantes.

Le chœur. — Tels des nuages aux teintes vives entourant un sommet verdoyant.

Le shite. — Parée de l'élégance de mes robes.

Le chœur. — Je ressemblais à la fleur de lotus flottant sur les vagues, au matin.

Le shite. — Je composais des chants, j'écrivais des poésies;

Le chœur. — La coupe apportant l'ivresse,

Le shite. — Mettait sur ma manche la tranquille image de la lune au ciel étoilé!

Le chœur. — Cet état si brillant,

Quand donc s'est-il changé à ce point?
Ma tête s'est couverte d'armoise blanche de givre.
Les deux bandeaux gracieux de mes cheveux
Se sont amincis sur ma chair, leur jais s'est mélangé.
Mes sourcils, ces deux fourmis arquées,
Ont perdu leur teinte de montagnes lointaines,

Le shite. — Ils ont cent ans.

Le chœur. — Il s'en faut d'un an. Mes cheveux crêpelés comme des algues pendent le long de mes joues. Voilà ce que sont mes pensées, et, dans la clarté de l'aube,

Ah ! j'ai honte de mon propre aspect !
Dans le sac suspendu à ton cou
Qu'as-tu donc mis ?

LE SHITE. — Bien que la vie pour le jour présent même ne soit pas assurée,

Pour apaiser ma faim demain,
C'est une galette sèche de millet et de fèves
Que j'ai mise et conserve en ce sac.

LE CHŒUR. — Et dans le sac que tu portes sur le dos ?
LE SHITE. — Il y a un vêtement souillé de sueur et de poussière.
LE CHŒUR. — Dans le panier de bambou suspendu à ton bras ?
LE SHITE. — Il y a des sagittaires blanches et noires.
LE CHŒUR. — Mon manteau de paille déchiré,
LE SHITE. — Mon chapeau tout rompu,
LE CHŒUR. — Ne cachent même plus mon visage.
LE SHITE. — Comment me défendraient-ils du givre, de la neige, de la pluie, de la rosée ?
LE CHŒUR. — Et, pour essuyer mes pleurs,

Je n'ai plus mes larges manches flottantes.
A présent, errant le long des chemins,
Je mendie auprès des passans,
Et quand on me refuse, un mauvais sentiment,
Une folie même s'empare de mon cœur,
Ma voix change, et c'est horrible.

LE SHITE — (Tendant son chapeau vers les moines.)

Ah ! donnez-moi quelque chose, ah ! moines ! ah !

Ici, la folie la prend. Elle se figure être elle-même le général de Fukakusa, elle demande à aller auprès de Komachi, « de celle qui s'appelait Komachi, dont la beauté était si grande, qui a vécu, qui est devenue centenaire, voilà son châtiment ! »

Dans la scène finale, celle où le dénouement est marqué par la danse, Komachi, devenue elle-même le général, revêtue du hakama blanc, rejetant sur sa tête les manches de son habit de chasse, chante tout en dansant son pas rythmé :

Me cachant à tous les regards sur le chemin,
Je vais sous la clarté de la lune, je vais à travers l'obscurité,
Par les nuits de pluie, par les nuits de vent,
Sous l'égouttement des feuilles, dans la neige épaisse,
Sous les gouttes d'eau tombant du bord des toits, vite, vite !

Le chœur qui, comme il arrive souvent dans la composition et l'économie des Nô, confond ses sentimens avec ceux du « shite » et le double, poursuit avec lui :

Je vais, je reviens, revenu j'y retourne.
Une nuit, deux nuits, trois nuits, quatre nuits,
Sept nuits, huit nuits, neuf nuits,
Dix nuits; en la nuit même de la fête des récoltes,
Sans la voir, j'ai fait ce chemin. Aussi fidèlement que le coq
Marque les heures, chaque matin,
J'ai fait une marque, au bord de l'escabeau.
Durant cent nuits je devais venir,
Et déjà la quatre-vingt-dix-neuvième était passée.

LE SHITE. — Ah! quelle souffrance! mes yeux s'obscurcissent!
LE CHŒUR. — Quelle douleur en ma poitrine! Et désespéré,
Sans pouvoir atteindre la suprême nuit, il est mort.
Du général de Fakakusa
Est-ce donc la colère jalouse qui s'empare de moi
Et me jette en une telle folie?

La folie de la passion, folie humaine, se mêle, se superpose ici à la substitution et comme à la migration du « karma » bouddhiste. C'est une possession, en même temps qu'une délivrance. Le drame et la doctrine se pénètrent et se multiplient en quelque sorte l'un l'autre. Mais la doctrine finit par l'emporter, et au moment où Komachi, dans les derniers pas de sa danse, est revenue à elle, c'est le chœur qui, traduisant et achevant sa pensée, ajoute et conclut :

Puisqu'il en est ainsi, pour l'existence future
Il faut prier; là est la vérité.
Entassant les galets jusqu'à en faire un « stupa, »
Je veux rendre mon corps brillant comme l'or;
De mes mains tendues offrant des fleurs au Bouddha,
Je veux entrer dans la voie de l'Illumination.

VI

Les deux derniers Nô de la journée, appartenant à la quatrième classe, celle des actualités ou scènes d'histoire (genzai-mono) et à la cinquième, celle des spectres et démons,

sont, l'un, la *Visite impériale à Ohara (Ohara go hô,)* l'autre le *Tambourin de damas (Aya no tsuzumi.)*

La *Visite impériale à Ohara*, dont le sujet est emprunté au fameux roman du XIIe siècle, le « Heike Monogatari » (roman de la famille des Taira), est la mise en scène, sans aucun mélange de merveilleux, sans intervention de divinités ni d'esprits, mais sous l'inspiration de la doctrine bouddhiste et de la résignation monastique, d'un épisode réel, la visite faite par l'ex-Empereur moine, de la dynastie des Taira, l'empereur Go-Shirakava, au petit temple et couvent de Jakhô-in, où s'était retirée, après la défaite définitive des Taira, sa belle-fille, l'ex-impératrice douairière Kenrei-monin, devenue désormais, depuis qu'elle a pris l'habit religieux, la Nyôin. — La Nyôin vit dans la solitude, avec deux suivantes qui partagent avec elle ses austérités :

En ce recoin des montagnes, la solitude a bien des tristesses;
Pourtant, bien plus qu'au milieu des tribulations du monde,
Il est doux d'habiter ici, derrière cette porte de rameaux tressés.
De la région de la capitale les bruits ont loin à venir
Jusqu'à cette haie claire de bambous et de branches.
Triste, à ces colonnes de bambous aux nœuds pressés
Appuyée, je m'absorbe en mes pensées, pourtant
Je suis dans la paix, car nul œil humain ne me voit.

Elle se compare au prince hindou Siddhârta qui abandonna la capitale du roi Çuddhodana pour parcourir les sentiers abrupts du mont Dantaloka, y cueillant l'herbe, y puisant l'eau, y ramassant le bois.

Le jour où l'Empereur-moine vient lui rendre visite, la Nyôin est allée cueillir des fleurs sur la montagne. Elle rentre, portant des fleurs dans une corbeille, et tenant son rosaire à la main. — L'Empereur lui dit son admiration pour ses vertus et parce qu'elle a pu, de ses yeux, comme un Bouddha, contempler le spectacle des six voies entre lesquelles se répartissent tous les êtres. Elle, modeste, se dépeint, au contraire, comme une herbe dont les racines ont été arrachées, comme une perle de rosée sur une liane qui ne saurait durer longtemps. En présence de l'Empereur, qu'elle remercie, ses souvenirs lui reviennent. Elle décrit, comme dans un rêve, la bataille navale de Dan-no-ura où sombra la fortune des Taira, où l'impératrice Toki-ko,

veuve du grand Kiyomori, se jeta dans les flots avec le jeune empereur Antoku pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, où elle-même se précipita également dans la mer, mais fut sauvée par les soldats du vainqueur, Yoshitsune, et, ramenée à Kyoto, courut se réfugier dans les solitudes de la montagne.

L'Empereur, après ce récit, s'éloigne. — La Nyôin, à la porte de rameaux tressés, quelque temps le regarde s'avancer sur la route, puis elle rentre dans sa retraite.

Le Nô, presque sans action et sans péripétie, a été comme une évocation du passé et une méditation bouddhiste, dans laquelle la musique, la poésie des acteurs et du chœur, la mimique lente et rythmée de la Nyôin ont exprimé les sentimens dont les âmes des spectateurs sont émues et attendries. C'est comme une symphonie de piété, de deuil et de Nirvana, où l'art se fait l'interprète exquis de la pensée religieuse sur les vanités, les tristesses, le néant de la vie.

Le Tambourin de damas est, au contraire, autant que le comportent la forme et le scénario des Nô, un drame de passion, une tragédie de l'amour aussi âpre et violente, dans sa brève mélopée, que permettent de la rendre les moyens et modes d'action dont dispose le théâtre japonais. — Le sujet rappelle celui du Nô de *Komachi au stupa :* la coquetterie et la cruauté d'une femme. Une des dames du palais impérial de Kyoto, dont un vieux jardinier s'est follement épris, ordonne de suspendre un tambourin aux branches d'un arbre, et fait dire au vieillard qu'elle se montrera à lui s'il parvient à faire entendre jusqu'au palais le son de son tambourin. Mais, sur ce tambourin, elle a fait tendre, au lieu d'une peau sonore, une étoffe de damas qui amortit et étouffe le son. Le malheureux jardinier s'épuise chaque nuit à tirer un son de ce tambourin qui demeure sourd et muet. De désespoir, il finit par se jeter dans le lac où il se noie. — Toutefois, tandis que dans *Komachi au stupa* la poétesse coquette et cruelle se repent elle-même et expie, ici c'est le vieux jardinier qui, se transformant en démon, poursuit sa meurtrière, lui apparaît, lui fait perdre la raison, la contraint à frapper désespérément le tambourin de damas, d'où ne sort aucun son. Il la frappe elle-même de son maillet : « Ah! je la déteste, cette femme, je la déteste! » et il s'enfonce au gouffre de l'amour.

Il y a dans ce drame, dans les vers, dans l'orchestre, dans les chants du chœur, dans la déclamation et la danse du vieux jardinier, qui joue le rôle du « shite, » une passion, une frénésie, une fureur qui laisse à peine respirer. — Dans la première partie du Nô, le jardinier apparaît portant le masque et la perruque du vieillard, en vêtemens de travail, un balai à la main. Il frappe à coups redoublés sur le tambourin, tout en déclamant et chantant, pendant que l'orchestre et le chœur l'accompagnent. — Dans la seconde partie, il porte la perruque blanche, un masque de démon, et s'appuie sur une canne, tandis qu'un petit maillet à long manche est passé dans sa ceinture. Il met la main sur l'épaule de la dame, et l'amène devant le tambourin, pendant que le chœur déclame :

LE CHŒUR. — « Frappe ! frappe ! Il la presse. Comme les tambourins battent la charge,
A coups précipités, vite, vite, frappe donc ! »
Et il la harcèle en brandissant son maillet.
« Le tambourin ne résonne pas. Malheur ! malheur .
S'écrie la dame, et sa voix est rauque. Eh bien ! te repens-tu, te repens-tu ? »
Du grand démon des régions obscures, Aho-rasetsu,
Telles doivent être les tortures;
Les supplices mêmes de la roue de feu,
Qui écrase le corps et rompt les os,
Ne sauraient être plus grands. Ah ! c'est horrible !
Ah ! quelle cause a bien pu produire un effet si terrible?
LE SHITE. — L'enchaînement de la cause et de l'effet est clair et immédiat ; le voilà devant mes yeux.
LE CHŒUR. — Il est clair et immédiat, le voilà devant mes yeux, je le reconnais !

Et tandis que, dans une danse frénétique, le shite brandit son maillet, peu à peu il s'éloigne vers le fond à pas maintenant plus lents et rythmés, et, comme dit le chœur, dont c'est le chant final, « s'enfonce au gouffre de l'amour. »

C'est sur ce mot et sur un son de flûte déchirant que se terminent le dernier Nô et cette journée au cours de laquelle nous avons vu se dérouler sous nos yeux l'action et le rythme des cinq classes et catégories dont se compose le drame lyrique et mimé, tel que l'art japonais l'a conçu et exécuté.

VII

Je voudrais pouvoir citer et analyser encore quelques-uns des Nô à la représentation desquels j'ai assisté : *Hanagatami*, dans lequel apparaît une jeune fille que jadis l'Empereur a connue, et qui, une fois encore, veut danser devant lui; *Ashikari*, dans lequel une dame de la Cour cherche et retrouve son mari, dont elle avait dû se séparer à cause de leur pauvreté, et qui est, dans l'intervalle, devenu vendeur de bois de bambou; *Aridôshi*, le poète qui passe sans s'arrêter devant un temple, et qui se rachète en récitant au dieu une de ses poésies, — et surtout ces trois chefs-d'œuvre : *Mii-dera*, consacré à une légende du temple de ce nom, sur le lac Biwa; *Hagoromo (la Robe de plumes)* (1), cette légende du pêcheur du golfe de Suruga et de la Fée qui, prise dans ses filets, ne recouvre sa liberté qu'en dansant pour lui une de ses plus belles danses; *Matsukaze*, enfin, *Le Vent à travers les pins*, le plus délicieux des Nô d'automne, où s'évoquent, dans un admirable rêve de poésie, de chant et de danse, les ombres de deux jeunes filles, deux sœurs, qui ont été aimées du même homme, et toutes deux l'ont aimé.

Nô d'automne, ai-je écrit : un assez grand nombre de Nô, en effet, doivent être joués dans la saison même pour laquelle ils ont été composés et à laquelle correspond, soit la nature du sujet, soit la date de l'événement qu'il s'agit de célébrer, soit même la nuance des sentimens dont ils sont l'expression. Le Nô, qui est pour les Japonais le plus souvent une évocation, une suggestion, une sorte d'élévation et de « mystère, » admet ainsi la collaboration, non seulement des croyances, des traditions et des légendes, mais de la nature elle-même, des souffles du vent, des jeux de la lumière et de l'ombre, des parfums et des sons. Les Nô du printemps sont comme illuminés de l'éclat et de la jeune ardeur des cerisiers. Les Nô de l'automne ont la grâce mélancolique des feuilles qui rougissent et tombent, de la brise qui souffle à travers les pins.

(1) Ce Nô a été merveilleusement traduit en vers anglais par M. Basil Hall Chamberlain, ancien professeur à l'Université impériale de Tokyo, et auteur des *Things japanese* (*Choses japonaises*), un des meilleurs livres qui aient été écrits sur le Japon.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Une autre correspondance, ou mieux une pénétration mutuelle, continue et féconde, est celle qui, dans les Nô, mêle et confond, pour l'expression la plus adéquate de la pensée et du sentiment, les trois arts : poésie, musique, danse mimée. Tandis que la poésie traduit la pensée religieuse et bouddhiste dont s'inspire ce théâtre et les traditions ou légendes destinées à illustrer cette pensée, la musique, écho elle-même des plus profonds et lointains sentimens de la race, lamine et prolonge la pensée à laquelle la danse rythmique et mimée vient enfin ajouter le caractère plastique et sculptural. Si la poésie est, dans le Nô, le mode d'expression et le truchement de la pensée religieuse, si la musique est l'interprète du sentiment et de l'âme, c'est par la danse que se traduit, s'incarne et vit l'action même. La danse est, comme on l'a vu dans les précédentes analyses des différens Nô, le moment le plus vif, la crise même du drame, l'acte et le geste par lequel cette crise se résout. Par le rythme et la mimique, elle prête au drame tout ensemble le mouvement et cette sorte de représentation stable et concrète que donne la fixité d'une attitude. Elle est comme un mouvement sculpté, et c'est dans son dernier pas, dans son dernier geste, dans sa dernière attitude, qu'au dénouement l'action se fixe et s'immobilise en ce repos et cette éternité de beauté que l'art vise et atteint. — L'art japonais, volontiers raffiné, compliqué, et chez lequel les recherches, les intentions, les poursuites de l'idéal et de la beauté s'enveloppent et s'emboîtent à l'infini les unes dans les autres, a fait ainsi de la danse, à côté et presque au delà de la poésie et de la musique, un mode d'expression qui, dans aucun autre théâtre, n'a eu ce caractère, cette importance, je serais tenté de dire cette domination. Mais j'ajoute aussitôt que, malgré cette domination, et malgré le rôle qu'elle a pris, la danse n'est elle-même que le complément et comme l'achèvement de la pensée et de l'expression qu'au cours du drame la poésie et la musique se sont efforcées de rendre. Les trois arts demeurent étroitement associés dans cette merveilleuse synthèse qu'est le Nô.

Quant à la pensée dont, plus peut-être que toute autre œuvre japonaise, le Nô s'inspire, c'est, l'analyse de ce théâtre l'a montré, la pensée bouddhiste, et, dans cette pensée elle-même, la belle, profonde et émouvante doctrine du « karma. » Le « karma, » qui est, dans la religion de Çakya-Mouni, la loi de conséquence, de sanction et de rachat, en vertu de laquelle les actions et les existences dépendent l'une de l'autre et s'acheminent, par un mutuel échange d'expiations et de pardons, au bienheureux Nirvana, le « karma » se trouve aussi être en art un admirable motif de grandeur, de générosité, de beauté. Il est, à cet égard, plus haut encore peut-être, plus plein et plus heureux que ce motif dont, au gré d'Aristote, s'inspirait le théâtre grec, et cette loi de purification *(katharsis)* qui a donné lieu à tant d'interprétations et de commentaires. Si la purification, telle que l'entendait et la réalisait le théâtre grec, est, comme l'a expliqué l'un de ses plus profonds critiques, M. Jules Girard (1), non seulement la purification des deux grandes passions, la terreur et la pitié, qui composent le tragique, mais aussi la purification morale opérée par l'épreuve et la souffrance, et l'harmonie rétablie de la sorte dans la destinée humaine, la pensée directrice, le motif conducteur du drame japonais, du Nô, seraient plus élevés et plus sublimes encore. Cette pensée, ce motif seraient la rédemption mutuelle des existences et des âmes l'une par l'autre, leur ascension commune vers la perfection et le repos, et, selon la belle image de la foi bouddhiste, après une série d'épreuves et de sacrifices, « leur renaissance sur le même lotus. »

Tel est bien, en effet, l'aspect sous lequel apparaît le théâtre des Nô qui, à une belle et intense expression d'art, unit une pensée issue des croyances, des traditions, des sentimens les plus purs d'une race chez laquelle se mêlent, à l'ardeur et à la volupté de vivre, à l'héroïsme guerrier, l'esprit de chevalerie, l'acquiescement au sacrifice, la résignation à la mort et au Nirvana. Les bonzes bouddhistes qui, au XIVe et au XVe siècle, ont inspiré la plupart des Nô, ont été ainsi des interprètes aussi fidèles de l'âme japonaise qu'Eschyle, Sophocle et Euripide l'ont été de l'âme grecque, Corneille et Racine de l'âme française.

Les Nô, par les modes d'expression dont ils font usage, par

(1) Jules Girard, *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle.* (Livre III, chapitre v, pages 440-444.)

le caractère spécial de la musique et de la danse qui les accompagnent, par les difficultés d'une technique qui requiert des professionnels exercés, se léguant de père en fils les procédés de leur art, doivent sans doute être vus au Japon même, sur les théâtres spéciaux des temples ou des différentes écoles qui en cultivent et perpétuent l'interprétation. Le projet a été formé cependant par l'une de ces écoles de jouer à Londres quelques-uns des Nô les plus célèbres. Il est permis de se demander si une autre tentative, plus audacieuse, ne pourrait être faite et s'il ne serait pas possible de traduire, non seulement dans une de nos langues européennes, mais dans notre musique, un ou plusieurs des Nô les plus caractéristiques. S'il en était ainsi, j'ose penser qu'il y a dans notre école musicale française tel ou tel compositeur, qui me paraît particulièrement apte à transposer dans sa langue et dans son art la musique spéciale des Nô. Je pense aussi qu'il y a, parmi les directeurs de nos grandes scènes, tel ou tel homme de goût, de science, curieux des théâtres étrangers, épris des belles ardeurs, qui ne craindrait pas de risquer l'entreprise. Quant au choix à faire parmi les Nô pouvant être ainsi traduits et représentés, il me semble que ce choix pourrait tomber sur l'un des Nô ci-dessus cités et analysés, sur l'un des drames d'amour, *Komachi au stupa* ou *le Tambourin de damas*, traduits par M. Noël Peri, ou sur cet admirable Nô d'*Atsumori*, où sont si profondément exprimées la poésie guerrière et la poésie religieuse de nos grands alliés d'Extrême-Orient. A l'heure où nos âmes communient dans les mêmes pensées et les mêmes sentimens, ce serait un bel et opportun hommage rendu à un théâtre qui mérite de prendre rang à côté des nôtres parmi les chefs-d'œuvre de l'art universel.

A. Gérard.

LA TERRE PENDANT L'ÉPREUVE

LE DEVOIR PAYSAN

La guerre actuelle est pour nos campagnes une épreuve extraordinaire, qui rend plus pressant notre devoir envers la terre. La question est grave, même capitale, et on ne lui avait peut-être pas accordé jusqu'ici toute l'attention qu'elle mérite : bien des gens n'ont découvert l'importance du ravitaillement intérieur que le jour où les difficultés de l'autre sont venues changer la couleur et le goût de leur pain quotidien. On entend bien que le devoir envers la terre est celui de tous ceux qui la travaillent à des titres divers, propriétaires, fermiers, métayers, domestiques, ouvriers, celui de tous ceux qui la possèdent sans la travailler, de bien d'autres encore, plus ou moins associés à son travail, et qui en ont indirectement la responsabilité. On les pourrait tous comprendre sous un seul et beau nom, celui de « paysans, » en donnant au vocable la plénitude de sa force et une éminente noblesse, celle de notre terre elle-même, forme et figure, fondement et substance de la patrie. Il y a donc un « devoir paysan. » Quel est-il, ce devoir, pendant la guerre?

La question a été posée. Voici la réponse, qui sera courte et précise. Elle n'est pas de moi et, comme on va le voir, n'y perdra rien.

Un jour de l'été dernier, j'étais allé voir dans mon voisinage une jeune femme de trente ans, que la mort de son mari laissait veuve sur une petite métairie avec deux enfans en bas

âge. Le pauvre garçon avait eu les deux jambes broyées au bois d'Avocourt, et, pendant les deux jours qu'il mit à mourir à l'ambulance, il prononça plusieurs fois mon nom, si bien que le médecin m'écrivit pour me raconter sa fin courageuse et m'envoyer la photographie de sa tombe dans le cimetière de Brocourt. Tombe de primitif, misérable et émouvante, marquée par un simple encadrement de pierres placées côte à côte, telles certaines sépultures de l'homme préhistorique. Je savais qu'un soldat du régiment, cousin éloigné de son camarade, était allé sur cette tombe, avec d'autres pierres dessiner une croix. Ainsi le laboureur gascon, couché dans la terre lorraine, aura reçu l'apaisement du rite funéraire, à caractère familial et religieux, que les morts, à travers les âges, n'ont cessé d'attendre de la piété de leurs parens. L'ébauche grossière de la croix était visible sur la photographie. Il me semblait que ces petites choses seraient douces au cœur de l'affligée. Je ne la trouvai point : elle était allée chercher du pain au village.

A mon retour, j'eus l'occasion de voir une de ses belles-sœurs.

— Que devient, lui dis-je, la pauvre Marie?

— Monsieur, me répondit-elle, avec cette touchante résignation qui est le fond de l'âme paysanne, que voulez-vous qu'elle devienne? *Elle laboure toute la journée en pleurant.*

Ces mots sonnèrent longtemps à mon oreille et reviennent souvent à mon esprit. C'est que, dans le simple geste, journalier, continu, de cette humble femme, il y a la réponse, toute la réponse, à la question posée.

A la nouvelle de son malheur, sa première pensée fut de quitter la métairie, le 8 septembre suivant, où les baux se renouvellent, avec sa part de récolte et un profit non négligeable sur le cheptel : il se trouva bien des gens pour le lui conseiller. Elle pourrait alors choisir entre deux partis : prendre un petit logement au village, « se mettre en chambre, » comme on dit ici, et avec ses enfans y vivre de l'allocation et de quelques menus travaux ; ou résolument se placer en condition. Honnête et courageuse, elle ne manquerait pas d'être recherchée, et de beaux gages grossiraient à vue d'œil son pécule, l'allocation devant suffire pour assurer la garde des enfans chez leur grand'mère.

Elle hésita longtemps, réfléchit beaucoup et finalement

décida qu'elle ne partirait pas. Certes les motifs furent complexes et divers. Il y eut l'appui moral et matériel du maître, des avantages, des facilités, la commodité de la maison, les habitudes, l'indépendance, la peur du vague danger de l'inconnu, auquel est si sensible l'instinct de la mère quand « les petits » sont très jeunes. Mais d'autres forces jouèrent : *quelque chose* lui disait de rester, sans doute le foyer où il s'asseyait, le seuil de la porte où il l'avait embrassée en pleurant, les grandes vaches qu'il avait dressées, la jeune vigne qu'il avait plantée, mille autres objets où s'accrochait la tendresse de son cœur meurtri. Des voix lui parlaient, lointaines, confuses, pour lui montrer, dans le cadre de sa vie heureuse, de la vie vécue à deux, une continuité de douce protection.

Elle est donc restée « dans le train de la métairie, » avec ses deux petits qui, du matin au soir, s'accrochent à ses jupons. Affaire très simple, si l'on veut, à solution banale, sur laquelle chacun peut dire son avis et, d'ailleurs, ne s'en prive guère, approuvée chez le boulanger, blâmée chez le forgeron ; affaire délicate et fine, si l'on descend aux mouvemens de l'âme profonde d'où la décision est sans doute partie. On la veut seulement voir ici, cette décision, par un autre côté, très représentatif, pour la belle et pleine signification qui s'en dégage.

Cette femme a fait, sans s'en douter, ce qu'en ce moment les Français de l'arrière peuvent faire de mieux à la campagne pour servir le pays, et qui est de *maintenir*. Rien ne vaut davantage pour le présent et pour l'avenir. Elle a maintenu deux choses dont la ruine serait une perte effrayante pour la fortune de la France et un dommage moral d'une portée incalculable.

I. — L'EFFORT DE CHAQUE JOUR

Il faut maintenir la culture de la terre. C'est la première et essentielle partie du devoir paysan. Il faut maintenir la moisson sur le champ, le troupeau dans l'étable, les grappes gonflées de jus sous le verdoyant feuillage des vignes. Ce sont les trois mamelles de la France, non les seules. Il y a bien d'autres cultures : fruitières, maraîchères, forestières, plus spéciales encore, se combinant de mille manières, parfois à caractère industriel, qui, par leur nombre et leur variété, font

la richesse de la France, et aussi sa douceur, sa parure et sa gloire.

Il faut cultiver la terre qui nous nourrit et pourvoit à tant de nos besoins. L'idéal serait qu'en ce moment elle nous pût suffire. Nous sommes loin de compte. Dernièrement, de la pointe de Ville-ès-Martin, qui domine la passe de la Loire, devant le port de Saint-Nazaire, je suivais le mouvement des navires, à l'entrée et à la sortie, les uns remontant lourdement, enfoncés jusqu'aux hublots, sous le poids des grains qui remplissaient leurs flancs, les autres glissant, légers, rapides, la coque presque tout entière hors de l'eau. Le spectacle, dans sa précise signification, ne laissait pas d'être impressionnant. C'est la schématique image de notre déficit : seule l'énergie de notre effort agricole peut l'atténuer ou tout au moins empêcher qu'il ne s'aggrave.

Certes, les difficultés sont grandes. Les hommes sont partis, tous les hommes aux bras robustes, qui chaque jour se mesuraient avec la terre et, dans un rude corps à corps, la forçaient à livrer ses trésors. Ce sont eux qui, là-bas, aidés de leurs frères d'armes, ont creusé ce long fossé, qui de la mer du Nord aux Alpes arrête le Barbare, et d'où chaque jour ils s'élancent pour le repousser. Ils ne savent pas tous la valeur infinie de ce qu'ils défendent, le Droit, la Justice, la Liberté et la Spiritualité humaines, la vraie civilisation, le vrai Dieu. Mais tous ont conscience de défendre la terre qu'ils aiment. Ne faut-il pas que de notre côté nous défendions cette même terre de la friche, de l'horrible friche, afin qu'elle accueille leur retour avec un beau sourire de joie et de fécondité?

Le départ des hommes n'a laissé que des vieillards, des femmes, des enfans, des insuffisans de santé. La terre est restée en détresse. Cette détresse varie selon les régions, les cultures, le mode de travail. On la devine moindre où la forêt et la prairie dominent qu'ailleurs où c'est le labour. D'une façon générale, la grande et la petite propriété doivent être moins embarrassées que la moyenne : dans la première, une organisation bien calculée, des méthodes scientifiques, un outillage riche et varié réduisent de beaucoup la proportion de main-d'œuvre nécessaire à chaque hectare cultivé; dans l'autre, il y a presque toujours une surabondance de bras qui se porte sur les terres voisines sous forme de journées.

On peut dire encore que les départemens à belle natalité souffrent moins que les autres. La famille agricole nombreuse, malgré le lourd et sanglant tribut qu'elle paye à la guerre, se défend bien sur les sillons dans ces jours d'épreuve. D'abord il y a l'abondance des jeunes, *la marmaille*, que le service militaire ne touchera pas : utilisée, dès l'âge de sept ans, pour la garde des animaux, elle rend, vers celui de douze, les plus grands services, quand le petit pâtre est devenu laboureur. On y voit aussi les oncles et les tantes, vieux garçons et vieilles filles, laissés pour compte par le mariage, personnages modestes et effacés, en temps ordinaire, mais que la disparition du père met en beau relief. Que de fois dans le passé, la maison étant décapitée par une épidémie « de mauvaise fièvre » ou de variole, les avons-nous vus sauver la famille du naufrage en maintenant les enfans groupés autour du foyer! Nul doute qu'aujourd'hui, dans plus d'une ferme de Bretagne ou de Vendée, le même phénomène familial ne se produise.

Du reste, quelle que soit la contrée, les difficultés varient selon l'importance du personnel qui reste à la maison et surtout sa qualité. En règle générale, une situation normale, tout à fait bonne, est exceptionnelle; on se tient pour satisfait quand elle est passable; elle est souvent pénible, parfois mauvaise et même désolée.

***

Cependant la défaite, qu'on pouvait craindre, n'est pas venue. La lutte a été résolument engagée et se continue chaque jour avec de beaux avantages. Il a fallu pour cela deux choses : du courage et de l'ingéniosité.

Le courage n'a pas manqué. L'exemple est peut-être venu des femmes qui ont pris les devans. Tout le monde a suivi. La formule est très simple : chacun fait tout ce qu'il peut et même bien davantage. On voit à ce régime de travail les vieillards malgré leur usure, les enfans malgré leur tendreté, les femmes malgré la faiblesse et les misères de leur sexe, les autres malgré la maladie et l'infirmité. L'élan initial fut admirable : le rare et le beau c'est que, en dépit de la fatigue et de la durée, il se maintient. Au fond tout cela fait partie du grand phénomène de conscience collective, qui constitue notre effort national, l'horreur instinctive de la mort, la volonté de vivre.

L'ingéniosité n'a pas été moindre. On a modifié les assolemens, diminué les plantes sarclées, simplifié les procédés. Les machines ont été largement mises à contribution : on a multiplié celles qui étaient déjà employées, faucheuses, faneuses, lieuses. La lieuse a rendu d'incomparables services. La vieille charrue, presque seule en usage ici, est peu à peu remplacée par la brabant, qui laboure toute seule, c'est-à-dire sans l'appui de la main sur le mancheron. Les femmes ont du goût pour cette dernière avec qui la faiblesse et l'inexpérience de leurs bras ne comptent guère. On recherche les herses perfectionnées, les cultivateurs de tous modèles, les charrues vigneronnes qui, tout en labourant l'interligne, abattent le « cavaillon. »

Telle sole pour le blé qui se préparait par quatre labours n'en recevra plus qu'un, suivi du travail des cultivateurs et des herses, chargés de maintenir le guéret propre et meuble. Dans les battaisons, les hommes valides et adroits ont été réservés pour établir la meule de paille, où il faut du soin et de l'habileté : tout le reste a été fait par les femmes et les enfans. Le grain était recueilli dans des sacs qu'on ne remplissait qu'à moitié. Les femmes sont montées sur les gerbières et les batteurs. J'en voyais six, cet été, qui du matin au soir jetèrent des gerbes au rythme pressé du moteur, et l'agilité de leurs silhouettes m'aurait paru presque amusante si trois d'entre elles, hélas! n'eussent été tout de noir habillées.

D'être ingénieux ne suffirait pas si l'on n'y joignait de la patience, de l'adresse, de la fermeté, beaucoup de doigté pour tirer parti d'une main-d'œuvre de fortune qu'on est bien obligé d'employer : domestiques dont personne ne voulait, journaliers vieux et ivrognes, ouvriers de passage et laboureurs fort imprécis, étrangers surtout, ici tous Espagnols.

L'appoint espagnol a été fort précieux. Il aurait pu l'être bien davantage si depuis longtemps on avait envisagé l'immigration espagnole en Gascogne avec l'ampleur et l'esprit que mérite cette grave question. Il y a dans chacun de nos bourgs une petite colonie espagnole, établie depuis longtemps, sans cesse entretenue par l'apport d'élémens nouveaux qui remplacent ceux que la population autochtone incorpore. Les fluctuations de ce mouvement ont suivi les événemens politiques et économiques qui se sont produits des deux côtés des Pyrénées

au cours du siècle dernier. Nul doute qu'au lendemain de la guerre un appel très puissant ne soit déterminé par le vide immense et douloureux qui se fait chez nous. L'ouvrier espagnol a des défauts et beaucoup de qualités : il ne redoute pas les besognes grossières et pénibles, il s'adapte à notre climat, à nos habitudes; il se fixe volontiers sur le sol et facilement sa race se fond dans la nôtre. Sur les listes électorales les noms d'origine espagnole sont nombreux. Dans un domaine de sept métairies il y a six familles espagnoles. Mon voisin, le sergent C..., a reçu la médaille militaire, sans être blessé, pour sa belle conduite à la Marne : il y a trente ans, son père et sa mère passaient les Pyrénées pieds nus, aujourd'hui propriétaires d'une maison avec cinq hectares autour. Ces colonies auraient pu devenir des foyers d'attraction et de sympathie aux jours difficiles. Les avons-nous toujours traitées comme il convenait, avec un sens vif et pratique des réalités? Il n'y a pas longtemps que la plupart des bureaux de bienfaisance refusaient d'inscrire sur leurs listes les vieux ouvriers espagnols, et pas un bourgeois, dont sans eux la vigne ne serait ni plantée ni travaillée, ne sait parler leur langue. L'Espagnol, toujours fier, même sous les haillons, est sensible à l'hommage qu'on lui rend quand on parle sa langue, et vraiment, à qui sait le français, le patois, voire un peu de latin, parler espagnol serait chose facile.

En somme, étrangère ou française, cette main-d'œuvre d'occasion se montre très inégale, incertaine, mobile, parfois mauvaise et mal intentionnée : si le chef de chantier est une femme, la difficulté n'en est que plus délicate et plus pénible.

* * *

Mais d'autres auxiliaires se sont présentés d'une valeur infiniment meilleure. La terre a eu ses volontaires. Les ouvriers de métier, comme on les appelle au village, maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons, tonneliers, ont trouvé des heures et des journées pour répondre aux appels qui leur étaient adressés. Plus d'un reprenait avec plaisir le travail que dans son enfance il avait pratiqué. Un maître maçon, avec sa petite équipe d'ouvriers espagnols, suivi du serrurier et du charpentier, s'est porté partout où le travail restait en souffrance. Et, comme on félicitait ces braves gens, ils répondirent simple-

ment : « Nous sommes à la tête de la compagnie des pompiers, les premiers au danger quand le tocsin sonne. Le danger n'est-il pas partout où le champ menace de nous refuser le pain qu'il nous donnait ? »

D'autres citations à l'ordre du jour de la terre méritent d'être faites. Un curé, chaque dimanche de l'été dernier, disait du haut de la chaire : « Je prie les familles embarrassées de venir s'inscrire à la sacristie. J'offre mes bras de sept heures du matin à midi et de deux heures à la nuit. » Et chaque jour, il partait, sans accepter, quoique très pauvre, aucune rétribution, même celle de la nourriture. Un autre, dont le bien paternel est sur la limite de sa paroisse, est allé trouver ses neveux, enfans désemparés par le départ de leur père. « Dès aujourd'hui, leur a-t-il dit, je prends ici la place de votre père, qui était avant celle du mien. Du lundi matin au samedi soir, je dirigerai l'étable où nous maintiendrons le troupeau, et les guérets où nous jetterons la semence accoutumée. » Un instituteur, pendant les vacances, a suivi la batteuse dans toute la commune ; un autre a sulfaté les vignes de ses voisins qui, sans lui, perdaient leur récolte.

D'ailleurs, la vieille entr'aide paysanne, qui remonte aux longs jours sombres d'autrefois, aux temps « de grande pitié, » a joué sous bien des formes, parfois les plus touchantes. La solidarité n'est pas une conquête moderne de notre raison, mais une donnée première de l'instinct de vie, et sur ce point il y aurait beaucoup à dire : les malheurs publics la mettent en branle en provoquant l'élan fraternel qui les adoucit. Une paysanne, ne sachant ni ne pouvant labourer, a fait les lessives de ses voisines qui tiennent sa terre en ordre. Dans une commune, aux semences dernières, — c'est le maire qui parle, — toute femme seule, restée en retard, a vu des équipes volontaires de voisins arriver sur son champ avec les attelages. Ceux-là seuls n'ont pas trouvé d'appui qui se sont eux-mêmes abandonnés.

La bourgeoisie rurale s'est montrée à la hauteur des circonstances. Pour maintenir sur le domaine le cadre ancien du travail, elle accepte ou s'impose discrètement des sacrifices fort durs, surtout dans les pays où, par suite de la crise de main-d'œuvre, les fortunes terriennes avaient vu, peu à peu, leurs réserves s'épuiser. Nombreux sont les bourgeois qui courageu-

sement ont retroussé leurs manches et se sont mis à la besogne. Le paysage en reçoit de l'imprévu : un libraire laboure ses pruniers et un conseiller à la cour sa vigne. Sans doute, ces dévouemens ne sont pas désintéressés; mais l'impérieuse nécessité qui les commande n'abolit pas le mérite de travaux fort pénibles à ceux qui n'en ont pas l'habitude. Plus d'un d'ailleurs aura senti la noblesse de sa sueur sur des champs où celle de ses pères a préparé sa bourgeoisie. Quelques blasons se terniraient légèrement par l'inculture d'un domaine dont on porte le nom.

Les bourgeoises ont suivi leurs maris. La plupart sont devant le fourneau de la cuisine à la place de la servante envoyée au travail du dehors. Elles redoublent d'ardeur dans les soins de la basse-cour. On en cite, dont les doigts passaient de la broderie au piano, qui ont conduit les brabans, fauché les foins et moissonné les blés. Qu'il y ait de la gaucherie, de l'inexpérience, de l'insuffisance dans tout cela, j'en demeure d'accord. Quelque vieux paysan aura souri, mais d'un sourire vite tombé; le temps est passé de certains sourires, et chacun a sa part de pensers plus sévères. Si modeste soit-il, le résultat du geste est précieux, et puis il y a le rayonnement de l'exemple qui soutient, confirme, éclaire et exalte la pensée commune de l'effort.

***

La volonté collective de l'effort est profonde et ardente, encore que certaines idées, qui se montrent et flottent dans l'air, sembleraient pouvoir l'atteindre et la décourager.

Par exemple, les lourds sacrifices que nous consentons sont-ils justifiés pour maintenir une organisation de travail, qui peut-être ne pourra survivre? Les cadres anciens résisteront-ils à l'effroyable crise de main-d'œuvre dont la terre va souffrir? Tout cela ne sera-t-il pas emporté dans le renouvellement de tant de choses? On attend beaucoup d'un machinisme puissant et la motoculture occupe les esprits. Des expériences furent faites, le printemps dernier, solennellement annoncées, auxquelles j'assistais, curieux de surprendre sur le vif l'émoi des paysans. De dix lieues à la ronde, ils étaient accourus, femmes, enfans, vieillards. Devant la machine, qui, sans les bras de l'homme et les jarrets de l'animal, traversait la route, descen-

dait dans le fossé, remontait sur le champ et hardiment l'attaquait de ses trois socs profonds, les yeux restaient émerveillés et les cœurs ravis. Il y avait dans l'air comme une allégresse des temps nouveaux, où l'on sentait de grands espoirs et de vastes pensées.

Les sillons devraient s'allonger et le domaine s'étendre pour permettre le libre jeu d'un pareil engin. Les capitaux se tourneraient-ils vers la terre pour reconstituer la grande propriété et verrait-on de nouveau les *bandes noires*, chères à Paul-Louis Courier, refaire ce qu'elles ont autrefois défait, aujourd'hui comme alors pour le bonheur de tous? Les petits biens familiaux devraient-ils se joindre les uns aux autres, sous une forme plus ou moins syndicaliste? La mise en commun se ferait-elle d'une façon plus générale, plus hardie, plus décisive, sous le contrôle de la commune ou de l'État?... Chacun mettait dans l'image la marque de son âme individuelle, c'est-à-dire de ses origines, de ses tendances, de ses idées. Mais, salué par les uns, redouté par les autres, ce rêve reste trop vague et lointain pour descendre jusqu'à la volonté, l'assaillir, l'étreindre, la paralyser. Il n'a pas fait fermer une seule métairie. Cette pénible extrémité s'est toujours imposée par la force immédiate et concrète de dures contingences.

Une autre idée, plus précise, n'est-elle pas plus dangereuse? Parfois une femme, dans l'accablement de la fatigue, s'est assise sur le bord du chemin, et, interpellant sa voisine qui passait, pliant sous le même fardeau, lui aura dit : « Nous sommes pires que des bêtes de somme. Pourquoi travaillons-nous ainsi? Cessons de travailler. La famine viendra et du coup la guerre sera terminée. » Paroles troubles, pénibles, où l'on sent l'âme navrée et à bout, prête à la révolte. Les uns s'en inquiètent, les autres s'en indignent et y voient même l'inspiration de l'ennemi. Certes les Allemands sont capables de tout en propagande comme en espionnage. Mais pourquoi chercher si loin une explication que l'on a sous la main? Nous sommes devant un fait très simple, un phénomène purement psychologique, qu'on pourrait appeler *le phénomène du cauchemar*.

Vous souvenez-vous d'un de ces rêves, où tout d'un coup vous vous trouvez menacé par un effrayant danger de mort? Vous voulez fuir et vous ne pouvez pas. Vous appelez au secours et personne ne répond. Vous êtes perdu... lorsque soudain

surgit dans votre esprit une idée étrange, bizarre, de salut... Vous restez anxieux, haletant entre la crainte et l'espoir, jusqu'à ce que le réveil, amené par la violence de l'émotion, dissipe tous ces fantômes. La guerre actuelle, par sa durée et son horreur, n'est-elle pas un lourd cauchemar? Faut-il s'étonner qu'à la campagne, dans la solitude nocturne des heures endeuillées, l'idée de sa fin se présente sous les formes les plus inattendues, la mort de Guillaume, une peste en Allemagne, un déluge chassant tout le monde des tranchées, un prodige qui ferait tomber les armes de toutes les mains, la grève universelle, la famine, etc.? Telle est la valeur du phénomène. Il est trop individuel, trop passager, trop intime pour gagner la conscience collective, y prendre figure et consistance. Le cauchemar est chassé chaque matin par la prise puissante du travail quotidien, véritable courroie sans fin qui, comme un tapis roulant, nous entraîne, réflexe souverain, automatisme toujours déclanché.

On pense bien que nous ne méconnaissons pas l'importance du langage. Il précise et objective la pensée. Exactement il la cristallise. Tant que les cristaux sont petits, isolés, fondent à mesure, ils sont inoffensifs. Mais viennent à souffler les vents froids de la tempête, on les voit s'unir, s'amasser et se conglomérer en blocs redoutables.

L'effort agricole se soutient d'ailleurs pour d'autres raisons, très solides, et d'ordre tout différent. Si on néglige la psychologie, on se trompe; si l'on y met trop de finesse, on risque de se tromper davantage. L'âme paysanne adore les nourritures substantielles, et pour elle le plus puissant des toniques est le prix très élevé des produits du sol. Sauf le blé, très insuffisamment taxé, tout se vend fort cher : avoine, maïs, vin, animaux de boucherie, légumes, fruits, volailles, lait, beurre, œufs. Les petits cochons roses, que Taine trouvait si jolis dans son voyage aux Pyrénées, « sont au poids de l'or, » si l'image n'était pas un anachronisme. Un de mes voisins a « fait » trois cents francs sur quatre pruniers reine-Claude et un autre deux mille cinq cents francs de melons sur un champ de trente ares. Voici une vigne, toute en chasselas, qui n'est pas grande, un peu plus d'un hectare : une jeune femme, aidée de son vieux père, l'a si bien défendue contre les maladies cryptogamiques, sulfatant et soufrant jusqu'à dix fois, que la

récolte, vendue vingt sous le kilo, a donné dix mille francs.

Chez ceux qui travaillent et produisent, l'argent afflue et d'ailleurs facilement s'en retourne. Au règlement des honoraires, moment délicat, où tout se passe en nuances, les médecins peuvent noter quelques petits symptômes. Plus de porte-monnaie à fermoirs rouillés, durs, grinçans; plus de ces bourses, à deux anneaux, en forme de verveux, béans pour l'entrée et non pour la sortie; plus de nœuds au coin du mouchoir, redoublés, contournés sur la pièce d'or accotée de pièces blanches, si serrés que les doigts n'en finissent pas de les défaire, mais d'élégans portefeuilles, qui s'ouvrent comme des livres, d'où les petits billets bleus s'échappent, s'envolent, légers, charmans. On a savouré longtemps la joie âpre et orgueilleuse de l'argent thésaurisé; on goûte maintenant la douceur de celui que l'on dépense, douceur des étoffes moelleuses et jolies, que l'on sent sur ses épaules, des ustensiles et meubles commodes, des nourritures confortables, même succulentes! Tout cela va d'un beau train. Vogue la galère, les œufs sont si chers! Et ceci, visible effroi pour les uns, est joie, triomphe de l'autre côté. Si vous saviez de quel ton on en parle, et j'adoucis la verdeur du langage en empruntant celui de Cyrano : « Faut pas coudre le derrière des poules, qui, lâchant leur œuf, vous envoient cinq sous dans la poche! »

***

Il reste que l'effort agricole est très grand et d'une vraie beauté. On le juge mal quand on le voit de trop près, au milieu de difficultés personnelles. Trop fragmentaire, l'observation manque aussi d'objectivité. Il faut le considérer dans son ensemble, avec un peu de recul, ce qui n'empêche pas de voir les ombres du tableau.

Il y en a. Bien des sillons ont été raccourcis, bien d'autres abandonnés, laissant s'étendre sur les terres les plus fertiles la tristesse des taches d'inculture. Le mal était inévitable : il devrait être moindre. D'abord certaines bonnes intentions très évidentes n'ont pas donné tout ce qu'on avait le droit d'en attendre. On a manqué de plan général, de méthode, peut-être du véritable esprit d'autorité. Ainsi, par exemple, pendant que nos paysans prisonniers signalent « qu'ils travaillent à la ferme, » où bien d'autres, sans être paysans, les ont suivis, la métairie fran-

çaise ne jouit pas de la réciprocité. Il fallait, à la saison des travaux, établir, au besoin imposer dans toutes les communes agricoles importantes un poste de prisonniers, qui chaque jour, selon les besoins, auraient été distribués. Nous savons les difficultés de la chose, sans compter que nos populations, au moins au début, montraient les plus vives répugnances : il valait la peine de résoudre les unes et de vaincre les autres. La battaison a été très lourde pour nos champs, et aurait pu ne pas l'être, si chaque machine à grand travail avait été munie d'une équipe de vingt Allemands, au lieu que par l'ancien système des journées prêtées et rendues, le personnel étant déjà très réduit, les charrues ont chômé pendant plusieurs semaines. Or les labours de juillet et d'août sont les meilleurs, d'où sort l'abondance du grain. Nos anciens le disaient et les faisaient avec soin, sans savoir comme nous que les microbes nitrificateurs ont besoin de ces labours pour accomplir leur merveilleux travail. Faute d'avoir pris ces mesures si nécessaires, le rendement de la récolte a été notablement diminué.

C'est que la terre a besoin de jouer serré pour traverser l'épreuve. Qu'il y ait eu des découragemens injustifiés, des paresses coupables, des lâchetés, des veuleries, il n'en faut pas douter. Les exigences injustes, abus, combinaisons louches, actes répréhensibles ne sont peut-être pas non plus très rares, sur quoi avocats et magistrats, qui d'ailleurs ne plaident ni ne jugent, en savent plus long que nous par les doléances qu'on leur porte; et plus d'un ne se plaint pas qui pourrait justement le faire. Tout le monde a pu voir des attitudes mauvaises et entendre des paroles fâcheuses. De celles-ci l'abondance est grande. Mais, comme les poilus au front *rouspètent* en gagnant la bataille, ici l'on fait de même en travaillant. La protestation verbale est un peu partout, soupape par où se relâchent les tensions intérieures, trop fortes.

La protestation varie de force, de forme, de ton selon les milieux, la région, la race et, si l'on veut, l'accent. On devine bien que, dans les pays où il est échauffé par le soleil, nous ne sommes pas en retard. Parler facilement conduit à parler beaucoup. Le trop arrive vite. De là quelques malheurs, d'abord celui d'inspirer des doutes à l'auditeur, qui se méfie de l'abondance. Et puis — chose plus grave — vous êtes jugé sur des paroles qui généralement vous amplifient dans le mal

comme dans le bien. Or, il arrive que, quand nous disons trop de bien de nous, on ne nous croit pas; mais on nous fait crédit dans le cas contraire. Ainsi naissent des légendes, qui s'attachent à vous, au moindre fléchissement vous accablent, parfois sur une apparence vous condamnent. Rien de tenace comme une légende et le plus beau mérite du monde ne vous en défend pas. J'ai un ami, qui sait une histoire de chasse extraordinaire et très vraie, où l'on voit cinq loups tués d'un seul coup de fusil : il ne la raconte jamais à cause de son accent.

Il eut peut-être à souffrir du sien, ce soldat d'épopée dont on a publié l'histoire : engagé volontaire, août 1914, à soixante-six ans; fait prisonnier à Charleroi, s'évade; percé de six blessures à la Marne, est encore blessé sur le Vardar; accourt à Verdun où il a les deux cuisses traversées; trois mois après, non guéri, mais debout sur la Somme et dans les attaques ôtant son casque afin de donner à ses soldats sa tête blanche pour guidon; tué en plein combat et enterré dans la tranchée conquise qui maintenant porte son nom; — et, avant ce bouquet final, à dix-neuf ans débute à Métana, charge à Sedan avec la brigade Margueritte, blessé, fait prisonnier, s'échappe, se bat sur la Loire, et depuis dans l'extrême Sud Oranais, en Tunisie, au Gabon, à la Côte d'Ivoire, au Soudan, au Maroc, au Transvaal, partout où il y a des coups à donner et à recevoir; — campagnes, citations, blessures et faits d'armes, verve pétillante comme le clairet de nos coteaux, entrain, esprit, panache à faire guigner Flambeau lui-même; — le capitaine Dumas, Arthur-Isidore, dit de Rauly, que j'avais vu quelques mois avant la guerre, les yeux fixés sur son épée, attendant l'heure, dans son château de Gramont, non loin de celui du capitaine Charles de Batz-Castelmore, dit d'Artagnan, tous deux cousins par le juron et l'ivresse des combats; mais voici que l'histoire dépasse le roman.

Il faut d'ailleurs s'entendre sur la valeur du langage à certaines heures comme symptôme de l'âme et nous y gagnerons de devenir indulgens pour celui des paysans. Par exemple, ce n'est pas au langage que se mesure l'héroïsme. Celui-ci, si voisin de la sainteté par une commune démarche de l'âme, s'en distingue par ce point essentiel qu'il est intermittent, au lieu que l'autre est un état continu, à peine traversé de discrètes langueurs. Nous avons des momens d'héroïsme, entre lesquels

s'insèrent d'autres momens, où l'âme détendue se relâche jusqu'à paraître guenille par l'attitude et les paroles. Un jeune soldat, légèrement blessé, reçoit à l'hôpital la médaille militaire, la croix de guerre et la médaille du Monténégro avec la citation suivante à l'ordre de l'armée : « Vaillant soldat, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. Le 25 mai 1916, dans une attaque ennemie, a, sous les yeux de son officier, abattu douze Allemands et démonté une mitrailleuse après avoir tué le servant et l'officier. » Notre hôpital fêta cette citation comme il en a l'habitude. Le soir, le héros faisait à son infirmière-major des confidences qui montraient un homme sorti de son armure avec une véritable horreur de la bataille, ne pensant plus qu'à sa montagne et son troupeau, doux berger de Virgile, lui naguère si rude combattant dans les trous d'obus de Douaumont. Au front où il repart, l'héroïsme l'aura vite repris. A la campagne aussi, comme ailleurs, on agit souvent beaucoup mieux qu'on ne parle.

*
* *

Dans cet immense effort, les femmes tiennent le premier rang avec honneur et un entrain qui est beauté. Il faut leur rendre justice et hommage. Sur quinze maisons qui se défendent énergiquement, dix le doivent à la vaillance des femmes. Ce n'est pas que les hommes d'âge ne travaillent beaucoup, d'ailleurs conseillers sages, dont les avis sont recherchés, mais l'apaisement des années, sous la tristesse de certains jours, les incline parfois à l'indifférence. Les femmes, plus jeunes, avec le souci du lendemain et surtout des enfans, le mordant de leur sexe, une sorte de diable au corps, ont beaucoup plus d'énergie. Certains observateurs superficiels parlent trop légèrement d'elles. On fait état de défaillances et de déchéances, qui n'avaient pas attendu la guerre, les unes pour se produire, les autres pour s'annoncer. Et si la guerre en peut réclamer sa part, faut-il s'en étonner? La réalité profonde de la guerre est avant tout désordre et anarchie. Faut-il s'étonner que les mœurs s'en ressentent? De tout temps, les historiens ont noté la répercussion. Il y a certainement moins de mal à la campagne qu'à la ville. Peut-être d'ailleurs que, quand on pourra porter sur les événemens actuels un jugement d'ensemble, et considérer l'ascension de l'âme française, du point de départ

au point d'arrivée, le temps présent soutiendra glorieusement la comparaison avec le passé.

L'effort des paysannes depuis le début de la guerre est très méritoire, même sans faire intervenir les conditions morales au milieu desquelles il se poursuit : le champ si vaste, les bras si débiles, le travail si dur, l'anxiété des lettres attendues, trop souvent le deuil. Peu ou prou, ces conditions sont celles de tout le monde. D'autres circonstances s'ajoutent ici, spéciales et aggravantes. Sans doute, en temps ordinaire la femme travaille la terre avec son mari, mais celui-ci garde pour son compte la part la plus difficile, la plus pénible, la plus dangereuse. Voilà que des deux associés la femme reste seule, supportant tout le poids du travail, qui par cela même devient pour elle franchement mauvais. Celui de l'usine, malgré les apparences, est meilleur.

On ne compare pas ici la salubrité générale dans les deux cas, où l'avantage reste à l'air pur des champs, mais la technique même du travail. A l'usine tout est calculé pour produire le maximum d'effet avec le minimum d'effort, et on tient compte des forces de la femme, même de sa physiologie. Une surveillance est exercée, qu'au besoin le médecin éclaire. Loin comme près de la machine, le travail se déroule en une succession d'actes, toujours les mêmes, sans flottemens, sans arrêts, reprises et à-coups. De ces actes, quelques-uns peuvent être pénibles, mais, comme ils se répètent sans cesse, toujours les mêmes, une certaine adaptation du corps s'y fait, qui diminue la peine...

Rien de pareil à la métairie. Dans la journée agricole, à côté des tâches légères, même charmantes, combien d'autres où la violence de l'effort est nécessaire et la surprise des brutales secousses inévitable ! Voyez la paysanne accrochée à la charrue sur ce guéret, aux mottes grosses et dures, où chaque pas lui fait perdre l'équilibre. Voyez-la tressautant sur la selle étroite de la faucheuse, ou d'une main saisissant par la corne une vache qui fuit pour la soumettre au joug qu'elle tient de l'autre, ou suspendue aux ridelles de la charrette pour arrêter le chargement qui penche à la traversée d'un ruisseau. Notez que cette femme est passée par les épreuves de la maternité : si légère que soit la noble meurtrissure, elle est un ébranlement des organes qui redoutent avant tout la violence et la brusquerie

des secousses. Le soir venu, la fatigue est douloureuse. Le médecin en reçoit la confidence, qui lui permet de faire une remarque intéressante. Quand il a soigné, conseillé, consolé, s'il ajoute quelques félicitations sur la beauté de l'effort et le profit des résultats, aussitôt l'attitude se redresse et le visage superbement s'éclaire.

***

La paysanne a le droit d'être fière. D'ailleurs l'admiration ne lui est pas marchandée. Quelques-uns trouvent même qu'on l'exagère et en donnent d'assez pauvres raisons. Un article récent sur le féminisme, écrit par une femme, se montre sévère pour les paysannes, qui labourent en maugréant et du même coup emplissent leurs greniers. Il semble pourtant que les plaintes, arrachées par la douleur du corps, méritent quelque indulgence... surtout féminine, et le blé des greniers profite à tout le monde, force précieuse qui travaille à la victoire. N'oublions pas qu'il s'agit des femmes sans culture : ceux qui ont le privilège d'en avoir se doivent montrer moins sensibles à la croûte extérieure et grossière des choses qu'à leur valeur et vérité profondes.

Un autre reproche plus fin est quelquefois entendu. « Oui, les paysannes travaillent beaucoup et durement, mais sans sortir de leurs maisons, de leurs habitudes, de leurs tâches coutumières, tandis que tant d'autres femmes ont tout quitté pour l'œuvre de guerre, qui leur a imposé des besognes inattendues. » Rien de plus beau que l'œuvre de guerre de la femme française, où les filles des plus hautes aristocraties — science, naissance, fortune — se rencontrent et communient dans un admirable effort avec leurs sœurs les plus humbles, ouvrières et paysannes. On y voit bien des doigts délicats se dévouer à des travaux grossiers qu'ils ne connaissaient pas. Il est vrai. Mais entendons bien que la nouveauté d'un travail n'augmente pas forcément le mérite de celui qui le fait.

Les trois sociétés de la Croix-Rouge ont couvert le pays de leurs hôpitaux, foyers lumineux de tendresse humaine, qui nous reposent de l'horreur de la guerre, et où le cœur de la femme fait des prodiges pour calmer et éteindre la souffrance de nos soldats. Les infirmières s'y partagent naturellement en deux groupes, celui des salles, chargé de tous les soins directs donnés

aux blessés, celui des services accessoires, pharmacie, lingerie, cuisine, etc. Tous les bons auteurs affirment que les premières s'estiment d'un ordre plus relevé que les autres, et certains jours, où il y a quelque électricité dans l'air, les combattantes — bien entendu sur le ton d'une honnête plaisanterie — parleraient des embusquées. On raconte pourtant qu'un évêque, visitant un de ces hôpitaux, et entré dans la lingerie, y tint à peu près ce langage : « Mesdames, je vous apporte du fond du cœur une louange, qui peut-être vous surprendra. Soyez louées parce que vous cousez, reprisez, rapiécez, repassez, *et ne faites pas autre chose*, poursuivies jusqu'ici par la monotonie de vos tâches ordinaires. » Il n'ajouta rien de plus parce qu'un évêque est par état prudent et ne veut désobliger personne. Mais les lingères, point sottes, pensèrent tout de suite aux salles voisines, où le travail est difficile, délicat, pénible, rebutant, dangereux, mais plus varié, plus émouvant, plus humain, plus intéressant, parfois amusant comme quand on y soigne le blessé Gaspard. L'évêque, en bon psychologue, ne trouverait pas le mérite des paysannes moindre pour être restées dans leur travail coutumier, que la guerre a seulement rendu bien plus dur.

De la fierté descend donc dans l'âme des paysannes et plus qu'on ne pense. Elle s'y teinte d'un léger soupçon de féminisme. Certes, les femmes dont je parle n'en savent ni le nom, ni la chose; mais, si demain on leur offrait le droit de vote, plus d'une l'accepterait avec conscience de l'avoir mérité. Les maris, au retour, noteront peut-être certaines nuances. Tout s'arrangera dans la joie si désirée de ce retour. De tout temps les femmes ont préparé dans leur cœur des douceurs infinies aux soldats qui reviennent victorieux de la bataille.

De vieilles images se réveillent peut-être, qui depuis longtemps dormaient, dans les couches profondes et obscures de l'âme. C'est que la guerre actuelle n'est nouvelle et inédite que par l'immensité du champ de bataille et l'extraordinaire machinisme scientifique qui s'y déploie : mais le fait de *la nation armée*, tout entière directement ou indirectement engagée dans l'action, est-il autre chose que la primitive bataille de tribu à tribu, lutte à mort pour la possession d'une source, ou d'un pâturage indispensables? De très vieilles choses sont donc remuées en nous et remontent à la surface. Qui n'a senti, dès le mois d'août 1914, l'horreur de l'antique invasion, le pil-

lage et la destruction des biens, le meurtre ou l'esclavage des hommes, l'humiliante captivité des femmes, l'appel désespéré aux suprêmes énergies, qui soulève et entraîne tout le monde?

Hier, dans la cour de la gare, une paysanne avec sa carriole attendait son homme. Il arrive, coiffé du casque, s'appuyant sur le bâton grossier des tranchées. Embrassades, effusions, d'ailleurs courtes. L'homme monte sur la carriole, et lui, que je connais grand amateur de chevaux, habile à les conduire, modestement se place à gauche, cependant que la femme, raide, cambrée, saisit les rênes et d'un large coup de fouet enlève l'attelage sous des regards qu'elle sent admiratifs.

Cette paysanne gasconne, emportant son poilu, est-elle donc si loin de son aïeule, la femme Sotiate, qui derrière l'oppidum de Lectoure, d'Eauze ou de Sos, préparait les vivres et les armes à son mari luttant contre les légionnaires de Crassus? De cela deux mille ans nous séparent et c'est beaucoup, *magnum ævi spatium*, grand intervalle au regard du temps qui du dehors mesure la continuité de la race, c'est-à-dire sa durée, rien ou presque rien si l'on se tient dans cette durée : à peine soixante générations, à peine soixante momens où des mutations ont été essayées, soixante essais ou expériences. Dans un laboratoire de biologie il en faut bien davantage pour abolir un caractère même superficiel dans une espèce et en fixer définitivement un nouveau. Deux mille ans ne sont rien pour la vie de la terre et peut-être pas beaucoup plus pour ce qu'il y a de plus permanent dans l'homme, je veux dire la subconscience, liée au fait absolument premier de l'instinct de vie.

II. — LE SOUCI DE L'AVENIR

Ces forces cachées de l'âme vont nous servir à bien expliquer la seconde partie de notre devoir envers la terre. Ce n'est pas seulement pour le pain que nous en attendons qu'il faut la cultiver, mais aussi pour garder l'âme des jeunes en contact et communion avec elle. Le salut des vocations paysannes est à ce prix. L'affaire est de grande conséquence puisque notre avenir agricole en dépend.

La vocation du jeune paysan est fragile; on ne peut la sauver que par un ensemble de précautions dont la première est de la laisser dans le cadre où elle est née. Elle participe à tous

les caractères de l'âme paysanne, qui vit sur des hérédités et des traditions mystiques, racines plongeant dans la profondeur du moi comme celles d'un vieux chêne dans l'humus du champ familial. Préparée par de longs atavismes la vocation paysanne naît du charme de la nature, qui, s'associant à celui des travaux journaliers, met une ferveur d'admiration dans l'âme de l'enfant, frissonnante de ses premiers émois : pour entretenir et exalter cette ferveur une ambiance favorable est absolument nécessaire. Loin des labours, on ne crée pas artificiellement une vocation paysanne, pas plus qu'on ne l'y cultive. Il lui faut les vaches, les poules, les pigeons, les oies, la moisson et les vendanges, sous la splendeur du soleil, glorieux témoin de si belles choses. Séparée de la terre, comme Antée quand il ne la touchait plus, la vocation perd sa force, languit et bientôt s'éteint. L'abandon, même passager, est dangereux : l'âme aura vite fait de se laisser prendre à la pipée par des admirations nouvelles qui de tous côtés l'appellent. Ces appels sont, en germe, autant de vocations possibles (1).

Bien des femmes, confusément, ont senti le danger et plus d'une m'a dit : « Ce que je fais est bien dur, et parfois le soir je n'en puis plus. Mais je veux continuer afin que le père, au retour, trouve les enfans prêts à travailler avec lui. » Beau langage, tenu par le bon sens lui-même, auquel se mêle peut-être une discrète inspiration, venue d'ailleurs. Sur le point d'abandonner le métier, dont la famille a toujours vécu, la mère a vu s'ouvrir devant elle le noir de l'inconnu; elle a tremblé pour ses enfans, elle s'est ramassée sur elle-même, dans une réaction de défense et de tout son être s'est tendue dans l'effort. Une lueur a passé dans son effroi. L'instinct de vie veillait, subtil avertisseur. Ses clartés sont soudaines et ne ne se distinguent pas de l'action qu'elles déterminent : où l'on croit voir un plan tracé d'avance, il n'y a que le dessin inscrit par le geste à mesure qu'il se déroule. L'instinct ne se découvre que par ce qu'il nous fait faire. Pour lui, connaître et agir ne font qu'un, synchrones, inséparables; et, si parfois l'apparence est contraire, c'est que chez l'homme, comme il y a coïncidence de l'intelligence et de l'instinct, la lumière de ce dernier n'est peut-être jamais pure de tout élément intellectuel.

(1) Voir dans la *Revue* du 1er juillet 1912 : *La Vocation paysanne et l'Ecole.*

De tout cela la rude paysanne ne se doute guère non plus que de ceci. Si son effort est douloureux, il se répète dans la maison voisine, et la suivante, et plus loin, de tous côtés ; il se prolonge et se continue dans un effort général, universel, de nuit, de jour, sur terre, sur mer, sur tous les fronts, où il se multiplie, s'intensifie, se pousse et se monte jusqu'à l'extrême de la souffrance et du sacrifice, jusqu'à la mort. L'imprécise vastitude de l'innombrable effort est à tous présente, obsédante : il en revient à la pauvre femme, sans qu'elle s'en doute, réconfort et courage. L'air que nous respirons depuis le début de la guerre est traversé par de mystérieux courans, qui relient les âmes entre elles, non la portion claire de ces âmes, mais l'autre où travaille un psychisme puissant, créateur d'énergie. Par la première, qui sans cesse analyse, raisonne, critique, trop souvent nous pensons et parlons comme avant la guerre ; par la seconde, qui va droit au but, nous agissons conformément au danger de mort dont elle nous menace. Tous, tant que nous sommes, le premier comme le dernier, le plus fort comme le plus faible, nous tirons grand appui de l'âme collective dont le jeu souvent nous échappe. On sait qu'elle dépasse infiniment la somme des apports individuels qui contribuent à la former : chacun lui prend beaucoup plus qu'il ne lui donne.

Cette femme, qui ne redoute ni peine, ni souci, ni souffrance pour maintenir les siens dans le métier familial, agit dans le sens de l'ordre, de la réalité, de la vérité, de la vie. Elle mérite le succès qu'elle ne peut manquer d'avoir.

Il faut se montrer plus inquiet sur le succès d'une autre méthode, trop souvent employée. « La tâche était au-dessus de mes forces. J'ai dû tout lâcher. Les enfans vont à l'école, leur mère à la journée. Aussitôt le père revenu, nous reprendrons tous ensemble le travail. » Cette femme est de bonne foi, je le veux. Mais comme son erreur est grande et dangereuse ! Des enfans il faut faire l'abandon, ils sont perdus pour la terre ; leur vocation ne résistera pas à l'épreuve. Mais le père lui-même y voudra-t-il revenir ? La question est grave, peut-être inattendue, et vaut qu'on s'y arrête.

***

La guerre entraîne une foule de désordres. Celui des mœurs

est fort connu ; tous les grands troubles et malheurs publics le font naître. On sait l'histoire de la peste d'Athènes, racontée par Thucydide, et celle de Paris sous le Directoire, au lendemain de la Terreur. Mais il est un autre désordre de l'âme, et qui ne mérite, d'ailleurs, ce nom qu'à condition de lui ôter son sens péjoratif, plus discret, plus délicat et fort intéressant.

Au fond, la guerre est pour l'âme une aventure. Plus elle se prolonge et plus l'aventure se précise et se corse. D'ailleurs, et d'une façon générale, la durée dans une guerre est un facteur capital dont les répercussions économiques et financières croissent selon une progression effrayante. L'arithmétique ne suffit pas à la mesurer, il y faut la géométrie. Dans le domaine moral, où nous sommes, tout échappe au nombre et à la mesure ; mais la longue durée de la guerre y multiplie et aggrave ses conséquences à l'infini.

C'est au cours des longues guerres que la crise de l'âme, dont nous parlons, se traduit au dehors par une série de faits, qui, reliés ensemble, composent une histoire, en général inattendue, quelquefois bizarre, tantôt légère et plaisante, tantôt sévère et dramatique, et à qui convient bien le seul nom d'aventure. L'aventure intérieure a sa contre-partie extérieure. Ce paysan, qui n'était jamais allé jusqu'à la ville voisine, prend à la guerre le goût des voyages et se met à courir le monde. Celui-là, bûcheron enfumé, reste à Paris, où de métier en métier il finira dans la peau d'un personnage. Parfois la métamorphose de l'homme est si complète que les siens ne le reconnaissent pas. Je sais une maison dont le fils, en 1815, au retour d'une longue captivité, ne fut pas accepté sans arrière-pensée par le père. Encore aujourd'hui dans le voisinage on croit qu'il y eut substitution. Un autre était parti, fiancé de sa voisine, brune piquante aux yeux noirs, et revint nanti d'une blonde Flamande aux yeux bleus.

Dans un petit pays agricole, qui n'a pas deux mille habitans, quatre familles honorables et prospères descendent de femmes amenées par des soldats : deux d'Alsace après la guerre de Sept ans, une de Provence et l'autre de Reims après les guerres de la Révolution. Toutes arrivèrent mariées, car en ce temps-là, de fonder chez nous foyer solide sans papiers bien en règle il n'y fallait pas songer. Toutes ont fait bonne souche et sont au front représentées, l'une par un colonel, qui l'an dernier tombait en

Champagne à la tête de son régiment. On raconte que les étrangères suivirent les soldats, fascinées par le mirage d'un château promis en Gascogne. Elles ne savaient pas, les pauvrettes, en géographie innocentes, que la Gascogne est si près de l'Espagne! Dans mon enfance j'ai connu l'une d'elles; elle habitait une maison très éloignée du village; presque infirme, elle ne venait plus à la messe le dimanche; mais chaque année pour la Saint-Rémi elle invitait notre voisin, le tisserand, qui pendant son service militaire avait fait séjour à Reims. Le dîner était bon et se prolongeait afin qu'on pût parler « tout son soûl » de la ville et surtout de la cathédrale. Douce aïeule champenoise, qui chaque année donnait fête à son cœur en devisant de la vieille église, pour elle la merveille de l'univers, obscurément chargée d'histoire et de sainteté, d'antiques vénérations, fêtes et miracles, de toute l'âme des ancêtres! Comme elle souffrirait aujourd'hui de la savoir ruinée et que son arrière-petit-fils est mort glorieusement dans la bataille pour éloigner d'elle les canons ennemis!

Ainsi dans le moindre de nos villages le présent se relie au passé par d'invisibles fils. Notre pensée individuelle, dont nous sommes si vains, n'est que parcelle misérablement petite d'une réalité spirituelle infiniment grande et belle, un court moment qui se détache en léger reflet sur la lumineuse durée de l'âme française.

***

Tous ces événemens extérieurs, qui changent le cours d'une vie, ne doivent pas nous détourner de celui qui, dans le silence intérieur, en est le principe et le point de départ. La guerre que nous subissons est longue, et l'âme y court grand risque d'aventure. Pur dynamisme, elle est un composé vivant d'idées, d'images, de sentimens, de passions, disposés dans un arrangement hiérarchique, selon un ordre de valeurs déterminé. L'aventure est précisément un changement dans cet ordre de valeurs. Mais nous ne pouvons l'appeler désordre avec vérité que s'il est jugé, déclaré tel par un critère extérieur, souverain, comme les lois morales universellement acceptées, et si par exemple il nous rend débauché, voleur, assassin. Hors de là il n'est désordre qu'au regard de l'ordre antérieur qu'il remplace. Il y a succession. Le dérangement et le désordre sont

arrangement et ordre nouveaux, immédiatement, *ipso facto*, comme on voit dans une maison le salon devenir atelier et la cave grenier en vue d'une destination nouvelle de l'édifice. La guerre nous montre à chaque pas de somptueux hôtels transformés en hôpitaux et des sécheresses de cœur en foyers de dévouement. Peut-on parler de désordre? Dans l'âme individuelle l'ordre des valeurs est accordé sur une ou plusieurs fins, dont le métier est souvent la principale. On présume donc qu'un changement de métier, affaire extérieure et grossière, en implique un autre intime, plus délicat, et, si métier nouveau passe toujours pour aventure, celle-ci ne fait qu'exprimer une aventureuse nouveauté de l'âme.

Deux laboureurs de ma connaissance, depuis dix-huit mois, conduisent au front une automobile avec succès : à chaque permission je note le progrès de leur âme, qui se détache de la charrue pour s'exalter sur le volant. Un autre, infirmier dans une ambulance, est si bien apprécié du chirurgien que celui-ci le veut garder après la guerre : on verra le nouveau dispositif de son âme accordé sur les propretés de l'asepsie au lieu que l'ancien l'était sur la saleté des étables. Celui-ci fait la cuisine à un groupe d'officiers et guigne l'auberge de son village qu'il se sent capable de transformer : son cœur, oublieux du chant matinal de l'alouette, se laisse bercer par celui des fritures dans les poêles. Notez que les familles inquiètes crient au scandale d'un affreux désordre, où il ne faut voir qu'une discrète et psychologique aventure.

En général les choses sont beaucoup moins avancées : chez la plupart des permissionnaires l'ordre ancien des valeurs n'est pas remplacé, mais simplement ébranlé. Comment en serait-il autrement? L'homme a quitté sa maison, sa famille, son métier pour aller au loin vivre dans les tranchées, sous terre, au milieu d'une foule immense et toute bleue, où il n'y a ni femmes, ni enfans. Il est revêtu d'azur comme les autres et il manie des engins auxquels il n'était pas accoutumé : pendant des journées, il s'exerce à lancer des grenades comme les enfans des pierres. Parfois on l'arme d'un couteau. Il parle longuement avec des hommes dont le parler est si différent du sien que son accent en est modifié. Il traite familièrement des avocats, des fils de famille, des prêtres, des savans, des artistes et par eux est traité de même ; il les aime et se sent aimé d'une amitié fraternelle,

créée par la communauté des souffrances et des dangers.

Depuis trois ans le pays est loin et voilà que peu à peu le passé s'éloigne à son tour. Sa femme lui écrit que la pluie persistante pourrit les racines des plantes. La belle affaire ! Ses racines à lui ne pourrissent-elles pas, enfoncées jusqu'aux genoux dans la boue gluante de la tranchée? Voici les foires renommées de l'été, où les étables se vident et les poches se garnissent : les Picards ne sont pas venus, acheteurs des forts attelages, gros bœufs gris à corne noire, mais les Charentais ont donné qui recherchent les bêtes jeunes sous corne claire et poil couleur de froment. La belle affaire encore! Les Picards ont d'autres soucis et les Charentais sont bien heureux d'aller à la foire. Pour lui de rien il n'a cure que du ravitaillement, fort mauvais depuis quelques jours.

D'ailleurs les plis professionnels de l'âme et du corps s'effacent tout doucement et certains réflexes s'abolissent. Le premier chant du coq, quand par hasard il l'entend dans un village de l'arrière, ne dresse plus l'homme sur ses pieds comme autrefois pour courir aux étables jeter le fourrage dans les râteliers. Il n'a plus ni fourrage, ni bêtes. Abolies aussi certaines importunités : règlemens, comptes et échéances. Bonne ou mauvaise, ordinairement très passable, la pitance arrive chaque jour sans que du boulanger et du boucher on ait souci. La figure précise et sévère du créancier, — et quel est celui qui n'a pas son créancier ? — s'adoucit, s'estompe, se dégrade jusqu'à n'être plus qu'une forme vague, falote, vacillante, un fantôme de rien qui s'évanouit.

Et puis, le grand silence de la nature ne le met plus en tête à tête avec lui-même : son oreille est sans cesse déchirée par le bruit infernal de la canonnade. Et cela « le tire de partout, » le met hors de lui-même; il n'a pas encore perdu son moi; mais il se décolle, prend du jeu, le vieux moi qu'on lui connaissait, hérité des ancêtres, si bien façonné, pétri par trente ans de vie paysanne, qu'on le pouvait croire définitif. Des signes suspects se montrent. A la dernière visite, il n'a pour ainsi dire rien regardé, ni l'étable, ni les emblavures, rien que sa femme et les enfans. Il a même dit : « Maintenant, je me f... de tout. C'est le métier qui le veut. On y est aujourd'hui, demain on n'y est plus. » De voisiner ainsi chaque jour familièrement avec la mort, bien des choses ne vous sont plus rien qui devant vous

étaient beaucoup. Nous disons : insouciance, indifférence. Le dernier mot est le bon. L'ébranlement de l'ordre des valeurs dans l'âme est un état d'équilibre, instable, *indifférent*, prêt à pencher dans un sens ou l'autre, au gré de l'incident.

Que fera donc cet homme? L'incident, dans l'espèce un moment critique et solennel, celui du retour, va tout décider et emporter. Si, déposant son vêtement de guerre, il trouve ouverte devant lui l'armature ancienne, solide, luisante, graissée et jouant bien, il y entrera d'un coup, et avec joie la verra se refermer sur lui. L'homme, la famille et la terre seront sauvés.

S'il trouve l'armature disloquée et gisante, le foyer éteint, la famille dispersée, le cheptel vendu, le champ en friche, il se sentira déchargé, libéré de tout son passé, auquel plus rien ne le rattache. Il glissera tout droit, très vite, vers un métier quelconque, incertain, peut-être dangereux.

Rien de plus triste qu'une maison de paysan abandonnée : toit sans fumée, portes et fenêtres closes, touffes d'herbes devant le seuil, clôtures et barrières renversées. On dirait une morte. La désolation des choses est ici symbole d'un grand deuil : celui de la moisson qui manquera l'an prochain, celui de deux ou trois jeunes âmes qui plus jamais ne reviendront. Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, le père, jusque là bon serviteur de la terre, lui va maintenant retirer son amitié.

Ainsi le découragement d'une femme aura causé la dissolution d'une famille paysanne. L'événement est plus grave qu'on ne pense, perte sensible au point de vue économique, et à un autre peut-être plus sensible encore. La disparition de la famille paysanne entraînerait celle de la paysannerie, non seulement une classe sociale qui fait le fond même de notre population, mais une des formes les plus belles et les plus caractéristiques de l'âme française. La paysannerie tient une si grande place dans notre histoire, dans notre patrimoine moral, dans nos forces les plus vives et les plus intactes, dans le charme et la douceur de notre génie national qu'on ne peut accepter l'idée de la ruine.

Résumons-nous. Pendant l'extraordinaire épreuve de cette longue guerre le devoir envers la terre est net et précis. Il faut la cultiver pour deux raisons capitales, dont l'une est le souci

du présent et l'autre celui de l'avenir. Nous n'avons pas méconnu les difficultés qui sont grandes, complexes, pénibles, douloureuses. Elles imposent la fatigue, la souffrance, le sacrifice. Mais dans certains jours graves, la règle est particulièrement bonne de penser à ceux qui peinent, souffrent et se sacrifient plus que nous. On a toujours quelqu'un de plus malheureux et de plus méritant que soi.

Travaillez donc votre champ de toute la force de votre bras, de tout le courage de votre cœur. Si la terre repousse la charrue pensez au champ du voisin dont la terre est plus dure encore. Pensez à Marie, ma pauvre voisine, qui laboure toute la journée en pleurant.

Vous verrez cette femme partout, au Nord, au Midi, au Couchant, au Levant et jusqu'aux abords des lignes où la bataille est déchaînée. Vous la reconnaîtrez : jeune, vêtue de deuil, amaigrie par la fatigue, le regard agrandi par la souffrance, elle tient la charrue agrippée au sol, suivie de deux marmots, qui sur le sillon ouvert mettent leurs petits pas dans les siens. Saluez-la bien bas. Elle est la très belle image, douloureuse et tragique, d'une chose auguste entre toutes. Il se trouvera quelque Millet, coiffé du casque, qui l'ayant vue, comme il allait en permission, la fixera dans son œuvre pour l'immortaliser. Elle est l'image du Devoir, non pas d'un Impératif abstrait et nuageux, qui se dérobe aux catégories de notre pensée comme aux émotions de notre cœur, mais du devoir immédiat, vivant, irrésistible, tel qu'il sort des sombres conjonctures de l'heure présente, le commandement de l'instinct de vie, l'appel de la terre et des ancêtres, le commandement et l'appel de la patrie elle-même.

Dr EMMANUEL LABAT.

LE MARTYRE DE REIMS

LES ÉCOLES DANS LES CAVES[1]

II

JOURNAL DE L'INSPECTEUR PRIMAIRE (FIN)

1916. 31 janvier. — J'ai accompli un des plus pénibles devoirs de ma fonction. Au son du canon, nous avons assisté aux obsèques de Mme Communal, jeune institutrice, morte prématurément d'une affection qui la minait depuis plusieurs mois. A huit heures du matin, tout le personnel se réunissait à la maison mortuaire, au faubourg de Laon. Le temps était magnifique, un vrai temps pour « taubes » et « fokkers. » Par les rues Anquetil, Saint-Thierry, Mont-d'Arène, le convoi arrive rue des Trois-Fontaines, à la chapelle d'une école privée devenue la toute simple église du quartier, l'église Saint-Thomas étant inutilisable. Le prêtre, un vieux curé de campagne, commence à dire la messe. Pendant tout l'office nous entendions de forts coups de canon et les éclatemens de bombes répondent aux litanies. Ce bruit des instrumens de mort ponctuant cette cérémonie funèbre dont ils troublent le calme religieux, est terriblement impressionnant! La petite église est bondée d'assistans,

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

aux premiers rangs desquels le personnel rémois venu des points les plus éloignés de la ville, sans nul souci du danger, pour apporter la dernière expression de sa sympathie attristée à une collègue qu'il estimait tout particulièrement.

Maintenant, nous voilà en route vers le cimetière du Nord, tant de fois bombardé et criblé d'obus; le conservateur y a été tué récemment devant sa porte et on ne compte plus le nombre de victimes faites par l'ennemi, sur la place de la République toute voisine. La sépulture de la famille est tout au fond du cimetière. Le cortège avance par de tortueuses et interminables allées, passant au milieu des tombes brisées ou trouées d'obus, près des sépultures éventrées et des arbres coupés. Enfin on arrive. En quelques mots je rappelle la vie toute de dévouement de la défunte, ses mérites professionnels, puis un dernier adieu, et la foule s'écoule...

Vendredi 3 mars. — Dès huit heures un quart, ce matin, on arrive en hâte m'informer qu'un obus est tombé cette nuit dans une classe de l'école de la place Bétheny où il a tout démoli. « Que faire? demande la directrice. — Fermer immédiatement. » Je me rends de suite à l'école Bétheny. Le trou fait dans la façade est énorme et les éclats de l'obus permettent de déterminer que c'était un 150. La classe est naturellement couverte de plâtras, les portes tordues, les murs et le plafond criblés de trous. — Cette classe n'était ouverte que depuis un mois. Quelle chance que l'événement n'ait pas eu lieu pendant les heures de cours! Je vais mettre le maire au courant de la situation. Je voulais fermer pendant un mois les écoles les moins protégées, notamment celle de la place Bétheny, et des rues du Ruisselet et Anquetil, mais le maire insiste pour le maintien des cours. Toutefois l'école Bétheny sera transférée dans les caves Mumm, où était autrefois l'école « Joffre, » qui ainsi renaîtra.

Lundi 27. — A neuf heures, j'allais partir pour procéder à la réinstallation de l'école « Joffre, » dans les caves Mumm, lorsque j'entendis très distinctement un premier sifflement suivi d'un éclatement tout proche, puis plusieurs autres sifflemens suivis ou non d'éclatemens; il n'y avait pas de doute, on bombardait et « cela ne tombait pas loin. » Je donne ordre, dans les trois écoles du groupe, de prendre immédiatement les mesures habituelles, et charge une institutrice de suivre de la

cour les phases du bombardement qui continue jusqu'à dix heures et demie. L' « arrosage » a été sérieux et les bombes rapprochées. Mais les enfans, eux, ne « s'en faisaient pas. » On leur racontait des histoires drôles qui les faisaient rire à gorge déployée. Ils en ont tant entendu déjà! Les classes reprirent dans l'après-midi comme d'ordinaire, quelques « petits » seulement manquaient à l'appel. En ville, le bombardement a été, paraît-il, très violent; dans les quartiers Saint-Nicaise et Dieu-Lumière ce fut effroyable; les ruines sont nombreuses dans toutes les rues avoisinant la place Saint-Nicaise où les maisons basses sont peu solides. Une grosse bombe est tombée encore au 264 de la rue de Vesles. A Saint-Nicaise l'école « Dubail » a reçu son quatrième obus : deux celliers ont été enfoncés et toutes les vitres de la classe sont tombées autour des enfans et des maîtresses qui à ce moment les faisaient prudemment descendre à la cave aidées des soldats du cantonnement. Toutefois, aucun accident. Ce sont, comme précédemment les deux premiers celliers du haut qui ont reçu le choc; les éclats se sont arrêtés sur la voûte du troisième dans lequel étaient les enfans. Tous ont pu rentrer chez eux sans dommage.

Mercredi 29. — Visite de la cathédrale par les généraux Joffre et Cadorna. — Des gendarmes assurent le service d'ordre sur le passage du cortège, arrêtant depuis midi toutes les voitures et autos qui s'amassent derrière les barrages. A deux heures et demie enfin apparaît une file d'autos dont une portant un drapeau tricolore : c'est celle où sont les deux généraux.

Lundi 10 avril. — Je suis retourné à l'école « Dubail, » qui vient de se rouvrir. On n'a pas encore remplacé les vitres brisées et les fenêtres ont été fermées tant bien que mal par des toiles qui produisent dans la classe une telle obscurité qu'il faut allumer les lampes toute la journée. Les enfans ne paraissent pas plus émus que d'ordinaire, bien que leur quartier ait été très atteint. Le calme de ces bambins, au milieu de la « tempête » presque quotidienne, fit, ces jours-ci, l'étonnement de M. Galli, député de Paris, venu, au lendemain d'un violent bombardement, visiter l'école en compagnie du maire.

Vendredi 5 mai. — Nous avons eu aujourd'hui la visite de M. Bonnaric, inspecteur général. Sa visite a duré jusqu'au samedi soir 6 mai; il est reparti, après avoir vu fonctionner

toutes les écoles et félicité le personnel, emportant, m'a-t-il dit, « une excellente impression de son passage dans nos classes; il en conservera un souvenir inoubliable. » Il va rédiger de cette inspection peu banale un rapport très détaillé qu'il remettra lui-même au ministre...

Samedi 20. — Décidément les écoles de la rue des Romains (à cinquante mètres d'une batterie) et de la rue du Champ-de-Mars (Cave Mumm) sont beaucoup trop exposées : on bombarde tous les jours ces quartiers. Je vais fermer les classes pendant quelques jours.

Lundi 22. — L'inspecteur d'académie, mobilisé, a tenu à venir cependant visiter nos écoles. Il est arrivé ce matin à neuf heures et demie, et nous les avons toutes vues successivement. J'ai aussi visité avec lui les « Soupes populaires » du quatrième canton, que dirige une de nos institutrices.

Samedi 27. — A deux heures et demie, le maire, M. Langlet, vient m'informer que le sous-préfet est allé le trouver ce matin et qu'il a été convenu que, sur l'ordre du préfet, je serais chargé de l'évacuation volontaire des enfans; la sous-préfecture délivrera les bons de réquisition de transport. Nous nous entretenons des dispositions à prendre. Le soir, j'écris à l' « Accueil français » et à l' « Œuvre des colonies de Vacances. » Hier, des shrapnells sont tombés sur l'école des filles du Ruisselet. Pas d'accident, heureusement.

Mardi 6 juin. — C'est aujourd'hui le début de l'évacuation volontaire des enfans. Un premier convoi de cinquante part sous la direction de trois institutrices qui les emmènent à Paris où ils seront confiés à la « Ligue fraternelle des enfans de France. » Je les accompagne aussi. A notre arrivée à Paris, nous sommes chaleureusement accueillis par le Comité de la Société. Ce fut tout un événement. Les représentans de la presse : *Matin*, *Temps*, etc., étaient là, ce qui ne laissa pas de nous surprendre; un photographe avait été envoyé par *le Pays de France*. Il y avait même un opérateur cinématographique de la maison Gaumont. Nos petits Rémois en étaient tout interloqués. On fit l'appel, personne ne manquait, les enfans montèrent dans les auto-cars de la préfecture de police et furent conduits à la cantine de la rue de l'Abbaye.

Mercredi 7. — Je suis venu attendre à la gare de l'Est le deuxième convoi, comptant trente-deux enfans, dont se

charge « l'Œuvre des colonies de vacances, » qui les placera en Suisse.

Vendredi 7 juillet. — L'examen pour le certificat d'études primaires a lieu comme de coutume. 125 candidats sont inscrits et 123 présens. Quelle session! Il n'y en avait que 35 l'an dernier. Décidément, nos écoles prospèrent.

Samedi 8. — L'examen oral du certificat occupe toute cette journée. Tous les admissibles ont été admis et, en proclamant ces résultats, je qualifie cette promotion de « Promotion de la Victoire, » puisqu'elle a lieu au moment de nos succès sur la Somme.

Mercredi 25 octobre. — Encore un « beau bombardement. » L'arrosage a été général et tel que nous n'en avions pas eu depuis de longs jours, c'est-à-dire depuis près d'un an. Le matin, le communiqué annonçant la reprise de Douaumont avait mis tout le monde en joie; vers deux heures un quart, se produisent plusieurs sifflemens suivis des éclatemens habituels, tout près du faubourg de Paris. Et cela continue, continue jusqu'à cinq heures. Par prudence, en bas, à l'école, j'avais fait masser les enfans de la Maternelle dans la salle spéciale. A trois heures, je descends voir ce qui se passe et envoie les deux classes primaires s'abriter avec les petits. Ils font beaucoup de bruit, étant très nombreux. Et comme on n'entendrait même pas les éclatemens, une maîtresse se tient dans le préau pour se rendre compte de la direction du tir. Il y a toujours là près de cent soixante élèves : c'est un effectif! Si jamais un obus tombait sur ces écoles!... Au bout d'une demi-heure, je remonte chez moi. Dans la classe au-dessous, les grandes élèves du cours complémentaire, auxquelles on lit une comédie de Molière, rient à gorge déployée. C'est une façon de ne pas s'apercevoir du danger. Le bombardement continue. Les obus tombent toutes les dix ou douze secondes, à droite, à gauche ou en face de l'école, mais toujours à peu de distance. Je donne des instructions pour qu'on ne renvoie pas les enfans seuls, d'ici quelque temps encore; mais déjà beaucoup de parens sont venus en chercher, malgré le grand danger qu'on court à circuler en ce moment. Et les sifflemens et éclatemens continuent toujours! Quatre heures un quart, quatre heures et demie, enfin cinq heures moins le quart : il ne reste presque plus d'élèves, et le bombardement paraît localisé à Flécham-

bault. On renvoie les derniers enfans. Au cours complémentaire, les élèves habitant loin, je conseille de ne les laisser partir que lorsque le calme complet sera revenu. Je prie Mlle Philippe de garder les dernières jusqu'à ce qu'on vienne les prendre. A six heures le bombardement continue, toujours dans la même direction.

Il paraît que des obus sont encore tombés par toute la ville. Décidément les morts et les 3500 prisonniers allemands de Douaumont sont bien vengés par leurs camarades de banditisme. Qui sait combien de victimes aura faites ce bombardement de « représailles? »

Samedi 4 novembre. — Il fallait s'y attendre : nous avons subi aujourd'hui les « représailles » de la prise de Vaux. Ce matin, quelques obus tombèrent, entre dix et onze heures. Cet après-midi, le bombardement fut plus violent, de deux heures et demie à quatre heures quarante-cinq, d'abord sur Saint-Nicaise et le Centre, puis sur toute la ville, y compris le faubourg de Paris, où il fut très vif pendant un quart d'heure, juste au moment où on allait renvoyer les enfans des écoles.

1917. Jeudi 25 janvier. — Après bien des péripéties et de nombreux coups de téléphone, le Directeur de l'enseignement est arrivé à onze heures et demie. En présence de M. Perron, inspecteur d'académie, du maire, du sous-préfet, de diverses notabilités et de tout le personnel enseignant de Reims, il a remis la croix de la Légion d'honneur à Mlle Fouriaux, la doyenne de mes institutrices. Ce fut une grande fête à son école de la rue du Mont-d'Arène. Le Directeur loua tout le personnel et plus spécialement la nouvelle légionnaire. Puis, dans les formes d'usage, il lui remit la décoration et lui donna l'accolade. Cette causerie, intentionnellement familière, toucha profondément tous les assistans. Le maire, puis Mlle Fouriaux répondirent en quelques mots, et la cérémonie se termina par la visite de l'école et de la « Soupe populaire » qui est voisine. L'après-midi, M. le Directeur visita la plupart des écoles ouvertes à Reims.

Jeudi 8 février. — Il fait depuis plus de quinze jours et sans interruption un froid terrible ; comme les réserves de charbon s'épuisent, le maire me demande de réunir plusieurs classes de la même école, pour réduire la consommation de combustible ; ce sera fait. Le service en souffrira un peu, mais le nombre des élèves est actuellement restreint.

Dimanche 18 mars.— Cela va bien, cela va très bien. Bapaume et Péronne sont enfin délivrées, la joie est générale à Reims.

Mardi 20. — Les nouvelles sont chaque jour meilleures. Nesle, Guiscard, Tergnier sont repris et Soissons très dégagé; attendons le tour de Reims. J'ai reçu aujourd'hui la visite du directeur des postes, qui m'a demandé quelques salles de classes pour y installer le bureau central des postes, très exposé au carrefour du Pont-de-Muire où les bombes tombent sans cesse. Entendu : les postiers s'installeront dans deux classes de l'école des filles, au-dessous de chez moi.

Jeudi 22. — A quatre heures, ce soir, la canonnade a recommencé très violente du côté de Brimont et de la Neuvillette. Ce sont les nôtres qui tapent à « canon que veux-tu. » Est-ce le début de la délivrance de Reims? On nous annonce, de source prétendue sûre, que les Boches incendient Nogent et Berru, ce qui serait, dit-on, le signal de leur départ. Des aviateurs prétendent même qu'ils les ont vus emmenant leurs grosses pièces. Ce serait vraiment trop beau. Non, ce n'est pas encore la délivrance. Je crois cependant que nous en approchons, à en juger par l'arrivée de nombreux canons ramenés de Soissons.

Samedi 24. — A midi, on vient m'informer que les écoles de Fléchambault ont été bombardées : deux obus seraient tombés, l'un en avant, l'autre en arrière de l'immeuble. Je m'y rends à une heure et demie. C'est exact. Il est même tombé six ou sept obus, au lieu de deux, tant dans le jardin qu'autour des écoles. Trois agens de police ont été blessés, mais aucun enfant n'a été touché. Je ferme provisoirement ces écoles.

Dimanche 25. — Les Boches nous ont encore furieusement bombardés ce soir, à partir de quatre heures et demie; ils ont surtout tapé sur le Pont-de-Muire d'où la poste a déménagé, heureusement, vendredi dernier.

Depuis huit jours, et chaque jour, l'ennemi s'acharne spécialement sur la jonction des routes entrant à Reims. Devant la persistance du bombardement, sans doute précurseur d'une attaque, je demande à M. l'inspecteur d'académie l'autorisation de fermer *immédiatement* les écoles, même avant les vacances toutes proches (31 courant), en cas d'alerte.

Mercredi 28. — Cinq à six cents obus de dix heures à midi, dont la plus grande partie est tombée sur le faubourg de Paris. Vers deux heures après-midi, je me rends à l'école de la

rue du Ruisselet, pour la prise d'un film cinématographique par un officier de l'état-major de la ... armée. L'ennemi « tape » partout, en ce moment, dans le quartier. L'opérateur prend quand même, et malgré le temps un peu voilé, les films suivans : 1° les jeux scolaires malgré les obus; 2° une prise de masques, à l'annonce de l'alerte « aux gaz; » 3° ascension rapide des enfans masqués au premier étage; 4° évacuation en cave, sous la menace du bombardement; 5° une visite à l'école du Ruisselet; 6° enfans au jardin scolaire; 7° institutrices accompagnant, après un violent bombardement, des enfans que leurs parens ne sont pas venus chercher à l'école; 8° enfans traversant un quartier bombardé pour se rendre en classe.

Il avait pris le matin les enfans rentrant dans une école de caves (école « Joffre »).

Vendredi 30. — Je suis autorisé à fermer les écoles quand je le jugerai nécessaire. A deux heures et demie, je vais à la Place conférer avec le colonel-major de la garnison. Puis j'envoie à chaque directeur et directrice une circulaire rédigée en vue d'éviter toute panique : « Veuillez prendre note que les vacances commencent, pour votre école, ce soir, à quatre heures et demie. » C'est la *veille* seulement du jour officiel de l'ouverture des vacances de Pâques. Cette mesure me paraît aussi urgente qu'indispensable...

Ainsi furent fermées, à la veille des derniers et terribles bombardemens, les écoles ouvertes à Reims depuis près de trente mois! Il était temps! Quelques heures de plus, et nous aurions eu sans doute des accidens terribles à déplorer. Quand rouvriront-elles maintenant?

Délivré enfin de cette longue et terrible angoisse, ce n'est pas sans une satisfaction, facile à comprendre, que je fais le compte des résultats obtenus : il n'est plus possible de douter que les écoles dans les caves ont rendu un réel service aux parens, de bien plus grands services aux enfans, et cela *sans que le moindre accident soit venu diminuer le bonheur que nous avons éprouvé à faire le bien.*

LA VIE DANS LES ÉCOLES

Chaque école souterraine a été placée sous le patronage nominal d'une de nos gloires militaires : n'était-ce pas, en un

certain sens, une « école de guerre? » Les autres écoles ont conservé leurs anciens noms. Il y eut donc à Reims pendant la guerre : 1° l'école *Maunoury*, dans les caves Pommery, à 1 200 mètres des lignes allemandes ; 2° l'école *Joffre*, dans les caves Mumm, à 2 500 mètres des lignes allemandes; 3° l'école *Albert-Ier*, dans les caves Krug, à 2 500 mètres des lignes ennemies; 4° l'école *Dubail*, dans les caves Champion, à 1 800 mètres de l'ennemi; 5° le groupe du *Faubourg de Paris* (écoles de garçons, de filles et maternelle), dans les locaux ordinaires; 6° le groupe du *Faubourg de Fléchambault* (écoles de garçons et de filles) ; 7° le groupe du *Faubourg de Clairmarais* (écoles de garçons et de filles); 8° l'école mixte de la rue *Libergier* qui, ouverte d'abord avec deux classes, dans les sous-sols de l'École professionnelle, en compta bientôt trois, et fut transférée, par la suite, dans les locaux ordinaires de l'école primaire d'en face; 9° le groupe de la rue *Anquetil* (écoles de garçons, de filles et maternelle) ; ces écoles ouvertes, le 8 novembre 1915, dans les locaux scolaires, avec cinq classes, en comptaient six au moment de la fermeture; 10° l'école mixte de la place *Bétheny :* ouverte, le 29 novembre 1915, dans les locaux du groupe scolaire, à 1 200 mètres des lignes ennemies, elle groupa bientôt deux cents élèves répartis en cinq classes; mais lorsqu'elle eut été bombardée, le jeudi soir 2 mars 1916, je la transférai dans les caves Mumm voisines : ce fut la renaissance de l'école *Joffre;* cette école de la place Bétheny fut, parmi celles qui ont été ouvertes dans les *bâtimens ordinaires*, l'une des plus proches de l'ennemi; 11° l'école maternelle de la rue des *Romains*, qui ouverte dans les locaux ordinaires, le 25 février 1916, fut, à la suite de l'installation dans son voisinage (à 150 mètres) d'une batterie d'artillerie lourde qui pouvait l'exposer au bombardement ennemi, transférée un peu plus loin, rue du Mont-d'Arène; 12° l'école mixte de la rue du *Ruisselet*. Ouverte le 28 février 1916, avec trois classes, dans les locaux ordinaires de l'école de filles, elle était située dans le même quartier que l'école *Dubail* dont elle reçut les plus grands élèves, l'effectif de celle-ci étant devenu trop considérable.

Ainsi qu'on le voit, ces divers établissemens étaient tous proches des lignes ennemies; plusieurs même (écoles des caves Pommery, Champion et Mumm), furent ouverts dans des quartiers si exposés que, jusqu'à novembre 1915, — c'est-à-dire

un an environ après l'ouverture de la première école, — l'administration des Postes refusa d'y envoyer ses sous-agens pour la distribution des correspondances.

***

Ce qui caractérisait surtout la plupart des écoles de fortune ouvertes dans les caves et sous-sols, c'était leur installation. Établies dans des caves à champagne, c'est-à-dire dans de vastes couloirs souterrains creusés dans la craie et dont les ramifications ont parfois plusieurs kilomètres de longueur, la sécurité y était presque absolue et elles satisfaisaient aux conditions indispensables de l'hygiène : cube d'air réglementaire, aération suffisante par des « essores » (trous percés de distance en distance dans la voûte et communiquant avec l'extérieur), température toujours égale et suffisamment élevée (14°). Partout, le mobilier et le matériel d'enseignement furent fournis par l'école publique la plus voisine ; de fortes lampes à pétrole (car, depuis deux ans, on manque à Reims d'électricité et même de gaz) accrochées aux voûtes par les soins des services municipaux, donnèrent l'éclairage nécessaire. Évidemment, ce n'était point parfait, mais c'était cependant suffisant pour que les enfans pussent travailler en sécurité. Si, en visitant ces asiles, en plein jour, on était d'abord frappé par la faible lumière qui y régnait, l'œil s'y habituait vite ; on avait tout bonnement l'impression d'assister à un « cours du soir » dans une école de village.

Veut-on quelques précisions? Voici d'abord l'école « Joffre, » ouverte dans les caves de la maison allemande Mumm, aujourd'hui sous séquestre. Elle est protégée par trois plates-formes de ciment armé et par une épaisse voûte de béton et de terre. Du vaste couloir de 9 à 10 mètres de large sur 40 de long où elle est installée, elle n'occupe qu'une longueur de 20 mètres et est fermée par une double rangée de tonneaux placés verticalement les uns au-dessus des autres. Les trois classes sont, elles-mêmes, séparées par des cloisons de caisses à champagne superposées, et, pour éviter l'humidité et augmenter la lumière, les murs ont été tapissés de paillassons recouverts de papier clair. Tous ces détails ne laissent pas un instant oublier au visiteur qu'il est dans la ville du champagne. Pour égayer ces catacombes, chaque maîtresse a décoré sa classe de son mieux, avec les faibles ressources qu'offre une ville à moitié

détruite. Sur le pupitre, des fleurs ou des plantes vertes, selon la saison; aux murs, de belles gravures représentant des scènes militaires, avec un faisceau de drapeaux des Alliés; et, bien en face des élèves, les portraits de nos grands chefs militaires, surmontés du drapeau national largement déployé. Si vous jetez un coup d'œil dans le tunnel contigu, vous voyez une vaste chapelle, longue de 50 mètres environ, dont l'autel est au fond et où des rangées de caisses à champagne, placées debout, servent de sièges aux fidèles. Le dimanche on y dit la messe pour les soldats et les civils du quartier : le cardinal Luçon vient parfois y officier.

Au-dessus, la plus grande partie du cellier est occupée par un cantonnement, et l'autre sert de salle de récréation aux élèves. Pouvait-on trouver un meilleur endroit que cette maison allemande, pour y réaliser, en face de l'ennemi, par le rapprochement des services, l' « union sacrée, » sous l'égide de l'armée ?

Installée à peu près de même, l'école « Maunoury » occupait, jusqu'en août 1916, à la maison Pommery, trois vastes « tunnels » sis à 4 mètres sous terre : un pour la classe proprement dite, un pour les jeux, le dernier pour les exercices gymnastiques. La maîtresse elle-même habita toujours les caves où logeaient d'ailleurs tous ses élèves et leurs familles, car la grande proximité des lignes ne permettait pas de recevoir des enfans du dehors. Elle s'était aménagé un « appartement » dans un petit couloir non loin de son école et vécut là deux longues années, ne sortant que rarement : dure épreuve dont sa santé eut beaucoup à souffrir.

Ce n'était pas précisément une « école de caves » que l'école « Dubail, » puisqu'elle était simplement installée en sous-sol, à l'extrémité d'un bas cellier protégé par trois plates-formes de ciment armé et par l'exhaussement du terrain qui l'entoure. Elle prenait un jour d'ailleurs insuffisant par huit petits soupiraux de 50 centimètres de côté et communiquait directement avec trois caves superposées dont la plus basse n'était pas à moins de 12 mètres de profondeur. Elle se composait d'une grande salle d'environ 60 mètres de long sur 20 de large, sise à 3 m. 50 au-dessous du niveau du sol, et séparée par une bâche noire du cantonnement voisin. Les quatre classes qui y étaient installées occupaient chacune un angle, sans que, grâce à une

excellente discipline, les maîtresses fussent une gêne l'une pour l'autre.

A la rue Libergier, l'école a été, pendant un an, installée également en sous-sol, dans les salles faiblement éclairées du réfectoire de l'École professionnelle. Les enfans y écrivaient sur de longues tables horizontales de bois ou de marbre, la plupart scellées au carrelage, ce qui, avec l'exiguïté de l'une des salles, ne laissait pas de présenter de réels inconvéniens. Ils étaient suffisamment abrités du moins contre les obus venant de Nogent et de Berru, d'où l'ennemi tire le plus souvent.

Quand on avait descendu les vingt marches de l'escalier obscur conduisant au sous-sol de l'école de garçons de Fléchambault, on arrivait dans une petite pièce d'environ 16 à 18 mètres cubes, basse de voûte et si mal éclairée par un étroit soupirail que les enfans, du fond de cette salle exiguë, y voyaient à peine pour écrire. Dans l'angle de droite, un lit de fer replié servait le jour de pupitre, le soir de couchette à l'instituteur. Comme à l'école de filles voisine, où la disposition était semblable, ce local était si insuffisant pour recevoir simultanément tous les enfans du quartier que je dus y organiser des classes de demi-temps, recevant un groupe d'enfans le matin, un autre le soir. C'était bien une de nos installations les plus défectueuses, à laquelle je ne m'étais arrêté que parce que le canton était encore fréquemment bombardé et que ces écoles elles-mêmes avaient été touchées : ce qui importait avant tout, c'était de protéger les enfans. Mais, dès que le calme fut à peu près revenu dans le quartier, — car le calme à Reims n'est jamais que relatif, — je demandai et obtins l'autorisation de transférer ces classes dans les salles du rez-de-chaussée.

L'organisation des autres écoles, presque toutes établies dans leurs propres bâtimens, ne présenta rien de particulier, sinon que certaines, comme la maternelle Anquetil et les écoles mixtes de la rue du Ruisselet et de la place Bétheny, furent installées dans les seules salles utilisables de locaux plus ou moins atteints par le bombardement et parfois à moitié démolis. La vie mouvementée de ces essaims d'enfans tout près de ruines accumulées, sous la constante menace des canons allemands, ne laissait pas d'être fort impressionnante pour le visiteur; quant aux enfans, eux, cette situation ne les émouvait pas le moins du monde : il y avait longtemps qu'ils n'y pensaient

plus, pas plus qu'ils ne pensaient au danger qu'on court à circuler dans les rues de Reims, où ils jouaient sitôt la classe terminée.

***

Ces écoles répondaient à ce point au désir des familles qu'il fallut y recevoir, non seulement les enfans des réfugiés dans les caves, — pour lesquels elles avaient tout d'abord été créées, — mais encore des élèves du dehors venant même parfois d'assez loin, sans souci du danger. Si bien que l'habitude du péril chez tous et, il faut le dire aussi, une diminution toute relative de l'activité de l'artillerie ennemie, me déterminèrent, à la fin de l'année scolaire 1915, à ouvrir de nouvelles écoles dans les locaux ordinaires qui pouvaient encore être utilisés.

Aussi, l'effectif, qui était le 15 mars 1915 de 622 enfans instruits dans six écoles (dont deux seulement dans les locaux ordinaires) par 12 institutrices et 3 instituteurs, s'élevait, le 19 juillet de la même année, à 1 080 élèves, groupés dans 10 écoles comptant 22 classes où enseignaient 16 institutrices et 4 instituteurs.

En mars 1916, 1 625 enfans (il y avait même eu, en février, jusqu'à 1 794 inscriptions, chiffre le plus élevé qui ait été atteint pendant la guerre) fréquentaient les 16 écoles ouvertes, comprenant 36 classes confiées à 29 institutrices et 7 instituteurs.

Le 30 juin de la même année, malgré la fermeture temporaire de l'école « Joffre » et le départ de quelques centaines d'évacués volontaires, 1 308 enfans étaient encore inscrits dans les 15 écoles ouvertes, comptant 32 classes avec 5 maîtres et 27 maîtresses.

***

Lorsque je décidai d'ouvrir les premières écoles de caves, je fis venir le personnel habitant le quartier intéressé. Après avoir, à chaque maître ou maîtresse pris isolément, exposé mon projet et montré l'intérêt qu'il y aurait à soustraire les enfans aux dangers matériels et moraux de la rue, je demandai à chacun de me dire, en toute liberté — car le danger qu'il pouvait courir était grand — si je pouvais compter sur son concours. J'eus le plaisir de constater, et suis heureux de dire,

que chacun accepta d'enthousiasme. Tous et toutes se montrèrent enchantés de pouvoir enfin reprendre leurs fonctions et de collaborer à une œuvre qui leur semblait d'une utilité incontestable. Il fut procédé de même dans la suite et *aucune* désignation ne fut faite d'office. Bien mieux, il arriva que, pour certaines écoles, les dernières ouvertes notamment, ce furent les maîtres eux-mêmes qui en demandèrent la réouverture. Ainsi donc notre personnel enseignant — composé de maîtres âgés et d'institutrices — n'y demeura que *par devoir* et sans aucune contrainte : il ne compta jamais que des *volontaires.*

En juillet 1915, il y avait à Reims : 20 institutrices et 4 instituteurs; dès novembre suivant, le personnel comptait : 25 institutrices et 7 instituteurs et, en mars 1916 : 29 institutrices et 7 instituteurs.

L'attitude de ces maîtres, les exemples de courage et de sang-froid que certains ont donnés, notamment en traversant deux fois par jour, pour se rendre à leur école, la ville bombardée à des heures très variables, ont été du plus heureux effet, non seulement sur les élèves mais aussi sur la population en majorité besogneuse, qui, ne pouvant — ou ne voulant — quitter la ville, trouva dans cette attitude un réconfort et un encouragement à supporter la terrible existence que lui faisait l'ennemi.

A L'ÉCOLE JOFFRE

L'existence de l'école « Joffre » première manière, fut courte et, cependant, combien mouvementée! On en jugera par ces extraits du « journal » de Mlle Philippe, la directrice :

18 février 1915. — Ce matin on répare la rue. Pendant la soirée d'hier le bombardement a repris et le mur du cimetière présente aujourd'hui une large plaie béante.

19. — Décidément, le quartier est particulièrement visé. Cinq personnes ont été tuées pendant l'après-midi d'hier, dans cette même rue si maltraitée depuis deux jours. Je frôle, en me rendant en classe, de larges flaques de sang : le mur du cimetière est aussi taché de sang et maculé de fragmens de cervelle humaine!... Je m'attendais un peu à un triste spectacle; d'avance, j'avais bandé mes nerfs ; cependant, cela dépasse tout ce que j'avais supposé! Mesdemoiselles Charpentier et Schmidt, mes collaboratrices, arrivent bientôt toutes bouleversées par

cette vue. Je leur donne congé pour l'après-midi. Mme Labarre et moi, nous assurerons le service aujourd'hui; demain tout le monde se reposera...

24. — De midi à une heure, bombardement sur le faubourg de L...; mesdemoiselles Charpentier et Schmidt qui y habitent ne peuvent venir. J'assure le service avec Mme Labarre.

26. — Je viens d'éprouver une des plus fortes émotions de ma vie. A la sortie des enfans, un avion sur lequel on tire passe au-dessus de la maison. C'est une scène qui se renouvelle assez fréquemment, mais je suis ce soir inquiète, nerveuse. Je m'habille en hâte et je quitte l'école en pressant le pas. J'ai à peine atteint le cimetière qu'un sifflement lugubre retentit, suivi du « boum!-crac! » que nous connaissons si bien. Avant d'atteindre l'autre extrémité du cimetière, nouvel obus. Cette fois, je ne me retourne même pas, je traverse en courant la place du Boulingrin et j'arrive, tremblante, chez mon boulanger, rue de Mars. Chemin faisant, je vois des employés de la maison Mauroy rire, plaisanter dans la rue, s'amuser de l'allure d'un jeune cheval qu'ils font trotter, comme si la mort ne planait pas là, tout près... Je m'arrête quelques minutes. On n'entend plus rien. Je reprends ma course. Mais je n'ai pas atteint l'hôtel de ville qu'une nouvelle bombe siffle, puis une autre, longuement, juste au-dessus de ma tête. Je crois que tout est fini pour moi! Éclatement formidable!... Un morceau de l'obus tombe si près de moi, que je me crois touchée. Je me précipite à l'hôtel de ville où je reprends mes sens et je me fais reconduire en voiture... Je suis exténuée... (Mlle Philippe habitait le faubourg de Paris, à quarante-cinq minutes de marche de l'école.)

2 mars. — Bombardement terrible pendant la nuit. Ce matin, le centre de la ville est en feu. Pas de classe, il n'y a presque pas d'élèves. Je prends la résolution d'habiter les caves, à côté de mon école.

3. — A onze heures et demie, je déjeunais dans un cellier du premier étage, comme d'ordinaire, quand j'entends un éclatement formidable! Je descends au cellier au-dessous où un petit soldat, entouré d'employés de la maison et de plusieurs de ses camarades du cantonnement, astique ses basanes le plus tranquillement du monde. J'apprends là qu'un obus vient de tomber sur la maison même, près de la loge du concierge. Il est sage de rester ici. Nouvel éclatement, suivi de gémissemens, de cris

déchirans : « Maman ! » « Maman ! » Il y a des blessés, hélas! Où? Ce n'est pas dans notre cellier. Nous nous précipitons vers la cave où est l'école, mais la clef a été emportée et, pendant quelques minutes — si longues ! — nous attendons, angoissés, cette clef qu'on ne retrouve pas. — Et toujours ces cris lamentables : « Maman! maman!... » Nous sommes entassés sur les marches. Par la porte du cellier, j'aperçois deux soldats transportant une fillette blessée... Voici enfin la clef. Soldats et employés se précipitent dans nos classes, tandis que les obus pleuvent. Un homme arrive bientôt, la tête et les mains bandées. C'est un des blessés. Le malheureux, que l'explosion a rendu momentanément sourd, cherche partout son fils aîné... qu'il ne reverra plus! Il y a deux morts, deux beaux jeunes gens de dix-neuf ans, intelligens et braves, se riant du danger. L'obus est tombé dans la chambre des chaudières de la maison, crevant un réservoir, et on a dû ramasser dans l'eau les cadavres si mutilés qu'on ne permettra pas aux parens de les voir... Deux familles sont cruellement atteintes. Dans l'une, le fils tué, le père, la mère et la fillette, une de mes élèves, blessés tous les trois. Dans l'autre, un fils tué, le père blessé. Les larmes coulent, les visages sont consternés. Je suis dans la plus douloureuse anxiété en songeant à quelques-uns de mes élèves qui habitent le quartier Bétheny et n'ont peut-être pas pu rejoindre leur demeure pendant l'accalmie. Enfin le calme renaît et je pars en voiture. Décidément, je m'installerai ici, demain.

4. — Beaucoup moins d'élèves. Ceux du dehors ne sont pas venus, quoique aucun d'eux, heureusement, n'ait été touché, et, d'autre part, les employés sont atterrés ; les familles qui habitent la maison hésitent même à faire traverser la cour à leurs enfans. L'accident d'hier a effrayé tout le monde... Les sorties se font bien, mais le domestique qui vient me dresser un lit dans ma propre classe a failli être tué en traversant la cour. Il apporte deux énormes éclats, débris d'un obus tombé près du réverbère, sans blesser personne d'ailleurs. Nuit blanche. Je perçois mille bruits, et depuis quinze jours mes nerfs sont soumis à une dure épreuve.

5. — Avant la classe, service religieux célébré à la chapelle souterraine, contiguë à l'école, pour les jeunes gens tués mercredi et qu'on enterre aujourd'hui. On songe aux Catacombes...

Le personnel est, ce matin, au grand complet : mesdemoiselles Charpentier et Schmidt habiteront aussi les caves. Désormais, ma classe est tour à tour cuisine, salle à manger, chambre à coucher... Le soir on dresse, près du mien, deux lits pour mes jeunes collaboratrices.

10. — Nous recevons, par l'intermédiaire d'un brave territorial breton, un colis de chocolat des écoliers de Fouësnant. L'envoi est accompagné d'une fort gentille lettre. — Distribution aux enfans qui sont très touchés; l'un d'eux se charge de répondre aux petits camarades bretons...

Le 16 mars, un cas de méningite cérébro-spinale s'étant déclaré dans le cellier des réfugiés, je ferme l'école; le 18, tous les réfugiés étaient évacués.

A L'ÉCOLE DUBAIL

L'École « Dubail » ne fut pas moins éprouvée. Non seulement plus de 100 obus sont, jusqu'ici, tombés dans son voisinage immédiat, mais trois l'ont fortement atteinte, sans cependant qu'on ait eu à déplorer aucun accident mortel. — Le premier, un 210 la frappa, le 6 mars 1915, un samedi, à huit heures cinquante-cinq du matin, alors que les enfans et leurs maîtres étaient réunis dans le cellier supérieur, prêts à descendre en classe. — Voici en quels termes le directeur de l'école, M. Brodier, rend compte, dans son « journal, » de cet événement : « Une détonation formidable retentit, une secousse violente ébranla tout le bâtiment et une fumée noire, épaisse, mêlée de poussière blanche, se répandit dans le cellier : un 210 venait de tomber sur le toit à 20 mètres de nous et, perçant deux plates-formes, avait projeté des balles et des éclats jusque près des enfans. Cris affolés des plus grands et de leurs parents qui, pour partir, attendaient la fin de la rafale ; pleurs et sanglots des petits. Les maîtresses me regardent, effrayées mais calmes cependant. Très impressionné moi-même, mais me raidissant, j'affirme : « C'est tout : il n'y en a jamais deux de suite au même endroit. N'ayez plus peur, mes enfans. Que tout le monde descende dans la cave, les petits d'abord. Nous avons le temps. » Et Mme Camus part avec les plus jeunes, aidée de la femme de charge, Mme Boudinot, et de mamans portant les tout petits. Mmes Jonet et Mauroy suivent aussitôt; je ferme la marche

avec les grands et quelques parens. Cet exode s'est effectué en trois minutes et sans bousculade. Dans la cave, où on se sait en pleine sécurité, le calme revient vite; les dames réconfortent les petits, sèchent leurs larmes; on leur donne un peu de chocolat et bientôt les langues vont leur train. A chaque détonation, les plus jeunes lèvent le doigt en disant : « Boum! » Ça les amuse maintenant. Tout est fini. Mais nous l'avons échappé belle! Qu'importe, puisqu'il n'y a pas eu d'accident. Le bombardement a continué encore une demi-heure, mais l'école n'a pas reçu d'autre obus. »

Le 27 mars dernier, un autre obus l'atteignit.

Enfin, le bombardement du 25 octobre 1916 lui valut son troisième obus qui défonça le mur de façade au niveau du sol et pénétra dans la partie du cellier occupée par des soldats et séparée de l'école par une simple bâche; c'était à 5 ou 6 mètres des classes où nombre d'éclats furent projetés et dont toutes les vitres furent brisées. Comme les enfans avaient été évacués à la cave dès le début du bombardement, on n'eut pas d'accident non plus à déplorer.

Mais les élèves de « Dubail » connurent aussi des heures de joie et des jours d'allégresse : Le 31 juillet 1915, 332e jour du bombardement de Reims, eut lieu sous ses voûtes, à moins de 2 kilomètres de l'ennemi, la distribution solennelle des prix aux élèves de toutes les écoles de la ville. Ce fut une manifestation vraiment impressionnante, à laquelle assistèrent les notabilités militaires et civiles de la ville, et qui laissa dans l'esprit de tous un souvenir inoubliable. Quelques mois plus tard, le 19 décembre 1915, la directrice d'alors, Mme Fiquémont déjà citée à l'ordre du jour pour sa courageuse conduite pendant l'invasion allemande, y organisa une très jolie fête de l'Arbre de Noël.

Sans m'attarder à relater les menus incidents qui marquèrent la vie de chacune des autres écoles, je signalerai seulement qu'à la rue L..., un obus ayant, pendant la classe, explosé dans les greniers, le culot traversa tous les étages et vint tomber dans le couloir du sous-sol où, d'ordinaire, on réunissait les enfans; rue Anquetil, un obus français lancé sur un avion ennemi vint s'enfoncer, le 6 octobre 1916 à 10 heures et demie, dans le bitume de la cour de récréation, à 3 mètres de la salle de classe alors occupée par 40 enfans. Enfin, pendant le

terrible bombardement du 25 octobre 1916, qui dura quatre heures consécutives, un obus de 150 tomba, à 4 heures 45, sur l'école de filles de C..., alors que, depuis deux heures, les élèves attendaient, à la cave, la fin de l'orage.

Ainsi toutes nos écoles étaient à peu près également exposées, car il n'est à Reims aucun lieu offrant une réelle sécurité. C'est assez dire le mérite qu'eurent maîtres et enfans à travailler sérieusement, — car ils travaillaient très sérieusement ainsi qu'on va le voir.

***

L'examen du certificat d'études eut lieu dans la forme ordinaire, le 10 juillet 1915, à l'école maternelle, rue de Courlancy, dans le quartier le plus éloigné des lignes allemandes. Quoique la journée fût très belle et partant très favorable aux arrosages de l'artillerie allemande, le calme fut complet. L'école, siège de l'examen, gentiment décorée par les soins des maîtresses, avait, avec tous ces enfans, endimanchés pour la circonstance, comme un air de fête : la commission, composée de quatre instituteurs et quatre institutrices assistés d'un délégué cantonal, fit subir les épreuves aux 38 candidats inscrits. Trente-six dont vingt-deux garçons furent admis. Ce fut la « Promotion du Bombardement. »

Chose étrange, alors que les distributions de prix étaient supprimées à Reims depuis plus de dix ans, on en fit une en 1915. Il est juste d'ajouter qu'elle ne fut pas banale. De diverses parties de la France on nous avait envoyé des livres et des récompenses diverses. Il fallait les distribuer, il fallait aussi encourager, par une petite fête de famille, ces écoliers zélés qui, depuis six à sept mois, affrontaient de réels périls pour continuer leurs études quand même. Et l'idée vint à M. le docteur Langlet d'organiser cette fête dans une de nos écoles de caves et dans une des plus martyrisées par l'ennemi : à l'école « Dubail, » la plus importante et non la moins originale, comme on l'a vu. Située dans un quartier certainement très exposé, elle offrait du moins cet avantage d'être un abri vaste et très sûr en cas d'un bombardement sévissant pendant la réunion.

Celle-ci eut lieu le 31 juillet 1915, 322e jour du bombardement. Le vénérable docteur Langlet présida, assisté de MM. le

lieutenant-colonel Colas, commandant la place de Reims, représentant le général de division, le sous-préfet, deux adjoins au maire et quelques conseillers municipaux, etc. Au pied du rustique escalier descendant à la classe, près de ce petit groupe de notabilités, une quarantaine de parens d'enfans étaient massés ; en face, tous les élèves de l'école « Dubail » (près de 300) et des délégations des neuf autres écoles existant alors à Reims, accompagnés de tout le personnel enseignant. Dans cette salle basse et mal éclairée, quoiqu'il fût dix heures du matin, et qu'assombrissait encore la bâche noire du fond, mal voilée par quelques faisceaux de drapeaux des nations alliées, — cette fête enfantine, à moins de 2000 mètres de l'ennemi, fut, on le devine, des plus impressionnantes.

En 1916, l'examen du certificat d'études dura deux jours, les 7 et 8 juillet, parce que le nombre des candidats était beaucoup plus considérable que l'année précédente. Au lieu de 48, ils vinrent 125; 107 furent admis. Ce fut, comme je l'ai dit, la « Promotion de la Victoire, » à cause de nos éclatans succès de la Somme. J'ajoute que le cours complémentaire de jeunes filles a fait recevoir, au brevet élémentaire quatre aspirantes sur quatre élèves présentées, à l'École normale une aspirante pour une présentée et que cette élève a été classée première pour tout le département de la Marne. Voilà dans quelle mesure nos « petits bombardés » ont été troublés dans leurs études par la barbarie allemande : quelle preuve plus convaincante pourrait-on donner du courage de ces enfans, et de l'utilité de nos « écoles de guerre? »

***

Non moins courageux que leurs collègues de la grande ville, tous les instituteurs non mobilisés et les institutrices de la banlieue restèrent à leurs postes où ils rendirent de signalés services à la population, aux municipalités et à l'armée. Malgré la proximité de la ligne de feu, éloignée seulement de 2 à 6 kilomètres, les écoles de plusieurs villages sont restées ouvertes jusqu'au 31 mars 1917; je les ai fermées quelques jours seulement, lorsque les projectiles ennemis tombaient dans le voisinage. Et là comme à Reims, *aucun* des 200 élèves qui les ont fréquentées chaque année ne fut victime d'accident. Dans d'autres communes où le danger était réellement trop

grand pour qu'on ouvrît les classes, l'instituteur ou l'institutrice n'abandonnèrent point cependant les quelques habitans qui y demeuraient encore; ils secondèrent ou remplacèrent le maire dans l'administration communale. D'autres enfin, non moins esclaves du devoir, sont restés à leurs postes dans la partie encore envahie de la circonscription subissant depuis cette époque la dure loi de l'ennemi.

L'enseignement privé a ouvert ses premières écoles en novembre 1915, un an après l'ouverture des écoles publiques. Il en comptait au 30 mars 1917 trois, recevant 143 élèves. Leur installation, inspirée de celle des écoles publiques, fut, comme elle, imposée par la proximité du front et la destruction de presque tous les immeubles scolaires que l'enseignement privé possédait à Reims. C'était aussi une installation de fortune, imparfaite assurément, mais, comme l'autre, suffisante et non moins originale. La première école a été ouverte dans les caves de la maison Chauvet, rue Coquebert, établissement contigu à celui où était l'école « Joffre. » Les deux autres étaient dans des sous-sols : rue du Barbâtre et rue des Chapelains. En 1916, les deux premières ont présenté à l'examen du certificat d'études primaires, 4 candidats qui ont tous été admis.

Telle a été, jusqu'aux jours de l'évacuation, la vie et telle a été la situation de l'enseignement primaire dans la première circonscription de Reims, tout entière sous le feu des canons allemands. Les divers résultats qu'il a donnés prouvent l'utilité de l'œuvre et ses bienfaits ; les conditions dans lesquelles elle s'est poursuivie attestent le mérite des maîtres qui y ont collaboré et justifient, n'est-il pas vrai, les témoignages de satisfaction qu'a bien voulu leur donner récemment le gouvernement en les citant à l'« Ordre du jour » et en conférant la Légion d'honneur à leur doyenne.

OCTAVE FORSANT.

BLAISE DE MONLUC

ET

LA GUERRE DE TRANCHÉES

Nombreux ont été les rapprochemens que la guerre actuelle a amené à faire avec l'ancienne guerre de siège. C'est surtout dans les récits du XVIIe siècle qu'on a recherché les élémens de ces comparaisons. Le XVIe siècle en eût fourni davantage, et cette époque a pour elle de posséder un écrivain militaire de premier ordre, un maréchal de France qui a gagné presque tous ses grades dans la guerre de tranchées, ingénieur avisé et grand remueur de terre, « français et encore gascon, qui est de notre nation le plus franc et le plus libre, » Blaise de Monluc (1). Guerre de tranchées et guerre de siège, c'est en effet devenu tout un, ou plus exactement la première est appelée à supplanter la seconde; la guerre de siège, telle que la concevait l'ancienne science militaire, tendra de plus en plus à disparaître. Dans les deux armées qui, après la bataille de la Marne et la course à la mer, se sont stabilisées sur un front allant de Belfort à Nieuport, amenant chacune toute leur artillerie lourde, quelle est l'armée assiégeante, quelle est l'armée assiégée? La défense et l'attaque ont aujourd'hui dans la guerre de tranchées des procédés identiques.

(1) Cf. *Commentaires de Blaise de Monluc.* Édition critique publiée et annotée par Paul Courteault, Paris, 1911-1914, 2 vol. in-8 parus. *Blaise de Monluc,* biographie critique du même auteur, 1909, 1 vol.

Monluc reconnaissait à la guerre trois raisons d'être : gagner des batailles, prendre des villes, défendre des villes. De ces trois objectifs, le premier, qui rentre dans la guerre de mouvement, est une exception au XVIe siècle : on pourchasse son ennemi de ville en ville; il revient sur vous; on resserre ou on lève un blocus; les alternatives de succès et de revers sont constantes; « il est impossible d'être toujours suivi du bonheur; » les troupes passent de longs mois dans des tranchées creusées à 150 pas de distance, faisant le jour de brillantes sorties, agissant plutôt par « camisades. » Cette guerre, dans sa préparation comme dans son exécution, offre *mutatis mutandis* de grandes analogies avec les opérations actuelles. Les *Commentaires de Monluc* sont précieux pour qui veut en connaître la théorie et la pratique, y compris la mise en action des facteurs moraux. L'esprit militaire français caractérisé à la fois par le goût des initiatives, la crânerie de l'attitude, l'entrain, l'abnégation et bien d'autres qualités encore, y apparaît en beauté. Et l'on éprouve un grand charme à ces récits et à ces enseignemens dictés tout d'une traite par le vieux guerrier se remémorant ses campagnes et parlant une langue à laquelle la verve gasconne donne une piquante saveur.

***

La défense des places fortes est un sujet capital auquel Monluc a consacré une longue « remontrance, » car « il n'y a ville qui se perde sans amener une grande perte de pays. » Ses enseignemens n'ont pas vieilli et peuvent encore aujourd'hui être médités avec profit.

Les devoirs incombant au chef qui a assumé la responsabilité de conserver à son pays une ville fortifiée compteront toujours parmi ceux qui, à la guerre où tout est cependant dévouement et sacrifice, exigent la plus grande énergie, la plus grande abnégation, la plus grande force d'âme. Les règlements de nos armées n'ont jamais varié sur ce point : tous ont proclamé la nécessité pour un gouverneur assiégé de résister jusqu'à la dernière extrémité, malgré l'affaiblissement de la garnison, malgré la brèche ouverte dans l'enceinte. La « Remontrance du seigneur de Monluc aux gouverneurs des places » est d'une rare véhémence. Le vieux guerrier apostrophe avec indignation les gouverneurs qui capitulent avant d'avoir rigoureusement

épuisé tous les moyens de résistance : « Le Roi ne vous l'avait pas donnée, cette place, pour y vivre seulement, mais pour y mourir, s'il était besoin, en combattant. Vous ne vous y êtes point enfermé pour la perdre, mais pour la conserver. »

Et que le gouverneur ne vienne pas mettre en avant l'épuisement de la garnison, car il cherche à masquer sa propre dépression. Il doit donner l'exemple à ses soldats et alors « je m'assure qu'ils tiendront le même chemin que vous tiendrez et il n'y a rien qu'ils ne fassent, il n'y a incommodités qu'ils ne souffrent. » Le rationnement des vivres ne doit pas davantage être un motif de capitulation, ce serait s'exposer à un vilain reproche de « perdre son honneur pour remplir son ventre. » Il ne faut pas non plus croire que l'honneur est sauf, parce que l'ennemi vous aura fait quelques concessions. « Vous qui vous enfermez dans les places, avisez à ne pas prendre sitôt l'effroi... Ne pensez pas sauver votre honneur pour emporter ou votre enseigne ou quelque pièce d'artillerie, car tout cela enfin n'est pas grand cas, et celui qui vous assiège vous l'accorde aisément, pourvu qu'il en ait le profit et vous la honte et le dommage (1). »

Mais l'heure des défaillances a sonné : le gouverneur pusillanime a rendu la place, a signé la douloureuse capitulation. Voici le misérable sort qui l'attend :

Au lieu de louanges, vous aurez des injures; on vous tournera le dos, chacun vous montrera du doigt, de sorte que, cent fois par jour, vous maudirez l'heure que vous n'êtes mort dans votre place plutôt que de la rendre... Non seulement le Roi, les princes et seigneur. vous verront de mauvais œil, mais les femmes et les enfans. Et je veux encore passer plus outre : votre propre femme, encore qu'elle fasse semblant de vous aimer, elle vous haïra... Elle voudrait qu'une canonnade vous eût emporté. Ainsi, vous voilà bien accommodé, monsieur le gouverneur, qui aurez perdu votre place, vu que, dans votre propre lit, on vous maudira.

D'accord avec ces principes, Monluc refusa avec obstination de signer, au nom du roi Henri II, la capitulation de la ville de Sienne, dans laquelle il venait de faire une résistance opiniâtre

(1) Allusion à la capitulation de Moncalvo (7 octobre 1555) : « Le capitaine se rendit, vies et bagues sauves avec permission de trainer une petite pièce d'artillerie pour lui sauver son honneur. »

de dix mois (juillet 1554-avril 1555), et il tint bon pour que l'acte qui remettait la place aux troupes impériales fût signé par les négociateurs siennois. « Jamais, déclara-t-il, le nom de Monluc ne se trouvera sur une capitulation. »

Au XVIe siècle, la science de la fortification commençait à n'être plus seulement le fait d'ingénieurs italiens ou espagnols. Des capitaines s'étaient formés aux méthodes du célèbre Pedro de Navarro (1) et y avaient même apporté des perfectionnemens. Monluc, doué d'un grand bon sens, fort d'une expérience acquise au cours des guerres contre les Impériaux en Italie et en France et contre les réformés en Guyenne et en Saintonge, était devenu un maître dans la conduite de la guerre souterraine, dans l'art de la sape. En outre, comme nous le verrons, il sut mieux qu'aucun chef obtenir d'une troupe le pénible effort qu'exige tout travail entrepris pour se retrancher en présence de l'ennemi.

C'est la terre et encore la terre qu'il faut creuser et relever en masse couvrante, tantôt détrempée par la pluie et sans consistance, tantôt dure et « pleine de petits cailloux, de sorte que cent hommes n'eussent pas fait en un jour vingt pas de tranchée. » Ce sont les gabionnades, les fascinages, les plates-formes qu'il faut construire en amenant, à grand renfort d'attelages, les matériaux des bois voisins.

Le siège de Thionville (juin 1558) nous fait voir le sire de Monluc donnant sa mesure comme ingénieur et en remontrant même aux gens de métier. La place était défendue par une garnison de deux mille Wallons et Espagnols. Après une reconnaissance, le duc de Guise et le maréchal Strozzi décidèrent qu'il fallait s'approcher des remparts éloignés de 600 pas et commencer les tranchées le plus près possible de la ville. On gagne donc un village, mais le terrain était plan et découvert « de façon qu'un oiseau ne pouvait paraître qu'il n'y fût vu. » Les Espagnols aperçoivent la troupe qui s'avance, et aussitôt les batteries de la porte de Luxembourg entrent en action, battant le village dont ils ne laissent pas une maison debout « et étions contrains de nous tenir dans les caves. » Si loin que l'armée fût encore des remparts de Thionville, il fallut bien commencer à ouvrir boyaux et tranchées. Monluc demanda à

(1) Sur Pedro de Navarro, cf. Brantôme, *Grands Capitaines estrangers*, éd. Lalanne, t. I, p. 136, 137.

Strozzi douze cents lansquenets pour aider les pionniers dans leur travail. Dans les cas critiques, toute la troupe, sans distinction d'armes, comme cela s'est toujours fait dans la guerre actuelle, était employée à remuer la terre. L'eau se trouvait près du sol, les blés fort heureusement étaient mûrs et l'on put placer des gerbes en guise de fascines pour surélever la masse couvrante. « Et demeurâmes sept ou huit jours avant que nous fussions à deux cents pas de la ville pour ce que les nuits étaient courtes et, dès que le jour paraissait, les ennemis nous foudroyaient dans les tranchées, et n'y avait ordre d'y travailler que la nuit. » Monluc infatigable dirigeait, surveillait, activait les travaux, ne quittant pas le chantier. Le maréchal Strozzi lui-même n'en bougea jamais, sinon pour aller de trois jours en trois jours à sa tente, afin d'y changer de vêtemens.

Strozzi avait d'ailleurs autant de confiance, sinon plus, dans l'expérience et le savoir-faire de Monluc que dans la science de son ingénieur; aussi lui laissa-t-il faire des tranchées à sa manière, « car nous les avions au commencement faites un peu trop étroites à l'appétit d'un ingénieur. » La tranchée étroite offre plus de sécurité : encore faut-il qu'on puisse y circuler et y séjourner sans trop de difficultés. Une troupe d'infanterie occupant une tranchée trouvera rarement à sa guise l'œuvre du Génie et ne lui ménagera pas les critiques. Ces rivalités inoffensives existaient déjà au XVIe siècle, et il n'est pas étonnant d'en trouver la trace dans les *Commentaires*. Monluc eut le mérite d'inventer au siège de Thionville une disposition ingénieuse pour le tracé des tranchées et il la décrit avec complaisance. « Je faisais, de vingt pas en vingt pas, un arrière-coin tantôt à main gauche et tantôt à main droite; et le faisais si large que douze ou quinze soldats y pouvaient demeurer à chacun avec arquebuses et hallebardes. Et ceci faisais-je, afin que, si les ennemis me gagnaient la tête de la tranchée et qu'ils fussent sautés dedans, que ceux qui étaient en arrière les combattissent; car ceux des arrière-coins étaient plus maîtres de la tranchée que ceux qui étaient au long d'icelle, et trouvèrent Monsieur de Guise et le maréchal fort bonne cette invention. »

Les arrière-coins, appelés aussi par Monluc des « encoignures » marquaient en effet un progrès réel dans la guerre

de tranchées. Pour la première fois dans la fortification il était fait application de ce principe inscrit depuis dans nos règlemens, à savoir : qu'une ligne de tranchées se défend moins par des feux directs que par des feux de flanquement. Il semble qu'Allent, l'historien du Génie, tout en appréciant le tracé de Monluc, n'ait vu dans ce dispositif que de simples places d'armes où on logeait des soldats « pour soutenir les travailleurs (1). » Les arrière-coins étaient destinés à procurer des vues de flanc sur l'ennemi et permettaient de le repousser, alors même qu'il avait pénétré dans la tranchée ; ils servaient également à abriter les troupes ayant mission de contre-attaquer. Cela résulte clairement de deux passages des *Commentaires*.

***

Monluc n'est pas seulement un technicien, il sait à merveille, comme nous l'avons dit, faire travailler la troupe et en obtenir le maximum de rendement. Il connaît à fond l'âme du soldat et ce qu'on peut demander à celui-ci, lorsqu'on paye de sa personne. L'influence personnelle, l'ascendant moral du chef, ne doivent pas en effet s'exercer seulement dans le combat, mais chaque fois qu'il y a un effort à exiger de la troupe. Ainsi le comprenait Monluc, toujours prêt à donner l'exemple.

En 1545 devant Boulogne, les pionniers se débandent, « comme c'est l'ordinaire de cette canaille, » avant d'avoir terminé la courtine d'un ouvrage que l'on avait décidé de construire pour bloquer la ville au pouvoir des Anglais. Le vieux maréchal du Biez, lieutenant du roi, après avoir vainement cherché à embaucher d'autres pionniers, voulut faire exécuter le travail par les soldats ; ceux-ci se dérobèrent, objectant que ce n'était point leur métier. La situation était critique : les Anglais venaient de recevoir des renforts. « Je me résolus, dit Monluc, de trouver le moyen pour faire travailler les soldats, qui fut de donner à chacun qui travaillerait cinq sols comme aux pionniers. Monsieur le Maréchal me l'accorda fort volontiers, mais je n'en trouvai pas un qui y voulût mettre la main. » Que fait Monluc? Il prêche d'exemple : il réunit sa compagnie à trois autres commandées par ses proches parens et dont les soldats « ne

(1) *Histoire du Corps impérial du Génie*, par A. Allent, lieutenant-colonel du génie, Paris 1805, in-8°, t. I, p. 17.

m'eussent osé refuser. » Les outils ne manquent pas, il y en a un dépôt dans une grande tente que le maréchal avait fait dresser à cet effet. On se met en marche pour le chantier.

Comme je m'en vins à la courtine, je commençai à mettre la main le premier à remuer la terre et tous les capitaines après. J'y fis apporter une barrique de vin avec mon dîner beaucoup plus grand que je n'avais accoutumé, et les capitaines, le leur, et un sac plein de sols que je montrai aux soldats. Et, après avoir travaillé une pièce, chaque capitaine dîna avec sa compagnie, et à chaque soldat nous donnions demi-pain, du vin et quelque peu de chair... Et après que nous eûmes dîné, nous nous remîmes au travail en chantant jusque sur le tard, de sorte qu'on eût dit que nous n'avions jamais fait autre métier.

Le lendemain matin, d'autres compagnies suivirent l'exemple donné et reçurent pareil traitement; le troisième jour, il n'y avait plus de soldats récalcitrans, tous faisaient joyeusement besogne de pionniers. En huit jours, la courtine était achevée. Les ingénieurs déclarèrent que les soldats avaient fait dans ce laps de temps quatre fois plus de besogne que n'eussent fait les pionniers en cinq semaines. « Et notez, ajoute Monluc, que les capitaines, lieutenans et enseignes ne bougeaient de l'œuvre, non plus que les soldats et servaient de solliciteurs. » Les conseils qui suivent ce récit sont une des belles pages des *Commentaires* et doivent être entendus de tout chef militaire.

J'ai voulu écrire ici cet exemple pour montrer qu'il ne tiendra aux soldats qu'ils ne fassent tout ce qu'on voudra, mais aussi il faut trouver le moyen de les y faire faire de bonne volonté et non de force. Mettez la main à l'œuvre le premier; votre soldat de honte vous suivra et fera plus que vous ne voudrez... O capitaines, mes compagnons, combien de fois voyant les soldats las et recrus ai-je mis pied à terre, afin de cheminer avec eux pour leur faire faire quelque grande traite (1)! Combien de fois ai-je bu de l'eau avec eux, afin de leur montrer exemple pour pâtir! Croyez, mes compagnons, que tout dépend de vous et que vos soldats se conformeront à votre humeur,

(1) Dans un autre passage des *Commentaires*, Monluc insiste sur ce conseil : il compare le cheval fourbu qu'on ne peut faire avancer, même à coups d'éperons, avec l'homme qui marche avec son cœur plus encore qu'avec ses jambes. « Il ne tiendra qu'à vous, capitaines, faites comme j'ai fait souvent : quittez la botte et, à beau pied, à la tête de vos gens, montrez bien que vous voulez prendre de la peine comme eux. »

comme vous voyez ordinairement. Il y a moyen en toutes choses; parfois il y faut de la rudesse, mais ce ne doit être contre le gros, mais contre quelque particulier qui voudra gronder ou empêcher les autres qui sont en bonne volonté.

Et ce ne sont pas seulement les capitaines, lieutenans et enseignes qui doivent mettre la main à l'ouvrage pour encourager les hommes. Les princes et les seigneurs venus aux armées pour assister aux opérations sont invités par Monluc à payer de leur personne et à donner l'exemple.

En 1551, Messieurs d'Aumale et de Nemours, le comte d'Enghien et son frère le prince de Condé, le comte de Charny et son frère Monsieur de La Rochefoucaud, amenant avec eux une nombreuse suite de noblesse, viennent en Piémont pour suivre la campagne du maréchal de Brissac. Celui-ci avait projeté de surprendre le fort de Lanzo; il partit un matin avec la cavalerie et les princes pour reconnaître la position. Monluc, qui souffrait fort d'une hanche déboîtée quelques jours auparavant à la prise de Chieri, venait à l'arrière, conduisant l'artillerie. Arrivé le soir au quartier du maréchal, il apprend qu'un contre-ordre avait été donné et que l'on avait décidé de s'en retourner, l'opération étant jugée irréalisable : le château, juché sur un piton rocheux, ne pouvait être battu par le canon que d'un étroit palier, réputé inaccessible à l'artillerie. Monluc ne se fie pas à ce rapport et veut, malgré sa blessure, voir les choses par lui-même. Et le voilà hissé sur un mulet, gravissant un sentier escarpé « où les anges auraient eu assez affaire d'y monter » et où en plus « les arquebusades étaient à bon marché. » Il reconnaît qu'en faisant ouvrir par les pionniers une piste en lacets, on pourra monter l'artillerie et l'établir sur le palier, « au cul du château. » Il redescend de rochers en rochers, tantôt sur son mulet, tantôt à pied, soutenu par deux de ses officiers, « qui le menaient en épousée sous les bras; » il va trouver Brissac et le supplie de revenir sur sa décision, se faisant fort de conduire l'artillerie sur la position. Le maréchal commence par résister; mais les princes appuyant chaudement le plan de Monluc, il se laisse convaincre, si folle que lui paraisse l'entreprise. « Alors je dis à Monsieur de Nemours : « Monsieur, il faut que vous autres princes et sei-« gneurs mettiez la main en cette affaire et que vous montriez le

« chemin aux soldats, afin que, s'ils voulaient reculer à ce grand « travail, nous puissions leur reprocher que les princes et sei-« gneurs y ont mis la main plutôt qu'eux. » Et Monluc leur assigne comme tâche d'amener avec leurs gentilshommes les pièces au pied des pentes, d'où elles seront tirées par pionniers et soldats et hissées à l'emplacement de la batterie. Les princes et seigneurs qui étaient à l'armée pour leur plaisir, sans y avoir de charge, acceptent avec enthousiasme, et « ils ne se reposèrent de toute la nuit jusqu'à ce qu'à la clarté des torches ils eussent posé l'artillerie au pied de la montagne. » A trois heures du matin, les pièces entraient en action et le fort capitulait quelques heures après.

Cette solidarité du chef et de la troupe est une chose éminemment française. On voit que, même à cette époque lointaine, la distance entre l'officier et le soldat s'effaçait parfois et que les dangers et la misère supportés en commun créaient entre eux une sorte de fraternité. « Le maréchal de Brissac aimait et honorait jusqu'aux simples soldats; les bons hommes, il les connaissait par leur nom. » Il arrive parfois que le soldat regimbe et grogne, mais on en a raison avec quelques paroles, car en ces gens-là, comme le dit Monluc, il n'y a point « d'arrière-boutique. » Rappelons-nous que l'armée qui a accompli à travers l'Europe la plus grande marche victorieuse était composée de soldats qu'on appelait des grognards.

Dans nos armées qui remuent de la terre nuit et jour depuis trois ans et plus, les conseils de Monluc ont été largement mis en pratique. Le commandement, dans des instructions réitérées, a rappelé que les unités pendant le travail devaient toujours être encadrées par leurs chefs comme pendant le combat. La guerre de tranchées a ennobli le travail de pionnier. « Tout soldat, dit l'*Instruction sur les travaux de campagne*, doit manier l'outil aussi bien que le fusil; il se sert du premier quelquefois, du second tous les jours. Tout combattant doit travailler. L'exécution rapide et soignée des travaux engage l'honneur militaire des troupes qui en sont chargées. » Cette conception nouvelle aura sans doute pour effet de faire tomber en désuétude le vilain mot de *corvée* employé dans le langage militaire pour désigner soit tout travail qui n'est pas exercice ou manœuvre, soit la troupe chargée de l'exécuter.

La guerre de tranchées, toujours longue, toujours monotone,

et dans laquelle l'ennemi est presque invisible ne saurait exciter le courage comme la guerre de mouvement; elle est déprimante surtout pour le Français, car « notre nation ne peut pâtir longuement comme fait l'espagnole et l'allemande; » elle développe chez l'homme cette mentalité légèrement morbide qu'on appelle, en langage de troupe, « le cafard. » D'après une fiction toute militaire, ce méchant insecte pullulerait dans certains milieux provoquant l'énervement et l'humeur grincheuse. Pour réagir contre le cafard, le chef devra maintenir haut son moral et toujours donner l'exemple de la patience. Monluc s'attribue cette qualité, tout en éprouvant le besoin d'aller au-devant d'une contradiction. « Je suis Français impatient, dit-on, et encore Gascon, qui le surpasse d'impatience et de colère, comme je pense qu'il fait les autres en hardiesse, cependant ai-je toujours été patient et ai-je porté la peine autant qu'autre saurait faire. » Il est permis de supposer que le bouillant capitaine n'arrivait pas aussi facilement à dominer son naturel.

Par contre, il devait exceller à remonter le moral d'une troupe. Sa verve gasconne lui faisait trouver de ces propos allègres et imprévus qui sont le meilleur réconfort du soldat. Dans les momens difficiles, il conseille au chef de ne pas faire voir un visage mélancolique et soucieux, mais de ragaillardir les soldats par une bonne parole. « Parlez souvent avec eux en quatre ou cinq paroles, leur disant : « Eh bien, mes amis, « n'avez-vous pas courage? Je tiens la victoire nôtre et la mort « de nos ennemis déjà pour assurée. » Que si, dans la tranchée ou dans le boyau, le coup au but bouleverse les terres et fait quelques victimes, expliquez à vos hommes qu'en face « l'ennemi « se trouve en même peine que vous. »

Certes, les *Commentaires* nous présentent le récit de nombreux faits d'armes; Monluc, dans la guerre de mouvement, se montre un chef énergique, intrépide, entraînant : il charge avec sa troupe « de cul et de tête, » cherchant toujours les lieux où se donnent les coups; les arquebusades lui passent au long des oreilles cependant qu'il excite de la voix et du geste ses glorieux Gascons. Il n'en est pas moins vrai que la guerre de tranchées reste son fait, dans la défensive comme dans l'offensive; c'est dans la conduite des travaux, dans les mouvemens d'approche, dans les actions par surprise, dans les escalades, et

enfin dans l'assaut qu'apparaissent dans leur plein jour ses qualités militaires.

En 1545, le maréchal du Biez ayant délibéré d'enlever aux Anglais un fort situé près de Gravelines, confia l'opération à Monluc et à M. de Taix, qui commandaient tous deux des bandes gasconnes. Monluc envoya trois cents arquebusiers reconnaître le front d'attaque ; il était formé d'une courtine flanquée de deux bastions et protégée par deux fossés pleins d'eau, séparés l'un de l'autre par une haute levée de terre. A la vue des arquebusiers, les Anglais parurent. Il semble à Monluc qui les observait que ces gens-là « avaient fort à cœur leur retraite » et ne feraient pas longue résistance; il décide de donner l'assaut et, s'approchant de M. de Taix, il lui dit : « Allons, monsieur, allons au combat, car nous les emporterons ; je les ai tâtés et trouve qu'ils ont plus envie de fuir que de combattre. » Les deux troupes gasconnes attendaient à l'entrée d'un pré le retour de leurs capitaines. Monluc fait sortir du rang les sergens et les harangue devant le front. « Vous autres, sergens, avez toujours accoutumé quand nous combattons d'être sur les flancs ou derrière ; et à cette heure, je veux que vous combattiez sur le devant, les premiers. Voyez-vous cette enseigne ? Si vous ne la gagnez, tant que j'en trouverai devant moi qui voudront faire le renard, je leur couperai les jarrets. » Puis, se tournant vers ses capitaines : « Et vous, mes compagnons, si je n'y suis pas aussitôt qu'eux, coupez-moi les miens. » Excités par les paroles de leur chef, les Gascons s'élancèrent.

Nous courûmes droit aux fossés, faisant toujours passer les sergens devant et passâmes le premier et second fossé et vînmes au pied de la courtine (1). Lors je dis aux sergens : « Aidez-vous, aidez-vous avec vos hallebardes à monter. » Ce qu'ils firent promptement. D'autres les poussaient par derrière, se jetant à coup perdu là dedans. J'avais une hallebarde et me tenais avec la main gauche au bord. Quelqu'un de ceux qui arrivaient, ne me connaissant pas, me prit par les fesses et me poussa de l'autre côté, lequel me fit plus vaillant que je ne voulais être, car ce que j'en faisais était pour donner courage à tout le monde de se jeter de l'autre côté; mais celui-là me fit oublier la ruse et franchir un saut que je ne voulais

(1) Au pied de la courtine, il y avait une berme large « de plus de deux grands pas » où les soldats étaient au sec ; quant à la courtine, elle n'avait pas plus de deux brasses de hauteur.

pas. Or, je ne vis de ma vie gens passer si vite par-dessus une courtine.

Les Anglais, attaqués en même temps sur un autre front par les bandes de Taix, abandonnèrent le fort et retraitèrent sur Calais.

De pareils coups de main ne peuvent être entrepris que lorsqu'après avoir tâté son ennemi, on l'a trouvé démoralisé, « faible de reins et aisé à prendre la fuite. » Il faut alors agir avec décision et rapidité et attaquer « sur la chaude » sans y réfléchir à trois fois ; les longues consultations font souvent manquer beaucoup de bonnes entreprises. « Donc, capitaines, chargez votre ennemi cependant qu'il est en peur dans laquelle vous l'avez mis, car si vous lui donnez loisir de se reconnaître et d'oublier sa peur, vous êtes en danger d'être plus souvent battus que non de battre l'ennemi. »

Dans une carrière de cinquante ans, Monluc n'a pas conduit seulement des camisades ou des attaques de vive force ; il a commandé des opérations régulières. Ses conseils, pleins de bon sens et d'expérience, ont inspiré nos règlemens. Il pose comme un principe absolu que le devoir de tout chef chargé d'une action militaire est de reconnaître par lui-même et de jour la position ennemie et de juger de la situation sur place. Si, dans la guerre de tranchées, c'est une obligation pour le chef, comme Monluc n'a cessé de le répéter, de se trouver au milieu des travailleurs pour les encourager, c'est pour le capitaine une obligation plus impérieuse encore d'apporter à ses hommes le réconfort de sa présence, lorsque ceux-ci sont exposés. « Quand il fait chaud en quelque lieu, si le chef n'y va pas, le reste n'y va que d'une fesse et gronde qu'on les envoie à la mort. » Il fait chaud souvent dans la guerre de tranchées : c'est l'entonnoir béant ouvert par l'explosion soudaine d'une mine et qu'il faut disputer à l'ennemi, c'est le nuage de fumées derrière lequel l'assaillant ou le défenseur cherche à masquer ses entreprises. Tous ces moyens, mines, artifices fumigènes, étaient employés au XVIe siècle, et nous les trouvons décrits dans maints passages des *Commentaires*.

Or, deux mines firent un grand exploit... et, sur la grande poussière qui se fit, le baron de Chepy, qui était maître-de-camp, et tous les capitaines qu'il avait avec lui montèrent incontinent sur la ruine

et vinrent aux mains avec les Espagnols... et là il en mourut plus de quatre-vingts. Et leur gagnèrent encore nos gens cette tranchée qu'ils avaient faite par le milieu, car ils se voulurent retirer à cette tranchée, et les nôtres les suivirent de si près qu'ils y entrèrent aussi tôt qu'eux.

Le passage suivant, à la forme près, serait à sa place dans un communiqué de la guerre actuelle :

Et que pis est, le colonel suisse étant à la brèche, le feu se mit à une traînée que les ennemis avaient faite, que la fumée alla si haut en l'air qu'il demeura plus de grand demi-quart d'heure que homme ne se voyait, et pour cela les nôtres n'en firent rien davantage et se faulcist retirer.

***

La vie de camp au xvi[e] siècle ressemblait par plus d'un côté à la nôtre dans la guerre actuelle. A la tranchée, les intempéries, plus encore que les projectiles, étaient le mal redouté. Qui a vu une troupe descendre d'un secteur, après quelques jours d'occupation par la pluie, n'oublie plus le spectacle de ces hommes, aux capotes roidies et durcies par une épaisse couche de boue, vêtemens qu'il faudra commencer par décaper avant tout autre nettoyage. Quand Monluc et ses capitaines revenaient de la tranchée, ils n'étaient pas en plus bel équipage. « Il nous fallait changer de chausses et de chemises, car nous étions tout terre. »

La durée de la guerre avait rendu nécessaire l'octroi de permissions, comme cela s'est produit dans la présente campagne. Besoin était pour les uns de se marier ou de marier leurs enfans; pour les autres de recueillir une succession. Il était impossible du front « d'accommoder les affaires de sa maison. » En juillet 1555, Monluc revenu du Piémont va voir le Roi à Paris pour lui faire son rapport et part comme un permissionnaire du front pour la Gascogne où il pensait bien goûter un long repos. Mais ces congés sont précaires, étant subordonnés à la marche des opérations. « A peine avais-je demeuré trois semaines à ma maison que Sa Majesté me dépêcha un courrier me mandant que je l'allasse trouver là où il serait sans marchander ni attendre autre commandement : ce que je fis incontinent, n'ayant presque vu ma maison et mes amis. »

Henri II l'envoyait au Piémont commander les gens de pied sous le maréchal de Brissac. Monluc, à peine arrivé, tient à faire voir qu'il ne s'est pas rouillé pendant son congé : il emprunte à Monsieur d'Aumale un petit cheval gris et va en plein jour reconnaître la position ennemie dont il s'avance à cinquante pas, « car je leur voulais montrer que, pour avoir vu ma femme, je n'avais rien oublié de ce que je soulais faire. »

On ne s'attendrait pas à voir le rude guerrier qu'est Monluc attacher une grande importance à la recherche de sa table. Beaucoup des capitaines qui le suivaient dans les camisades et les assauts devaient penser que ce Gascon se nourrissait de quelque maigre ragoût à saveur méridionale. Il n'en était rien. Monluc avait le meilleur vivandier de l'armée et sa popote était la mieux tenue après celle du duc de Guise. Le récit du dîner qu'il donna dans sa tente à ce dernier et au duc Jean-Guillaume de Saxe est une joyeuse page des *Commentaires.*

L'armée du duc de Guise ayant fait, après la prise de Thionville (juin 1558) quelques démonstrations sur le Luxembourg, vint au repos en Picardie. Le duc établit son quartier le 28 juillet à Pierrepont. Le roi Henri II, ayant manifesté le désir de passer les troupes en revue, vint loger au château de Marchais chez le cardinal de Lorraine. L'armée d'alors n'avait rien d'une armée nationale : à côté des dix-huit enseignes françaises de Monluc, on voyait les sept enseignes de reîtres du duc Jean-Guillaume de Saxe et les six enseignes de gens de pied de Jacob d'Augsbourg, sans compter les Suisses commandés par Guillaume Fröhlich. Le 8 août au matin, par une chaleur torride, les troupes quittent leurs cantonnemens et viennent se masser pour la revue; les maréchaux de camp Bordillon et Tavannes sont sur le terrain, indiquant à chaque fraction son emplacement. A huit heures, l'armée rangée en bataille s'étend sur une longueur d'une lieue et demie. Sous un soleil de plomb, le duc de Guise passe devant le front des troupes pour les inspecter avant de les présenter au Roi; il arrive devant les enseignes de Monluc.

Et passant M. de Guise devant notre bataillon, il dit : « Plût à Dieu qu'il y eût ici quelque bon compagnon qui eût un flacon de vin et du pain, pour boire un coup, car je n'aurai pas le temps d'aller à Pierrepont dîner avant que le Roi soit arrivé. » Je lui dis : « Monsieur, voulez-vous venir dîner avec moi à mes tentes? Je vous donnerai du fort bon vin français et gascon et force perdreaux. » Alors, il me

dit : « Oui, Mousseigne (1), mais les perdreaux seront de votre propre pays, des aulx et des oignons. » Je lui répondis que ce serait ni l'un ni l'autre, mais que je lui donnerais aussi bien à dîner que s'il était dans son logis, et le vin aussi froid qu'il en saurait boire et vin de Gascogne et de bonne eau. Alors il me dit : « Vous moquez-vous point, Mousseigne? » Et je lui dis : « Non, sur ma foi! — Oui, dit-il, mais je ne puis laisser le duc de Saxe. » Je lui répondis : « Amenez le duc de Saxe et qui vous voudrez. » Il me répondit que le duc ne viendrait pas sans ses capitaines. Et je lui répondis : « Amenez capitaines et tout, car « j'ai prou à manger pour tous. »

Monluc ne paraissait si au-dessus de ses affaires que parce que, la veille au soir, il avait invité Messieurs de Bordillon et de Tavannes à venir dîner avec leurs amis, après l'installation des troupes sur le terrain et avant l'arrivée du Roi. Comme il les voulait bien traiter, il avait recommandé à son maître d'hôtel de soigner le menu. Retenus par leur service au dernier moment, les hôtes avaient dû renoncer à la bombance projetée.

Monsieur de Guise alla chercher le duc de Saxe et ses capitaines. J'envoyai en diligence à mon maître d'hôtel, afin que tout fût prêt. Mes gens avaient fait faire une cave en terre dans laquelle l'eau et le vin y demeuraient aussi frais que glace. Et, de bonne fortune, je me trouvai force perdreaux, cailles, paons d'Inde, levrauts et tout ce que l'on eût pu souhaiter pour faire un beau festin avec pâtisserie et tartes.

Les nobles hôtes firent grand honneur au repas, et le duc de Guise sortit de la tente complimentant Monluc sur sa réception : « Vraiment, dit-il, vous êtes servi en prince. » Monluc, en fin Gascon, fit observer qu'il lui manquait, pour que le compliment fût tout à fait juste, de la vaisselle d'argent, qui lui permettrait de recevoir à sa table des princes selon leur rang. Il pria le duc de demander pour lui au Roi de quoi en acheter, et Henri II, satisfait de voir un chef français tenir si honorablement son rang, acquiesça à la demande.

Un écrivain militaire, il faut l'espérer, nous donnera quelque jour une étude complète sur Monluc. Il sera largement récompensé de sa peine par le charme qui se dégage de la lec-

(1) Nom familier que le duc de Guise avait l'habitude de donner à Monluc.

ture des *Commentaires*. S'il est sage pour un historien critique de résister à ce charme (1), un militaire peut s'y abandonner tout entier. Monluc est en effet la plus vivante et brillante incarnation de l'officier français; ses idées sur le devoir militaire ont inspiré tous nos règlemens. Devoir du gouverneur dans une place assiégée, devoir de l'officier dans les travaux de tranchées, dans la reconnaissance, dans l'action par surprise, dans l'assaut, ses préceptes et ses conseils s'étendent à tout et forment aujourd'hui encore, après plus de trois siècles, la base de notre enseignement militaire. S'il sait les devoirs qui incombent au chef, sa vieille expérience, à laquelle on ne saurait en conter, lui a appris aussi à connaître la faiblesse humaine, les négligences et les fautes que ce chef peut être entraîné à commettre, ainsi que les excuses habituelles dont il peut être tenté de les couvrir : toute transaction avec le devoir sera justement flétrie dans les *Commentaires*. Enfin, Monluc est celui qui, un des premiers, a pratiqué cette discipline à la fois ferme et paternelle, si caractéristique de notre armée, si inconnue, au contraire, de l'officier allemand, qui ressent une souffrance d'amour-propre, s'il est rapproché du soldat, et pour lequel le salut cataleptique du subordonné est la suprême manifestation de l'esprit militaire.

Lieutenant-colonel DE CASTRIES.

(1) Cf. P. COURTEAUT, *Blaise de Monluc*. Avant-propos.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ÉLOQUENCE DE LAMARTINE (1)

« La France s'est oubliée à cette folie de prendre un jour pour colonel le principal musicien du régiment. » C'est ainsi que Louis Veuillot résume l'activité politique de Lamartine. Cette formule, qui renvoie le poète à sa lyre, écarte aussi tous les poètes et, en somme, nous avertit de ne pas croire que le gouvernement de la cité soit une poésie. Hélas!... Et lui, Lamartine, s'est débattu contre ce jugement. Veuillot n'était pas le seul qui le priât de ne pas se commettre avec les gens du métier politique et, en outre, qui le priât de ne pas aventurer la cité avec ses belles rêveries. Pendant bien des années, il ne put empêcher les partis de lui crier au poète, chaque fois qu'il prononçait un discours. Il avait, dans un monde si indulgent pour le passé des orateurs, un impardonnable péché, les *Méditations*. Et Mme de Girardin, sous le nom du vicomte de Launay, le défendait avec autant d'esprit que d'amitié : « Est-ce que c'est bien spirituel d'appeler toujours un homme politique du nom de sa profession? Si l'on en faisait autant pour vous autres, messieurs, que diriez-vous?... Pourquoi reprochez-vous à M. de Lamartine d'être un poète et pourquoi ne voulez-vous pas qu'un poète fasse de bonne politique, puisque vous en faites bien, vous autres, de la politique, vous qui êtes des marchands de bois retirés, des bonnetiers découragés, des apothicaires désenchantés?... » C'est vrai! et de quel droit refusez-vous au poète le talent que vous accordez à l'apothicaire, au marchand de bois, au

(1) *Lamartine orateur*, par Louis Barthou (Hachette).

bonnetier, le talent « de renverser les ministères et de bouleverser l'Europe? » Mme de Girardin ne définit pas autrement la politique de ces négocians; mais elle attribue de plus nobles aptitudes au poète, qui a coutume « de sonder les cœurs, d'étudier l'histoire, d'éclairer les peuples, de juger les rois et d'interroger Dieu. » Reste à savoir si la politique la mieux désirable consiste en ceci plutôt qu'en cela.

Le poète répond aux bonnetiers, apothicaires et marchands de bois : « Plaisante race, que la race médiocre! elle se croit inaccessible. » Où réussissent les médiocres, le poète serait tout dépourvu? Lamartine éconduit ce paradoxe. Et voici Lamartine, selon Sainte-Beuve. On lui parle de Bacon : mais il le sait par cœur et, depuis dix ans, vingt ans, il en fait son étude perpétuelle. L'économie politique? Il vous dit, les jambes étendues : « Avez-vous jamais mis le nez dans ce grimoire-là? Rien n'est plus amusant, rien n'est plus facile!... » Un jour, comme il est sur le point de partir pour la campagne, la causerie vient aux fermages et aménagemens de terres : « Comment! Si je m'y entends, mon cher ami? réplique-t-il; mais je m'y entends divinement! » On observera que Sainte-Beuve est assez malveillant pour ses contemporains les plus admirables; et, bien qu'il ait si heureusement profité, lui, d'être avec tant de continuité assidu à son œuvre, il était jaloux des poètes et de tous écrivains qui s'élançaient hors de la tâche quotidienne. Puis, il était un homme attentif et qui, cherchant l'exactitude, se méfiait des improvisateurs qui inventent la vérité. D'ailleurs, si l'on récuse le témoignage de Sainte-Beuve, il y a Lamartine lui-même : après un discours relatif aux sucres ou aux rentes, il se flatte de posséder « une immense popularité financière. » Il ajoute : « J'en ris tout bas! » Il en rit tout haut; et il s'en régale. Il ressemble à son grand émule Chateaubriand. Le roi disait : « Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires; il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien! » Louis XVIII, afin de ne pas avoir auprès de lui Chateaubriand, le nomma ambassadeur. Dès son arrivée à Berlin, le nouveau diplomate commence le cours de ses dépêches; et il note : « Mon esprit se plie facilement à ce genre de travail. Pourquoi pas? Dante, Arioste et Milton n'ont-ils pas aussi bien réussi en politique qu'en poésie?... » Et, un autre jour, il se plaignait au comte de Marcellus, diplomate de carrière : « Parce que nous avons écrit quelques pages de poésie, les routiniers des chancelleries nous accusent d'effleurer seulement la politique; et ils nous disent incapables d'aller au fond des questions ou même de dresser un protocole, parce que nous ne sommes ni lourds ni décolorés!... » Les routi-

niers des chancelleries et la race des médiocres, c'est tout un. Les poètes romantiques ont eu confiance dans leur génie.

M. Louis Barthou n'est pas de ceux qui, dans la politique, les traitent comme des intrus. C'est que d'abord il aime les poètes. Sans doute aime-t-il également la politique et souhaite-t-il de la recommander en la montrant compatible avec la poésie. La politique d'autrefois, peut-être? Il nous engage à ne pas nous figurer que la politique ait dégénéré sensiblement. Avec beaucoup de discrétion, sur le bas d'une page, en note, il nous prie de méditer quelques lignes de M[me] de Girardin, quelques lignes du mois de mars 1837. Il y a quatre-vingts ans, la Chambre discutait la loi dite de disjonction, touchant l'affaire de Strasbourg. M[me] de Girardin ne prétend pas décider s'il convient qu'on sépare en deux groupes les accusés civils et militaires; mais elle a vu les représentans du pays, à la séance, qui « sautaient sur les bancs, comme des révoltés de collège; » elle a vu « ces législateurs jetant leur chapeau en l'air comme les lazzaroni du troisième acte de la *Muette*, criant bravo comme des claqueurs et s'embrassant entre eux avec folie comme des convives qui ont le vin tendre. » Elle s'écrie : « Comment se fait-il que depuis vingt ans l'éducation parlementaire n'ait pas fait plus de progrès? » M. Louis Barthou ne le dit pas et dit seulement qu'avant de conclure à « la décadence des mœurs parlementaires, » il faut examiner les mœurs parlementaires d'autrefois. Bref, le problème de la politique et de la poésie se posait pour Lamartine à peu près comme il se poserait de nos jours, si nous avions un Lamartine, car nous avons les politiciens.

Le *Lamartine orateur*, de M. Louis Barthou, est un ouvrage de grand mérite, auquel je crois qu'on aurait pu donner plus de vie et, pour ainsi parler, plus de gaieté, plus de fougue et, si l'on veut, plus de flamme, enfin cette alacrité qu'il y a dans tout ce qui est de Lamartine, dans sa poésie ou dans sa politique, dans sa personne même. C'était du reste plus facile que de mener à bien l'œuvre que M. Louis Barthou a préférée, l'œuvre d'un historien véritable et qui ne confond pas Clio, la muse grave de l'histoire, avec ses sœurs frivoles. Il a réuni tous les documens; il en a découvert beaucoup de très importans et précieux : il a, sur quelques points, renouvelé le sujet. Principalement, il a interprété son personnage avec une intelligente et parfaite équité. Il excelle à exposer les affaires au milieu desquelles Lamartine avait à prendre ses résolutions : toutes sortes d'affaires, les plus vastes et les plus menues, celles qui devaient modifier l'aspect de l'univers et celles qui n'aboutissaient qu'à des séances orageuses.

C'est merveille de voir comme il débrouille ces complications, souvent ces intrigues, et comme il éclaire joliment ces mystères augustes ou non. Guidés par lui, nous allons tout savoir. Et, s'il nous dit : « Je ne saurais, à défaut de compétence, analyser un tel discours, » — c'est à propos des fortifications de Paris, — nous devinons que Lamartine s'est lancé au delà des limites prudentes. Lamartine commet, à l'occasion, des fautes de tactique parlementaire : M. Barthou s'en aperçoit. Lamartine, par exemple, s'amuse à recueillir des applaudissemens très variés : tantôt les amis du gouvernement lui organisent un succès contre les partis de gauche ; et tantôt, ce sont les partis de gauche qui le soutiennent à l'encontre du gouvernement. Qu'est-ce à dire ? Lamartine garde son indépendance ; il approuve à droite, à gauche, selon que la droite ou la gauche a raison. Parbleu ! Mais, non ; ce n'est pas tout naturel, et M. Barthou signale cette « hardiesse » de Lamartine, très honorable et fière, très dangereuse. En deux mots, Lamartine se fait aimer contre quelqu'un, non pour lui-même ; et cette façon d'agir, sans conséquence pratique, le rend inefficace. Lamartine, en général, suit son inspiration. Ce qui lui manque, — et M. Barthou reprend ici une remarque de Louis Blanc, — c'est, et sans plaisanterie aucune, « cette *forme hautaine de l'obéissance* que la situation de chef de parti exige fréquemment. » Il a toutes les qualités d'un chef, excepté l'obéissance. Or, « les assemblées parlementaires admirent parfois, mais elles suivent rarement les chefs qu'elles sentent trop seuls. » Au surplus, les maladresses de Lamartine, son historien, qui les note, ne les méprise pas. Elles lui semblent héroïques. En outre Lamartine s'est peu à peu corrigé. Ce dont il a dédaigné de se corriger n'a pas empêché ses triomphes : encore une preuve de son génie. M. Barthou le place dans la situation commune et le montre qui s'en évade. C'est ainsi qu'on peint les grands hommes : ils ont leurs attaches, et ils ont leur envolée.

Ce caractère du grand homme et du héros, M. Louis Barthou le sent et le fait sentir. Il a subi le prestige de cet imposant génie et — c'est un bon signe — il a conservé intacte sa clairvoyance : ni le prestige du héros ne l'accable ; ni l'analyse, qu'il a voulue exacte et rigoureuse, ne disperse le génie. La critique et l'histoire ont, le plus souvent, l'un ou l'autre de ces inconvéniens.

On naît orateur : c'est une opinion répandue. En outre, Lamartine parmi tous les poètes nous apparaît comme celui que ses velléités contentent le plus vite. Il ne travaille pas : il chante. Il n'a pas besoin

de travailler ; et il ne daigne pas travailler. Les dieux l'ont dispensé de nul effort. Et lui-même n'oserait pas toucher à ce don qu'il a reçu des dieux. Il est comme une harpe éolienne, docile aux vents célestes. Voilà l'image que nous avons de lui, et qui n'est pas absolument fausse. Mais, pour devenir un orateur, au Parlement de son pays, il a beaucoup travaillé.

Son premier discours est de ses trente-huit ans. Il avait voyagé ; il arrivait de Florence et, à Saint-Point, l'automne de l'année 1828, ses compatriotes l'accueillaient avec cérémonie. « Arrivés au château, j'ai répondu par une harangue où j'ai prêché Dieu, le Roi et les honnêtes gens... » Il ajoute, avec modestie : « J'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin ; puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était commandé ni inspiré, tout spontané. » Charmant succès, que d'improviser un déjeuner de cent soixante couverts ! Il était plus facile d'improviser la louange de Dieu, du Roi et des honnêtes gens : Lamartine, avec raison, n'insiste pas. L'année suivante, l'Académie de Mâcon le fête, le prie de parler. Il se lève : on l'applaudit sans retard, on l'applaudit encore après qu'il a dit d'aimables choses joliment. Ce sont les premiers débuts oratoires de Lamartine. Est-ce alors qu'il a deviné son éloquence et commencé de désirer la tribune?... Il se présente aux élections législatives en 1831. Mais il n'est point élu. Sa campagne électorale, ce sont, plutôt que lui, ses amis et partisans qui l'ont faite. D'ailleurs, il n'y avait que quatre cent soixante-treize électeurs inscrits : M. Barthou note que, dans ces cas-là, les visites valent mieux que les discours. Lamartine, en somme, ne s'est point essayé. Cependant, il ne doute pas de sa vocation : « J'influerai par la parole sur le gouvernement de mon pays... Les hommes de l'antiquité nous donnent l'exemple. Ils avaient plusieurs génies. Ce que je serai, d'autres l'ont été avant moi. Il n'est besoin que de résolution. »

Cette vocation d'orateur, la voici : « M. de Lamartine est grand, beau et svelte. Il a toujours l'air de s'élancer. Son pied ferme et léger à la fois se pose sans appuyer et laisse une noble empreinte. Sa main est une main d'artiste et de gentilhomme, merveilleusement faite pour tenir une plume ou une épée, pour frapper le marbre d'une tribune. Il est familier et éloquent, négligé et lyrique. On ne pouvait être insensible soit à l'expression de sa figure fine et distinguée, soit à la sonorité inimitable de sa voix de poitrine. Ses cheveux châtains à peine argentés surmontent son front où réside la sérénité. L'inspi-

ration y bat ses rythmes. Son nez est d'un aigle, ses lèvres sont d'un orateur autant que son regard d'un poète... » Son ami Dargaud l'a bien vu ; il a vu sa bouche, grande, bienveillante et agréable qui « tonnera sur la France et sur l'Europe » et qui sait aussi « sourire à une vierge et à un enfant; » ses yeux, où le bleu se mêle au gris sombre et qui « roulent comme le ciel tantôt des nuages noirs, tantôt des pans d'azur, puis s'illuminent de soudains éclairs. » Voilà certainement un orateur. Mais, comme il se propose d'influer sur le gouvernement de son pays, nous sommes curieux de ses idées, pourtant. Eh! bien, vers sa trentième année, il n'accordait pas beaucoup de confiance à la liberté. Il raisonnait « en conservateur, » dit M. Barthou. Il écrivait à Mlle de Canonge : « Le seul moyen de gouvernement, c'est la force. » Il n'estime pas que la presse ait droit à la liberté. Il n'approuve guère Decazes et le juge trop complaisant pour la gauche. Cependant, les royalistes ultra le considèrent comme un libéral; les libéraux, comme un ultra. « Je ne suis ni l'un ni l'autre, » dit-il. Et qu'est-il donc? Un homme inquiet, dans un temps « où tout ce qui est vieux s'écroule et où il n'y a pas encore de neuf. » Alors, va-t-il chercher du neuf ou consolider ce qui est vieux ? Il hésite. Où vont ses préférences? M. Barthou se le demande et consulte le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold.* Ce poème est de 1825. Dans l'« avertissement, » le poète se défend d'être un sceptique, non pas d'être, en quelque manière, un libéral. Le continuateur de Byron, le second poète d'Harold, comment serait-il l'ennemi de la liberté ? Mais il tient à définir la liberté qu'il a chantée : ce n'est pas celle « dont le nom profané a retenti depuis trente ans dans les luttes des factions; » c'est « la liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple et qu'un homme est un homme. » Évidemment !... Mme de Lamartine ne lit pas sans être alarmée le poème de son enfant : « Il y a des passages qui me font de la peine. Je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route qui devrait être aussi la sienne... » Le sentiment de M. Barthou n'est pas tout à fait celui-là; mais il observe qu'avant de posséder sa doctrine politique Lamartine aura de l'ouvrage.

Il est vrai qu'en 1831 Lamartine écrit *La politique rationnelle.* Et ce mot de « rationnelle » indique déjà que l'incertitude va diminuer. Le poète médite : et n'a-t-il pas trouvé ses principes ? Les principes une fois posés, la raison tire les conclusions logiques. Il y a, dans *La politique rationnelle*, une doctrine. M. Barthou la dégage très jus-

tement et prouve que l'apprenti homme d'État ne l'a pas jetée sur le papier, soudain, comme un poème : il l'a sérieusement élaborée. On en trouve les premiers élémens, au jour le jour, dans la correspondance de Lamartine ; les élémens se coordonnent peu à peu. Cette doctrine, ensuite, Lamartine s'en souviendra : la vie politique de Lamartine est moins dénuée d'« unité » qu'on ne le raconte. Mais enfin, Lamartine est-il républicain, dans *La politique rationnelle*, en 1831 ? Car il écrit : « La république, mais la république mixte, à plusieurs corps, à une seule tête, république à sa base, monarchie au sommet... » Il faut traduire le rébus ; « il faut aller au fond des choses, » dit Barthou, qui ajoute : « On s'y est mépris ; et j'avoue m'y être ailleurs trompé moi-même... » Allons au fond des choses : la république de Lamartine, en 1831, c'est « la monarchie constitutionnelle. » Probablement. Toujours est-il qu'à la veille d'influer sur le gouvernement de son pays, et en dépit de *La politique rationnelle*, Lamartine ne tient pas toute sa politique. C'est trop exiger ? Sans doute.

Il est élu député de Bergues, le 7 janvier 1833. Il accomplissait alors son fastueux voyage d'Orient. Il fait son entrée à la Chambre vers la fin de l'année. Le poète des *Méditations :* magnifique événement ! On lui demande où il siégera : c'est que *La politique rationnelle* n'est pas une indication suffisante. « Au plafond ! » répond-il ; et, comme la réalité ne se prête pas à tous les symboles, il s'assied sur l'un des bancs les plus élevés de la droite. Il monte à la tribune, la première fois, le 4 janvier 1834. Est-il prêt ? Son ami Dargaud lui disait : « Les inspirations ne suffisent pas, sans les convictions; » et il répondait : « A la longue, les inspirations font les convictions. » Ce premier discours, un peu vague. Il s'agissait des Vendéens : et Lamartine réprouvait la guerre civile ; mais il réclamait l'indulgence en faveur de ces révoltés « dont le crime n'est qu'une erreur de leur fidélité. » Belle pensée; et les mots, dignes de la pensée. L'orateur, après cela, sut qu'avec une belle pensée et les mots dignes de la pensée l'on n'est pas un orateur. « L'essai de M. de Lamartine nous semble du plus favorable augure pour la suite de sa carrière parlementaire, » dirent les *Débats*. Lamartine se dit qu'il avait tout à recommencer.

Il se mit à la besogne avec entrain. L'on s'attendait que Lamartine fût un improvisateur. Lui-même, ne s'y attendait-il pas? Il a redouté la tribune : il a écrit son premier discours ; il en écrit d'autres. Mais il a résolu de « s'accoutumer au feu. » Il a de l'audace et de la cons-

tance. Il dit à Virieu : « Je n'épargne ni courage ni peine ; j'affronte le ridicule, plus difficile à affronter que le poignard. Je vois le but et j'oublie la route. » D'avance, il comptait sur son génie : « Le génie est génie partout... » Et il comptait que, pour devenir éloquence, sa poésie n'aurait qu'à « replier ses ailes. » Pas du tout ! Il vérifia qu'un simple garçon, tout dépourvu de poésie et de génie, monte à la tribune, prend la parole, émeut l'assemblée, est un orateur et, s'il le désire, modifie le gouvernement de son pays. Un Lamartine, cette remarque faite, a le choix de mépriser l'art de l'orateur ou de l'acquérir. Lamartine choisit de ne pas mépriser l'art de l'orateur. Il se fixa le terme de trois ans pour achever ses écoles : et il eut de l'application. Pour s'entraîner à n'être pas timide, il se forçait à parler « sur toutes choses. » Il tâchait d'égaler « le pathos sonore et le vide plein de mots » de ses collègues. Il écrivait à une amie : « Nous sommes des gens de bonne compagnie, apprenant péniblement le patois. » Cela ne le dégoûtait pas. Cela même le dégoûtait si peu qu'il vint à dénigrer sa poésie, — sa poésie pure et divine, et qui le gênait : — il l'appelait une « maladie » et, pour s'en défaire, il employait le « remède héroïque ; » c'est-à-dire qu'il prenait pour son modèle un discours d'Odilon Barrot.

Badinage? Il ne badine pas du tout, quand il écrit : « Je persiste à croire, contre tout le monde, que j'étais né pour un autre rôle que celui de poète fugitif, et qu'il y avait, dans ma nature, plus de l'homme d'État et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de mes impressions de vingt ans. » Et il ne badine pas, quand il écrit : « Je vois se réaliser ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie... » Il y tient ; passons. Mais il ajoute : « La poésie, qui n'est qu'une de ses formes... » La poésie, une des formes de l'éloquence... Et M. Barthou lui accorde que « l'éloquence est une des formes de la poésie. » Gracieux échange de politesses ! Et M. Barthou feint gentiment de n'avoir pas entendu ; mais non, c'est la poésie que Lamartine subordonne à l'éloquence. De la part de Lamartine, et de ce grand orateur, et de ce plus grand poète, il me semble que c'est drôle, et que c'est dérisoire et pathétique. Il appelle Odilon Barrot, l'un des maîtres de la tribune, un bavard, une « antipathie bavarde ; » et cependant il immole sa poésie à la gloire de rivaliser avec Odilon Barrot.

Que veut-il ? Car il travaille à cette fin. Le 9 janvier 1834, à la Chambre depuis deux semaines, il a prononcé deux discours ; et il déclare très nettement : « Je veux m'exercer, tant que je pourrai, à

parler hardiment et souvent sur toutes choses, pour vaincre la difficulté extrême de la tribune et conquérir l'improvisation. » Trois ans après, il est satisfait. Il a conscience d'avoir atteint « son maximum en fait de parole » et d'être maintenant « prêt à répondre à qui que ce soit. » Il écrit à Virieu : « J'ai confondu d'étonnement les avocats, députés et pairs, avec qui j'ai eu à lutter. Cela m'amuse comme un écolier qui apprend une langue ; il s'aperçoit tout à coup qu'il la sait à peu près, après avoir longtemps cru que ses progrès étaient nuls. » Est-ce qu'il n'y a pas là une sorte d'ingénuité charmante? une étrange humilité dans l'orgueil ?... Avec tout cela, que veut-il?

Son ambition n'est assurément pas mesquine. Aucune âme plus haute n'a été plus intacte et préservée des convoitises médiocres.. Lamartine ! Et l'on rougit de savoir que des pamphlétaires l'ont accusé comme un autre politicien. Il est de ceux qui ne sont pas si nombreux dans les partis et qui ont le droit d'écarter la vilenie des soupçons rudement : « Non, non ! il n'est pas vrai que la politique soit de l'ambition toujours. C'est la petite, qui est de l'ambition ; la grande est du dévouement. Je ne conçois que la grande. Celle-là est patiente, comme l'idée qui la fait agir ! » Nous savons bien que Lamartine a mérité cet hommage. Seulement, s'il faut l'avouer, nous devinons qu'il se dévoue, et nous ne voyons guère l'objet de son dévouement ; nous ne voyons guère « l'idée » qui le fait agir. Il ne la possédait pas, son idée, quand il a commencé d'être un orateur. A quel moment l'a-t-il possédée? La possédait-il enfin, parfaitement nette et avec l'assurance de l'efficacité la meilleure, à l'époque de ses plus glorieux triomphes, quand ses discours sont une étonnante musique et sont une dialectique merveilleuse qui lui amène toutes les âmes, les plus délicates et les moins fines, le jour par exemple de son chef-d'œuvre, ce discours relatif au retour des cendres impériales, où il ne réclame pas et ne refuse pas la loi proposée, où il hésite et montre plus d'ardeur entraînante que s'il n'hésitait pas, où il accomplit ce tour de force d'être sublime avec une opinion des plus embarrassées ? Possédait-il enfin son idée parfaitement nette, à l'heure qu'il devint, pour peu de temps, mais pour un temps, l'homme de qui dépend le sort d'un pays, le maître d'une révolution, le dictateur de la sagesse contraignant la folie? Certes, il est, au balcon de l'Hôtel de Ville, un héros sans défaillance : et il s'impose avec génie. Mais, de ce déchaînement qu'il contient, qu'avait-il prévu? et, de cette absurdité qu'il apaise, n'a-t-il rien favorisé? Le

contact des événemens l'avertit, bien tard. Il est supérieur à son imprudence : il a pourtant commis son imprudence.

Au cours de toute sa carrière politique, il s'efforce d'être un improvisateur. Il n'est que trop cet improvisateur, sinon de ses discours, au moins de son activité. Il a voulu être, il a été, de l'éloquence toute prête, de l'éloquence à la disposition des événemens et des velléités que les événemens susciteront en lui. Sa politique est, pour ainsi parler, postérieure à son éloquence. En bonne logique, et naïve, c'est le contraire qu'il fallait et qu'il faudrait toujours.

Mais il avait confiance dans ses velléités, parce qu'il ne doutait, et justement, ni de sa claire intelligence, ni de la probité de sa pensée, ni de sa vertu. Bref, il était et il serait l'orateur qu'un ancien définit: l'honnête homme, habile à prononcer des discours. Le souvenir de l'antiquité, de ses républiques éloquentes, animait un Lamartine et ses plus dignes contemporains. Ils se croyaient annoncés par Tacite : *Is est orator, qui de omni quaestione pulchre, et ornate, et ad persuadendum apte dicere, pro dignitate rerum, ad utilitatem temporum cum voluptate audientium possit;* « l'orateur est le citoyen qui, sur tous sujets, prend la parole à merveille et tient des propos brillans, persuasifs, égaux à la circonstance, utiles, et fait plaisir à l'auditoire. » Ils négligeaient une remarque de Tacite, et redoutable, celle-ci: *Est magna illa et notabilis eloquentia, alumna licentiae, quam stulti libertatem vocabant, comes seditionum... quæ in bene constitutis civitatibus non oritur;* « cette grande éloquence, fille chérie de la licence que les sots appellent liberté, l'amie des révolutions,... et qui ne se produit pas dans les cités bien organisées... » Le grand, le magnifique orateur chôme dans la tranquillité de l'État. Et Lamartine, le 5 novembre 1841 : « A des idées nouvelles, des hommes nouveaux ! Voilà le cri des choses et du pays. Les partis meurent de vétusté, les intérêts souffrent. L'Europe ne nous comprend pas ; et nous ne comprenons pas l'Europe. Du nouveau! du nouveau! ou notre révolution mourra de vieillesse à dix ans de distance! » La mort prématurée des révolutions, si ce peut être le bonheur des nations, c'est à coup sûr la mort de l'éloquence : et il s'agit de sauver quoi ? l'éloquence.

Lamartine, qui est orateur avant d'être homme d'État, se fie à ses vertus, je le disais. Et il se fie, en outre, à sa poésie. Il a beau dénigrer sa poésie, c'est elle qui lui fournit et son éloquence et même, dans la mesure où ce mot lui convient, sa politique. Au temps où on le taquine du nom de poète, son impatience l'exciterait à renier les *Méditations*. Mais entendez-le quand il sait qu'il est un orateur et

qu'il a transformé sa poésie en éloquence : « Ils proclament la majestueuse supériorité de l'expédient sur la pensée dans la conduite de ce bas monde. Que répondre? L'expédient et la routine ont fait leurs preuves ; la pensée, moins souvent... Vous craignez les philosophes et les poètes dans vos affaires? Quand on voit vos actes, on sait pourquoi. Vous ne voulez pas que la politique grandisse, afin qu'elle reste à la proportion de ceux qui la manient. Les peuples pourtant ne s'y trompent pas! Tout gouvernement sans philosophie est brutal; tout gouvernement sans poésie est petit. Louis XIV était la poésie du trône, et c'est pourquoi il est Louis XIV. Napoléon fut la poésie du pouvoir. 92 fut la poésie du patriotisme. La Convention même fut la funeste poésie du crime. Si le gouvernement de Juillet était tombé en d'autres mains que les vôtres, il pouvait être la poésie du peuple. La France ne fut-elle pas toujours le philosophe armé de l'Europe ? N'est-elle pas la poésie des nations?... » Quelle admirable page, et telle que, dans les anthologies des siècles éloquens, il n'en est pas de plus belle !... Et aussi, quelle exaltation prodigieuse de toutes imprudences ! La pensée n'a pas fait ses preuves ! s'écrie Lamartine. Mais si ! et, du temps de Lamartine déjà, la pensée avait fait ses preuves : ce qu'on nomme pensée ou poésie, dans la conduite de l'État. Jugez-la, cette pensée ou cette poésie, sur les résultats, et à votre gré ; ne dites pas qu'on ne l'a pas vue à l'ouvrage, cette pensée ou cette poésie, que vous flétrissez comme un crime, dans la Convention, mais que vous glorifiez tout de même, et cette rêverie insigne qui vous mène à choisir pour la France le rôle inquiétant de philosophe de l'Europe et de poésie des nations. Lamartine est un patriote et jamais son patriotisme ne se relâche. Certes ! et l'on n'a point à le démontrer. Mais son fervent patriotisme ne le détourne pas de la poésie qu'on aperçoit à la fin de cette page superbe et alarmante, et qui se déclare une autre fois dans une réponse à Berryer : « Nous nous appelons Révolution, dites-vous? Mais la France, avant tout, s'appelle nation, humanité, civilisation ! » et qui éclate avec fureur dans cette harangue : « Un homme d'État digne de ce nom, c'est-à-dire un guide du peuple, un coopérateur de la Providence, doit se préoccuper de deux points de vue : le point de vue du genre humain d'abord, et le point de vue national ensuite. J'ai la faiblesse de compter l'intérêt de l'humanité pour quelque chose. Je suis homme avant d'être Français, Anglais ou Russe ; et, s'il y avait opposition entre l'intérêt étroit du nationalisme et l'immense intérêt du genre humain, je dirais comme Barnave : Périsse ma nation, pourvu que

l'humanité triomphe !... » Il ajoute : « Mais c'est là un saint blasphème que l'homme d'État n'a heureusement jamais à prononcer. Le patriotisme vrai est toujours d'accord avec l'intérêt de l'humanité. Tout ce qui est réellement utile au monde est profitable à chacune de ses parties... » Sans doute ! Mais ce qu'il ajoute, après ce qu'il a dit, compte peu. Et l'on sait bien qu'il ne veut pas que la France périsse : mais il est prêt à consentir de poétiques sacrifices de la France ; et il aventure la France dans la gloriole d'un rôle étrange où elle risque sa fortune, sa sûreté, sa vie.

La même poésie, nous la retrouvons, quelques années plus tard, sous le second Empire, et à la veille d'une guerre, chez d'autres orateurs. A la tribune de la Chambre, ces orateurs invectivent contre les hommes d'État qui omettent d'affranchir tous les peuples et qui n'ont pas honte de veiller d'abord à l'intérêt de la France. Thiers a beau répliquer : « Soyons Français ! » les poètes de la politique se réclament de la Révolution, de l'évangile humain qu'elle a répandu par le monde, et fût-ce peut-être au détriment de la France. Thiers obstinément revendique pour la France la permission de refuser le suicide.

Cette poésie à laquelle Lamartine a prêté des accens magnifiques, on n'ignore pas ce qu'elle a fait, hélas ! en dépit de ses intentions généreuses. On n'ignore pas où elle est tombée, où elle irait tomber encore si elle pouvait se relever.

Depuis un siècle, nous avons eu, dans notre pays malheureux, les plus éloquents orateurs, souvent les plus respectables et tout échauffés de la passion du bien public. Nous avons eu les orateurs de la Révolution, Mirabeau le plus extraordinaire de tous, et Vergniaud si harmonieux que M. Barthou lui compare Lamartine ; les orateurs de la Restauration, les orateurs de Juillet, les orateurs d'une époque où l'on entendit Berryer, Guizot, Thiers et Lamartine ; les orateurs de l'Empire, Émile Ollivier, Rouher, Jules Favre et le jeune Gambetta qui prélude ; et puis les orateurs de la République. Après ce long essai de tant d'éloquence, peut-être le silence est il à tenter ; le silence qui, de longtemps, n'a pas eu l'occasion « de faire ses preuves. » Les orateurs diront que « la France s'ennuie, » de ne pas les entendre : mais elle aura, pour s'ennuyer, trop de besogne.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les opérations militaires, que le mauvais temps avait interrompues dans les Flandres, ont été reprises. Les actions d'infanterie se succèdent, coupées par de violentes canonnades, et chacune d'elles marque une avance. Les troupes anglaises ont atteint et dépassé Langemarck, qu'elles n'ont plus lâché ni perdu. Nous progressons parallèlement, ou simultanément. D'Ypres à la mer hurle sans cesse une artillerie enragée. Mais le reste de notre front n'est ni silencieux ni calme. Les Anglais, plus bas, ont tenté et réussi un coup de main sur Lens, qu'ils enserrent et enveloppent de faubourg en faubourg, de coron en coron. Vers Saint-Quentin, sur l'Aisne, en Champagne, ce sont les Allemands qui se prodiguent en contre-attaques tout de suite fauchées ou presque aussitôt rejetées. A Verdun, nous achevons magnifiquement l'œuvre des glorieuses journées du 24 octobre et du 15 décembre 1916. La « ville inviolée » respire plus librement, dans sa « couronne de hauteurs, » qui s'élargit jusqu'à Regnéville et jusqu'à Samogneux, y compris la fameuse cote 304, où le Kronprinz s'était accroché. Nous avons tous, après cette gigantesque étreinte d'un an, un poids de moins sur la poitrine. On sent, de notre côté, la pression constante et croissante d'une force sûre de sa supériorité. Cette lenteur même est de la certitude.

En Moldavie, les affaires qui allaient mal ont commencé par aller moins vite, puis elles commencent à aller moins mal. L'armée roumaine sauvée et l'armée russe de Tcherbatcheff guérie faisaient tête opiniâtrement, disputaient les positions pied à pied, ne les cédaient que ligne par ligne. Néanmoins, les Austro-Allemands menaçaient et pointaient de trois des points cardinaux, du Nord, de l'Ouest et du Sud. Le prince Léopold de Bavière, l'archiduc Joseph, Mackensen tâchaient de joindre leurs poignes. Les deux pinces de

la tenaille se dessinaient, et l'on pouvait craindre qu'une partie au moins des forces russo-roumaines n'y fussent broyées. Subitement le vainqueur s'arrête. Les branches formidables sont toujours ouvertes, mais restent coincées. Et sans doute l'invasion ne renonce point, mais elle souffle. Le beau succès de Cadorna sur l'Isonzo, s'il ne l'arrête pas et ne l'oblige pas à se retourner, va probablement l'anémier, l'efflanquer, la faire haleter davantage.

C'est tout ce que nous dirons aujourd'hui de la guerre : nous avons trop à dire de la politique, qui est la guerre encore. La guerre sous des vœux, des gestes, des grimaces, des faux-semblans de paix. Nous avons eu successivement le coup de Bethmann-Hollweg, du 12 décembre 1916, le coup de Czernin, le coup de Lénine, le coup de Scheidemann, le coup d'Erzberger ; nous avons eu le coup de Berlin, le coup de Vienne et le coup de Pétrograd, le coup du Soviet et le coup du Reichstag. On ne fera pas au Souverain Pontife l'injure de comparer, de si loin que ce soit, sa démarche à ces simulacres et ces artifices. En proposant au monde la paix, en l'implorant de Dieu et des hommes, il est pleinement et noblement, il est saintement dans sa fonction, car qui donc, sinon lui, serait « le ministre de paix dans les temps de colère ? » A peine élevé au trône, quelques semaines après la déclaration de guerre, et dès ses premiers actes, il en jetait le premier cri ; depuis lors, il n'a jamais cessé, dans toutes les occasions qu'il en a eues ou qu'il a pu faire naître, plus ou moins publiquement, plus ou moins solennellement, d'en parler et de la recommander. Mais il ne l'avait fait encore qu'*in generalibus*, pour employer une expression familière à la vieille école italienne, et presque *ex cathedrâ*, en pasteur des âmes, non en politique, en père commun des fidèles, et même des infidèles, non en arbitre. Tant qu'il ne nous est venu de Rome que des prières, des homélies, des enseignemens de charité, de la morale, de la doctrine, nous ne pouvions qu'écouter en nous inclinant. Maintenant qu'il nous en vient des propositions par articles, nous avons le droit de discuter.

Nous voilà en présence d'un texte : étudions-le comme doit être étudié un texte. La forme même dans laquelle la Note a été transmise en établit bien le caractère de document officiel d'ordre international. On traite ou l'on essaye de « causer » de puissance à puissance ; et la lettre d'envoi signée du cardinal secrétaire d'État souligne que le Saint-Père désire « faire tout ce qui dépend de lui afin qu'il soit mis un terme au conflit qui ravage le monde civilisé » et qu'à cet effet il a pris « la décision de soumettre aux chefs des peuples

belligérans des propositions concrètes de paix. » Le mot est écrit : « des propositions concrètes. »

Là-dessus, il serait permis de remarquer que des « propositions de paix » ne peuvent être faites que par ceux qui font la guerre, et que d'ailleurs elles pourraient l'être, ainsi que la note pontificale a été transmise, directement ou indirectement. Cette observation conduirait à poser la question des motifs et des origines de ce que nous appellerons, pour être bref, espérant qu'on nous comprendra, des « circonstances » du document, de ses « circonstances, » c'est-à-dire de tout ce qu'il y aurait eu autour, derrière et dessous. Mais, pour nous, cette question ne se pose pas. Ou du moins elle ne se pose pas comme certains ont pris la liberté de la poser. Nous voulons croire que le Pape n'a obéi qu'à ses voix intérieures, qu'il ne s'est mû que de son propre mouvement, qu'il ne s'est fait l'agent, le mandataire, le commissionnaire de personne : à un tel rôle, il sait trop qu'il risquerait de perdre, outre sa dignité compromise, beaucoup plus que sa prééminence. Ce qu'il présente aux Alliés n'est pas, par conséquent, le sommaire des propositions de l'Europe centrale, que soit l'Allemagne, soit même l'Autriche-Hongrie, auraient immédiatement formulé et nous communiqueraient par son intermédiaire. Seulement, tous les chemins mènent à Rome; ou plutôt, et c'est fâcheux, tous les chemins n'y mènent plus; Rome ne voit plus guère venir que les mêmes pèlerins par les mêmes chemins; et le Vatican, près de Saint-Pierre, a beau être au centre de toutes les églises de la chrétienté, on n'y entend plus guère qu'une cloche. Quiconque a eu, dans les trois dernières années, l'occasion de s'en approcher est en mesure de témoigner de l'indiscrétion des uns, de l'effacement des autres, n'a pas manqué de sentir à quel point le Pape en a été troublé, et en quelque sorte effrayé. « Pourquoi, lui est-il arrivé de dire, me laissez-vous seul avec vos ennemis? » Nous nous souvenons des jours de janvier et de février 1915, alors que, l'Italie n'ayant pas encore rompu avec les Empires, l'Autriche avait son ambassadeur et la Prusse son ministre près du Saint-Siège : chaque soir, après l'*Ave Maria*, sous le moindre prétexte et sans aucun prétexte, ils assiégeaient la porte du secrétaire d'État, tandis que M. de Stockhammer, confident de M. de Bülow, entreprenait, à table, les capucins, et que M. Erzberger, — déjà! — bourdonnait aux oreilles de la garde suisse. Mais quiconque aussi connaît Rome se rappelle que le Vatican a plusieurs étages; que les bruits d'en bas s'évanouissent, et que les intrigues se perdent dans les onze mille chambres, avant d'arriver à la Chambre unique, celle où s'allume la

pensée et veille la méditation solitaire. Oserons-nous avancer qu'il est possible que la pensée se soit d'elle-même fixée et que la méditation ait d'elle-même abouti à cette conviction qu'il faut, dans l'intérêt de l'Église, qu'il reste, au lendemain de la guerre, une grande puissance catholique, qui soit ce que la France a été des siècles durant, et ce que la contagion de sa politique intérieure, au rebours de son histoire et de ses traditions, l'empêche seule de continuer d'être. De là le souci de ménager l'Autriche qu'on a pensé entrevoir dans la Note, et qui n'a même pas eu besoin de lui être suggéré, qui est sans doute, ou peut-être, spontané. Mais cet acte du Pape, s'il a été spontané, n'est pas moins important que s'il eût été suggéré ; il ne perd point de sa signification ; on serait tenté de dire : au contraire. Fait sans invitation, il ne l'a pas été sans renseignemens, et la vérité n'en éclate que mieux dans sa sincérité. De toute façon, il demeure le témoignage le plus instructif, un document révélateur, sur la situation des Empires du Centre.

Des deux parties dont se compose le texte, la première, qui peint les horreurs de la guerre et les bienfaits de la paix, quoiqu'elle affirme avec insistance une « impartialité » dont nous avons souffert, porte l'empreinte de l'autorité spirituelle, et nous y adhérons d'un respectueux assentiment. Dans la seconde sont les propositions concrètes : le Pape lui-même dit d'elles : « concrètes et pratiques ; » nous allons les examiner comme si elles émanaient du roi d'Espagne ou de la Confédération helvétique, ou de la reine de Hollande, ou d'un des États scandinaves, d'un neutre bienveillant et bien intentionné, d'un prince temporel à qui il serait doux d'apparaître à la fin de l'affreuse tragédie sous le manteau du pacificateur, pour la dénouer sans y avoir été mêlé, et participer, entre les survivans, à l'arrangement qui réglera les comptes ; quelque chose d'analogue au rôle qui échut, il y a deux siècles et demi, à la République de Venise, pour la préparation de la paix de Westphalie. « Concrètes et pratiques, » ces propositions, au surplus, ne sont pas données comme « précises et complètes ; » ce sont des points de repère, des jalons, des pierres d'attente ; telles semblent au médiateur bénévole devoir être les bases d'une paix « juste et durable » sur lesquelles sont invités à se mettre d'accord les gouvernemens et les peuples belligérans.

Tout d'abord, le point fondamental doit être qu'à la force matérielle des armes soit substituée la force morale du droit, avec, pour conséquences du désarmement partiel et proportionnel, l'institution de l'arbitrage obligatoire, sous des règles, des garanties et des sanc-

tions « à déterminer contre l'État qui se refuserait, soit à soumettre les questions internationales à un arbitrage, soit à en accepter les sanctions. » Autrement dit, pour emprunter le langage du président Wilson, avant que les États-Unis entrassent en guerre : « la Société des nations. » Et ce serait très bien, mais ce n'est pas absolument nouveau. On ne sait combien de nations avaient tenu à La Haye dans les vingt dernières années on ne sait combien de conférences, dont les résolutions avaient été consignées dans on ne sait combien de protocoles. Mais il y avait l'Allemagne impériale : chiffons de papier. La question même d'une « diminution simultanée et réciproque des armemens » avait été soulevée, si nous ne nous trompons. Mais il y avait l'Allemagne, qui ne voulut rien entendre. Certains États en vinrent à passer des conventions par lesquelles ils s'obligeaient entre eux à l'arbitrage obligatoire et s'engageaient, en cas de conflit, à observer, sans recourir aux armes, des délais si longs qu'ils faisaient disparaître les chances ou les risques de guerre. Mais il y avait l'Empire allemand, qui déclara ne pas savoir signer. Aujourd'hui encore, il y a l'Empire allemand, il y a l'Allemagne impériale, il y a l'Allemagne militarisée par la Prusse, et c'est pourquoi il ne peut pas y avoir de « Société des nations. »

Une Société des nations, comme toute société, exige trois choses (la Note les énumère) : des règles, des garanties, des sanctions. Mais les règles n'existent pas par elles-mêmes, on veut dire ne se défendent pas, ne s'imposent pas, et les garanties n'existent que par les sanctions. Or les sanctions ne peuvent exister que par la force; c'est trop peu : par la supériorité de la force. Les sociétés, au sortir de la barbarie et de l'anarchie primitives, n'ont été réduites à la vie civile que lorsqu'il y a eu, au service de la justice, une gendarmerie plus forte que toutes les associations de malfaiteurs. De même, entre les nations. Vainement on discutera, on conviendra, on décrètera, tant qu'il y aura parmi les peuples un brigand plus fort que toutes leurs gendarmeries. Et c'est pourquoi il ne peut pas y avoir de société des nations, tant que l'Allemagne n'aura pas été et ne se sera pas sentie non seulement battue, mais dominée, maîtrisée, pliée, par une force plus forte que la sienne, à l'observation du droit et des traités.

La Note va plus vite que nous ; elle reprend : « Une fois la suprématie du droit ainsi établie, on enlève tout obstacle aux voies de communication des peuples en assurant par des règles à fixer également la vraie liberté et la communauté des mers. » Mais, « une fois la suprématie du droit ainsi établie, » la guerre sera évidemment termi-

née ; et évidemment les mers seront redevenues « libres et communes. » Distinguons bien les temps : nous serons alors après la guerre ; pour le moment, nous sommes en guerre, et les mers, autre champ de bataille, sont, comme la terre, à qui peut les tenir. Après la guerre, nous parlerons de leur liberté et de leur communauté, et nous pourrons parler aussi de la liberté et de la communauté des grands fleuves internationaux. Pendant la guerre, nous n'avons à parler, et surtout à nous occuper, que du blocus des Empires du Centre. Nous n'allons pas rejeter le secours de la nature, ni abandonner le prix de nos efforts, ni nous lier un de nos bras. Peut-être est-ce ici qu'une analyse qui voudrait trop creuser s'imaginerait trouver la trace d'une sollicitation, d'une inspiration ou d'une suggestion germanique, la peur de voir s'abîmer, au lendemain d'une guerre folle et désastreuse, cet avenir qui était sur les mers. Devant l'Allemagne se dresse le spectre d'une paix qui serait une seconde guerre; et de ses deux mains, et de toutes les mains auxquelles elle se raccrocherait, si elle n'en était repoussée, elle bat l'air pour s'en délivrer.

Mais le lendemain de la guerre sera demain. Aujourd'hui, il n'y a encore que le présent et le passé ; ce qui est accompli, et ne peut plus ne pas l'avoir été ; il y a les ruines de la guerre, qui appellent les réparations. « Quant aux dommages à réparer et aux frais de la guerre, poursuit la Note, nous ne voyons d'autre moyen de résoudre la question qu'en posant comme principe général (la traduction du document portait une « contribution, » mais il faut lire *condonazione*), une « condonation, » une remise entière et réciproque... *Et dimitte nobis... sicut et nos*. Mais, si nous voyons clairement ce qu'on nous doit, nous ne voyons pas du tout ce que nous devrions : où sont les *debita nostra?* Où les ruines que nous avons causées ? Où les villes, les cathédrales, les musées, les bibliothèques, les usines, les mines, les maisons, les champs, les jardins, les forêts qui attendent nos réparations ? Où les provinces allemandes martyres comme les provinces belges, victimes comme dix départemens français ? Nous donnerions et nous pardonnerions, soit, mais qu'est-ce qu'on nous « condonnerait ? » La seule attention qu'obtienne l'inégalité des positions pour l'envahisseur et pour l'envahi n'est marquée que dans cette incidente : « Si, pour certains cas, il existe, à l'encontre, des raisons particulières, qu'on les pèse avec justice et équité. » Ce serait rétrécir le débat sur les dommages de guerre à la mesure d'un procès sur des dégâts de voisinage ; et il ne serait ni « juste » ni « équitable » de vouloir nous faire porter, sans que nous ayons commis contre autrui

ni crimes ni fautes, la moitié du poids des fautes et des crimes commis contre nous.

A côté des réparations, il y aurait les restitutions. La Note les conçoit réciproques, elles aussi, premièrement « pour » les territoires actuellement occupés. Par conséquent, de la part de l'Allemagne, l'évacuation totale de la Belgique, l'évacuation du territoire français ; de la part des autres parties belligérantes, semblables restitutions des colonies allemandes. Pour la Belgique, en addition, « garantie de sa pleine indépendance, politique, militaire et économique vis-à-vis de n'importe quelle puissance. » Ce « n'importe quelle » importe infiniment. En effet, quelle garantie ? Pas d'autre qu'un traité. Mais il y en avait un et même plusieurs, toute la série qui s'échelonne de 1831 à 1839. La Prusse y avait mis sa signature. L'Allemagne, dont elle est devenue la *Vormacht*, la puissance directrice, l'a reniée. Chiffon de papier. Et quelle autre puissance a jamais attenté, ou songé à attenter à l'indépendance, politique, militaire et économique de la Belgique ? L'Allemagne seule est ce « n'importe qui. » A elle seule, il y a une garantie à demander ; mais, comme elle a elle-même prouvé que sa garantie ne suffit pas, il y a contre elle des précautions, des sûretés à prendre.

« Pour ce qui regarde les questions territoriales, comme par exemple celles qui sont débattues entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Allemagne et la France... » Arrêtons-nous. L'Italie répondra, pour elle-même, ce qu'elle jugera bon. Mais pour nous, tout de suite, répondons qu'il n'y a pas entre l'Allemagne et la France de questions territoriales que nous puissions débattre. Ces territoires, que la note ne nomme pas, s'appellent, pour nous, l'Alsace et la Lorraine. Pour la France, ils s'appellent la France. Ce sont des gouttes de son sang, ce sont des lambeaux de sa chair. Ils ne sont pas contestés, ils lui ont été arrachés. Autant dire que la bourse avec laquelle s'enfuit le voleur, et qu'il serre pour ne pas la rendre, est légalement, légitimement « contestée. » Mais quoi, qu'en adviendrait-il ? « Il y a lieu d'espérer qu'en considération des avantages immenses d'une paix durable avec désarmement, les parties en conflit voudront les examiner avec des dispositions conciliantes, tenant compte, dans une mesure juste et possible des dispositions des peuples. » Ainsi la paix sans restitution ; la paix durable et désarmée, laissant le larcin en suspens entre le voleur et le volé : chimère ; la conciliation, mais non : notre bien ; le plébiscite, mais non : notre droit. Que serait-ce encore, par supplément, que « coordonner, à ce sujet, les intérêts particuliers avec le

bien général de la grande société humaine? » Quelque autonomie comme État allemand, que tel ou tel fait miroiter d'Allemagne aux yeux du « Pays d'Empire, » jusqu'ici bailliage commun, terre sujette, mais dont l'Alsace-Lorraine a horreur? Et quelle coordination subordonnerait nos intérêts particuliers au bien général de la grande société humaine, avec lequel on ne voit pas en quoi ils seraient en opposition, puisque enfin, de « la grande société humaine, » nous en sommes, nous? Pourquoi seraient-ce toujours les mêmes qui se feraient tuer? Pourquoi, une fois de plus, nous sacrifierions-nous? Surtout, pourquoi et comment sacrifierions-nous une seconde fois l'Alsace-Lorraine, que cette fois ce serait nous-mêmes qui sacrifierions?

Dans un dernier paragraphe, la Note, qui n'a nommé ni l'Alsace-Lorraine, ni le Trentin, ni Trieste, qui ne nomme ni la Serbie, ni la Roumanie, cite l'Arménie, les États balkaniques, la Pologne avec mention privilégiée : « L'ancien royaume de Pologne, auquel ses nobles traditions historiques, les souffrances endurées spécialement pendant cette guerre doivent justement concilier les sympathies des nations ; » le chevalier et le témoin de l'Église catholique romaine en face de l'Église orientale. Pour elles, l'Arménie, la Pologne, leur sort devra être examiné « avec le même esprit d'équité et de justice. » L'esprit d'équité des Turcs qui ont exterminé la nation arménienne ; l'esprit de justice des Allemands et des Autrichiens qui se sont partagé la nation polonaise!... Telles sont, — telles sont pourtant, — « les principales bases » sur lesquelles le Souverain Pontife croit que doit s'appuyer « la future réorganisation des peuples, » qui lui « semblent de nature à rendre impossible le retour de semblables conflits et (la Note y revient encore dans sa conclusion) à préparer la solution de la question économique si importante pour l'avenir et le bien-être matériel de tous. » Nous n'avons eu qu'à les prendre une à une pour en montrer la fragilité, tant que les fondemens n'en auront pas été assis et cimentés dans la victoire. « De plus en plus, fait observer Benoît XV, la lutte terrible apparaît comme un massacre inutile. » Inutile dès son premier jour, on ne le dira jamais assez à ceux qui l'ont déchaînée, mais salutaire et sacrée aux derniers. Le Pape ajoute : « Tout le monde reconnaît que, d'un côté comme de l'autre, l'honneur des armes est sauf. » Non ; tout le monde sait que, d'un côté, les armes ont été déshonorées. Ayons la franchise de l'avouer en toute confiance et toute révérence envers le Père commun, cette « parfaite impartialité » nous blesse, parce qu'elle nous dépasse. Elle

veut une abnégation dont nous n'avons pas rencontré les sources dans nos douleurs. C'est peut-être elle aussi qui paralyse les généreux efforts du Souverain Pontife. Le monde eût été mieux préparé à écouter une parole de paix, s'il avait entendu d'abord une parole de justice. Et la paix qui nous est offerte est peut-être la seule que pût offrir « le vieillard non armé, vêtu de blanc, » mais elle est trop blanche.

Avec quelque ostentation, la presse de l'Europe centrale a fait à la Note du Saint-Siège un accueil mélangé. En Allemagne, les journaux pangermanistes ont paru être furieux; les socialistes, généralement sympathiques, non sans y ajouter, çà et là, une inconvenante ironie; les libéraux-nationaux et les progressistes ou radicaux, froids; les protestans, guindés et revêches; les organes du Centre, pour la plupart obéissans, les autres embarrassés. Les journaux autrichiens, muets dans le premier instant, se sont décidés à approuver et dissimulent mal leur satisfaction. Mais justement la Note est arrivée à l'heure où les événemens de Galicie prenaient la tournure la plus favorable et revivifiaient des espérances qui, depuis des mois, étaient mortes ou agonisantes : « Après la victoire de Tarnopol, imprimait le *Lokal Anzeiger*, nos ennemis tableront moins sur une défaillance des Empires du Centre. » C'est jouer sur les mots. L'Allemagne, qui avait déjà deux ou trois fois sauvé l'Autriche, a pu la sauver encore une troisième ou quatrième fois. Et si les nouvelles batailles des Flandres et de Verdun lui interdisent de prétendre que, militairement, elle est encore la plus forte, nous ne nous leurrons pas, elle est encore militairement très forte. Oui, mais ne nous trompons pas non plus sur le caractère de la présente guerre, qui n'est pas seulement une guerre d'armées contre armées, qui est une guerre de nations contre nations. Guerre faite et soutenue contre d'autres nations tout entières par des nations tout entières, armées non seulement de leurs armées, mais de tout ce qu'elles ont et ce qu'elles font. Ce ne sont donc plus seulement les armées, ce sont les nations qui sont au feu, et l'on peut même envisager cette hypothèse, qui n'est paradoxale qu'en apparence, que le parti militairement victorieux serait pourtant finalement vaincu. Ce ne sont pas seulement les armées, ce sont les nations qu'il faut user. Dès lors, la solution est mathématique. L'Entente, avec le supplément presque illimité de ressources que lui apportent ses plus récentes alliances, est inusable dans le temps dont le groupe des Empires, sans alliances fraîches à la quatrième année de guerre, peut disposer avant d'être lui-même usé.

L'Allemagne ne l'avoue pas, mais elle le sait, ou elle le sent. Aussi est-elle, dans le fond, aussi inquiète, peut-être plus inquiète, de l'après-paix que de la paix même. Son angoisse secrète est que la paix ne mette pas fin à la guerre. Elle commence à se rendre compte de ce qu'elle n'avait jamais compris, de ce qu'elle se croyait capable de mépriser : de l'importance matérielle de l'élément moral. Elle soupçonne que l'estime pourrait être dans le monde, à la longue, une plus grande force que la terreur, et qu'il faut n'y pas avoir une trop mauvaise cote, quand il n'est plus certain qu'on soit assez redoutable pour le faire trembler. Ses fins n'étaient atteintes qu'à la triple condition d'écraser ses adversaires, de dissoudre leur coalition, d'attirer à elle les neutres. N'ayant pu y réussir, elle se trouve contrainte à s'amender. Épuisée et mise hors d'état de se refaire aux dépens d'autrui, condamnée à se refaire à ses propres frais, par son travail, comme son expérience lui a enseigné que le commerce suit la victoire, et que le drapeau est la plus efficace des marques de fabrique, trop peu victorieuse militairement, moralement battue, l'Allemagne en vient aux propos raisonnables : de là tous ces ballons d'essai, — paix de compromis, paix de conciliation, motion du Reichstag, discours du chancelier. — M. Michaëlis, qui, dans son *maiden speech* du 19 juillet, avait été énigmatique, dans celui-ci, sur la Note pontificale, a été sybillin. On s'apprêtait à couper en quatre ses paroles : on n'eût coupé que du vent. Approuve-t-il? Désapprouve-t-il? Il se borne à jurer qu'il n'a rien demandé, qu'il n'a pas, pour que le Pape y jetât cette aumône, tendu le casque impérial. La Commission plénière du Reichstag soupèse l'offre et ne la repousse point. Par ce double jeu, le Chancelier ne décourage pas, le Parlement encourage les interventions, tous les deux donnent du ton au peuple allemand et du temps à son Hindenburg. Mais nous, ne nous attendrissons pas au charme émollient d'un mot vide et perfide. Militairement de plus en plus assurés, et moralement triomphans, grandis dans le respect universel, nous n'avons qu'à tenir en attendant l'inévitable, et, pour tenir fermement, à ne pas trop parler de paix, à ne pas trop en écouter parler, jusqu'à ce que notre constance ait rendu possible la paix nécessaire.

Se taire est une façon de vaincre. Nous voudrions que les socialistes, ceux de chez nous du moins, en fussent persuadés, et voulussent bien laisser là leurs conférences de Stockholm, de Pétrograd, de Londres, leurs conseils et congrès de Paris, toutes leurs confabulations. S'ils ne s'y résignent pas, s'ils s'entêtent, c'est que le véritable

objet d'une pareille réunion, pour ses initiateurs et pour ses directeurs, serait d'affirmer, dans l'ordre international, la puissance de l'État socialiste intérieur à chaque État. Aussi n'y a-t-il toujours et partout, mais d'abord en ce moment et en France, qu'une question : où est le gouvernement? Même dans une démocratie, sous le régime du suffrage universel, surtout sous ce régime, le parti socialiste, qui ne représente qu'une minorité, n'a pas le droit d'engager la nation. Aucun parti n'en a le droit. Dans l'espèce, les gouvernemens de l'Entente méritent cet hommage qu'ils n'ont pas failli. De Paris, de Londres, de Rome, de Washington, et de Tokio même, ils ont dit tout haut et tout net qu'il n'y avait de gouvernement que le gouvernement.

Mais cette première question : où est le gouvernement? en amène une autre : que vaut le gouvernement? L'État tire-t-il de la nation le meilleur gouvernement, ne biaisons pas, le meilleur personnel gouvernemental qu'elle puisse donner? Nous avons eu, la quinzaine passée, quelques changemens dans ce personnel. Il était indiqué que M. Charles Chaumet, président, depuis de longues années, de la Commission de la Marine, à la Chambre des députés, reçût le portefeuille de l'amiral Lacaze, démissionnaire. D'autres choix sont peut-être un peu plus surprenans, et il est vraiment curieux que, M. Denys Cochin s'étant retiré parce qu'il voyait que le sous-secrétariat du blocus ne pouvait plus servir à rien, on ait mis à ce sous-secrétariat, maintenu comme indispensable, M. Albert Métin, enlevé au sous-secrétariat des finances, que l'on a supprimé soudain comme inutile.

Consolons-nous par l'espoir que la guerre nous aura incités à reviser l'échelle des valeurs, et confirmons-nous dans la volonté d'aider à cette revision par une réforme profonde de nos institutions, en commençant par le commencement. Sans rompre ni affaiblir « l'union sacrée, » on peut penser et on peut dire que le pays sera demain plus las encore qu'il ne l'était hier de la politique d'aventure et des politiciens de métier, et que son impatience se fera plus énergique. Il faudra que c'en soit fini des syndicats et des clientèles, du gouvernement des bandes, du *condottierisme* parlementaire, de la République des camarades. L'affaire Almereyda, si elle n'était qu'un fait-divers, ne trouverait pas de place ici. Nous ne nous intéresserions ni à la vie ni au trépas de ce personnage au moins équivoque. On s'en rapporterait au dire des experts, que les apparences sont qu'il ait pu se suicider dans sa prison, et l'on se contenterait de remarquer que la vigilance de l'administration n'y

a pas fait très rigoureusement obstacle. Mais c'est un fait politique et social. Le scandale de l'affaire Almereyda ne disparaît pas avec Almereyda, parce qu'il n'était pas en lui, mais dans ce qui se cachait derrière lui. Cela encore, il faudra que ce soit chose finie. Chose finie et gens finis. Il y a des tutoiemens que la France ne tolérera plus.

Mais ce sont des misères. Ils en ont bien d'autres en Prusse, où ils se plaignent amèrement que leur ministère tout entier manque de prestige. La Hongrie, elle, n'a pas changé seulement quelques-uns de ses ministres, mais son président du Conseil. Le jeune comte Maurice Esterhazy, pour cause ou sous prétexte de maladie, a cédé la place à un vétéran, M. Wekerlé. L'Autriche n'arrive même plus à changer les siens; elle a un ministère, comme si elle n'en avait pas, et personne, pas même M. de Seidler, ne se fait d'illusion là-dessus. En Espagne, la crise a été tout près d'être plus que ministérielle. Nous n'avions eu que trop raison au sujet de l'assemblée de Barcelone, et de la facilité avec laquelle elle se serait séparée, de réserver la suite, et d'écrire, comme on le dit là-bas : *Mañana* ; dans les choses de la Péninsule, il faut toujours réserver la suite. Mais elle vient de traverser une passe douloureuse, d'où elle a l'air de vouloir heureusement sortir. Et nous nous réjouirions de ce qu'on nous en dit, si tout ce qu'on nous en laisse dire n'était pas minutieusement contrôlé, et si des souvenirs qui ne sont pas très vieux ne remontaient pas, malgré nous, dans notre mémoire.

Charles Benoist.

Le Directeur-Gérant,

René Doumic.

ique
avec
chait
finie
s.
ù ils
e de
-uns
omte
dé la
us à
pas,
ssus.
Nous
ie, et
er la
hoses
nt de
ureu-
lit, si
trôlé,
pas,